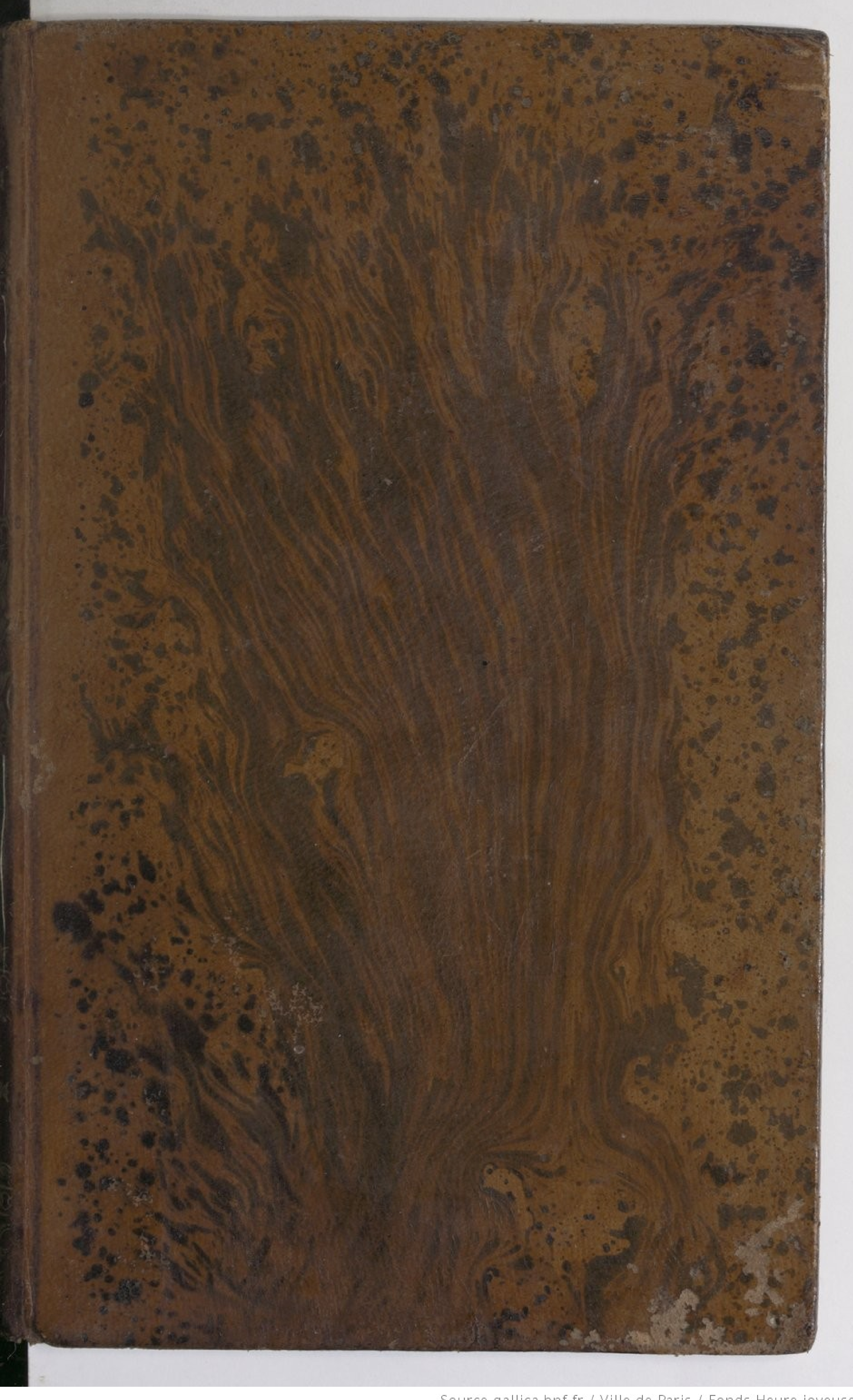
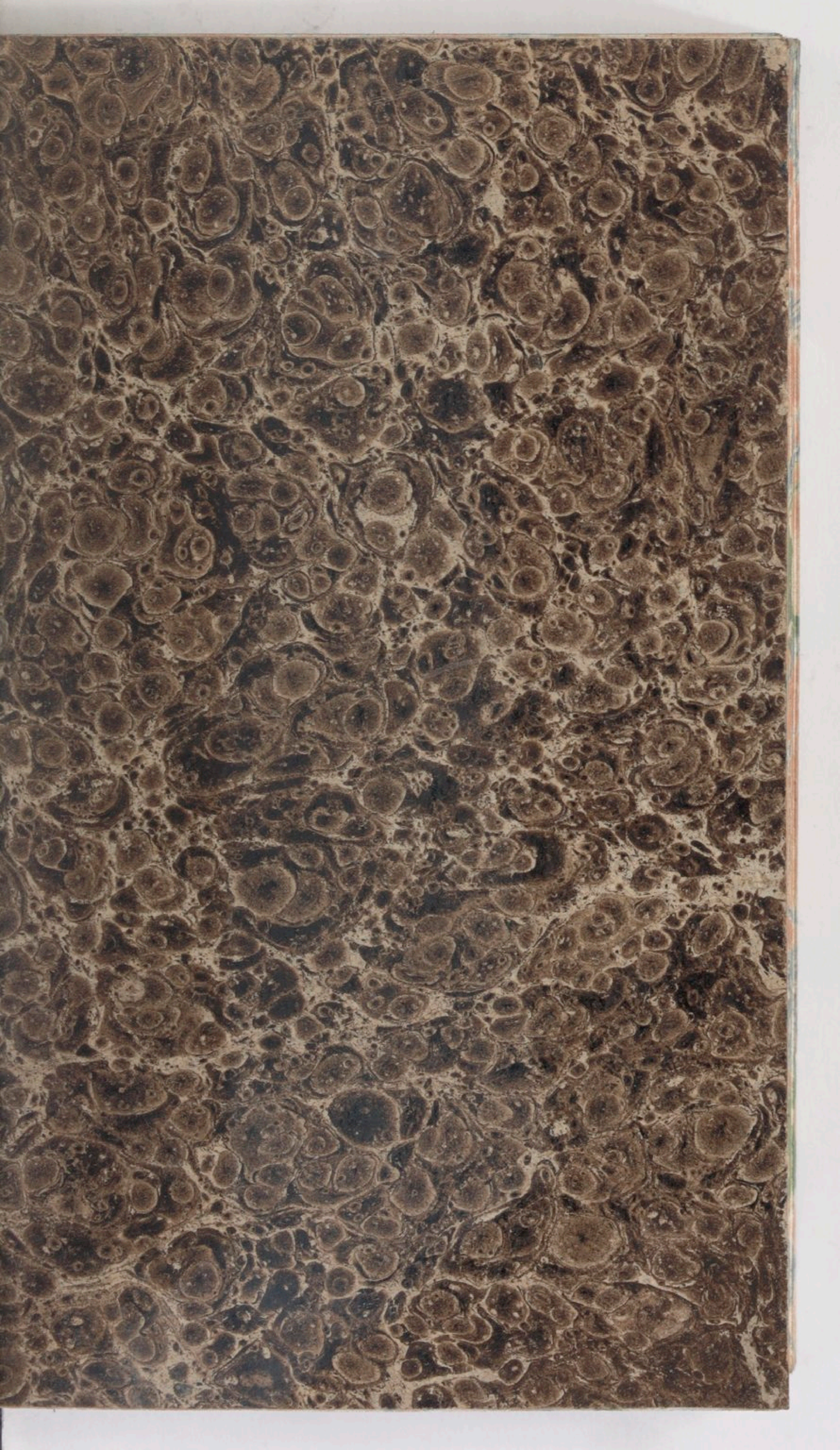
Le Valmont de la jeunesse, ou Le triomphe des vertus sur les égarements de la raison, mis à la portée des jeunes gens [...]







LE VALMONT

DE LA

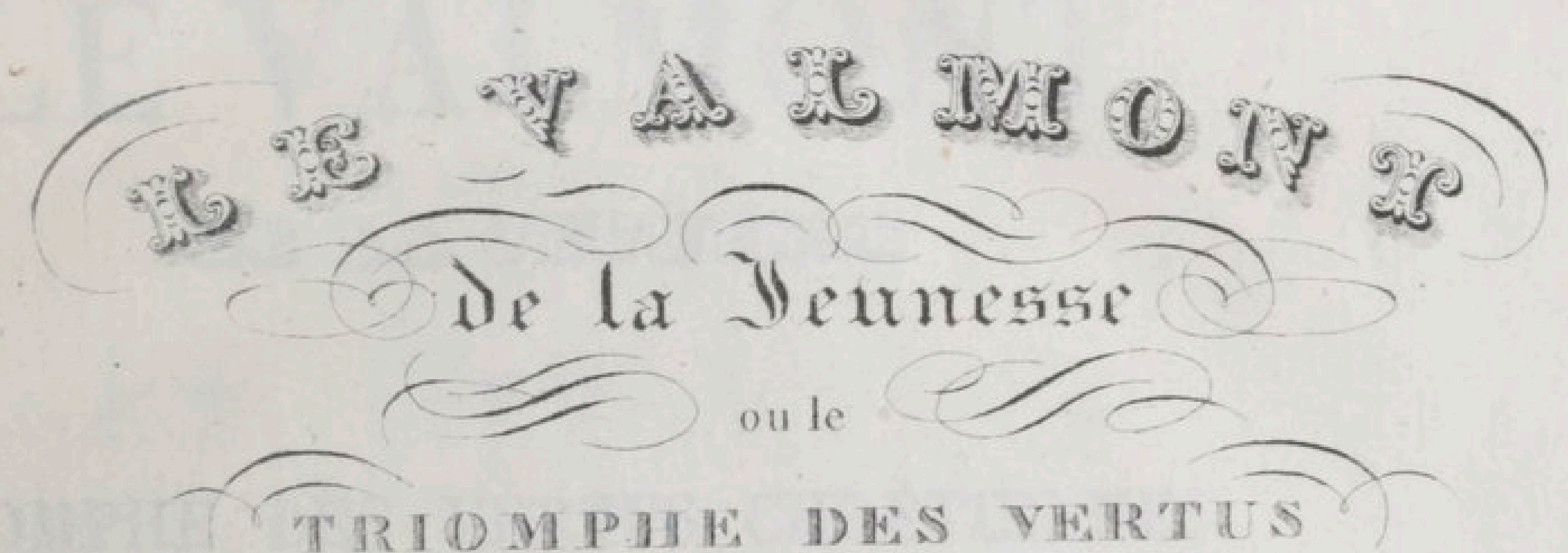
JEUNESSE.

SAINT-CLOUD, IMPRIMERIE DE BELIN-MANDAR.



Devéria del. Migneret sculp.

JE LA QUITTAI EN OSANT BIEN L'ACCUSER DE S'ÊTRE FAIT UN FRONT QUI NE SAVAIT PLUS ROUGIR.

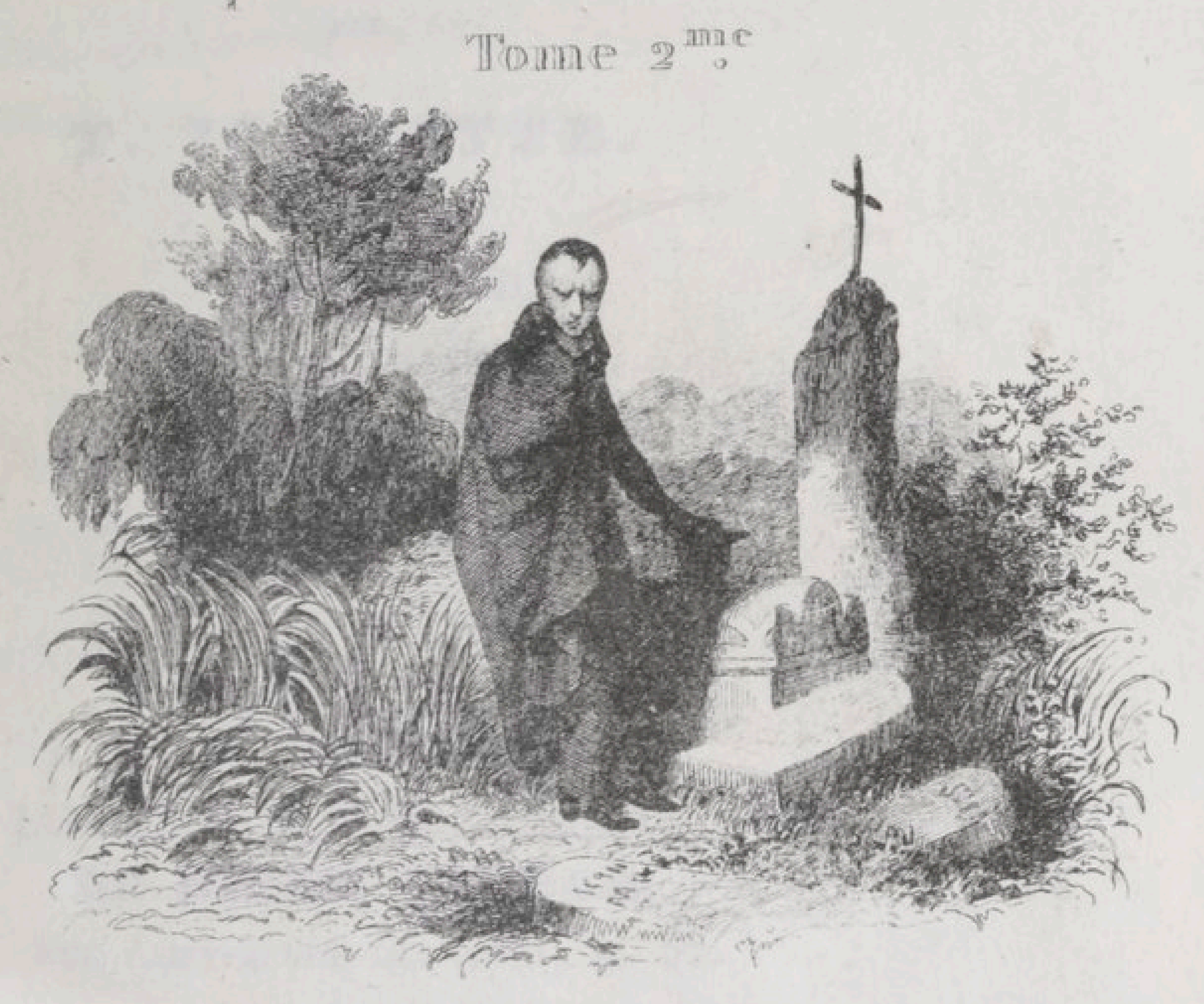


LE VALMONT
de la Jeunesse
ou le
TRIOMPHE DES VERTUS
sur les égaremens de la raison.

mis à la portée des jeunes gens des deux sexes

par **T. IGONETTE**

Tome 2.me



PARIS

à la Librairie d'Education

de Belin-Mandar.

Rue Saint André des arts, N.o 55.

LE VALMONT

DE LA JEUNESSE

OU LE

TRIOMPHE DES VERTUS CHRÉTIENNES

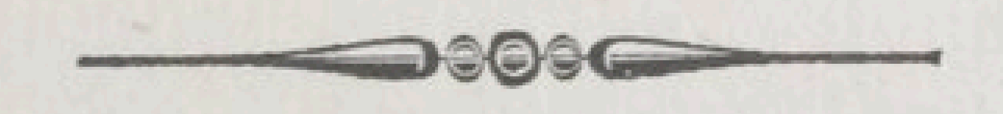
Sur les égarements de la raison;

MIS A LA PORTÉE DES JEUNES GENS DES DEUX SEXES.

PAR

T. IGONETTE.

TOME SECOND.



PARIS,
A LA LIBRAIRIE CLASSIQUE ÉLÉMENTAIRE,
DE BELIN-MANDAR,
RUE SAINT-ANDRÉ-DES-ARTS, N. 55.

1836.

LE VALMONT

DE

LA JEUNESSE.

LETTRE XXXV.

Le marquis de Valmont à son fils.

Je m'empresse, mon fils, à m'acquitter envers toi. J'ai contracté à ta naissance une dette (et qu'elle est douce à mon cœur !), celle de t'éclairer et de te rendre heureux. Que n'ai-je été assez libre ou du moins que n'ai-je été assez fidèle

pour y satisfaire plus promptement? et quelle obligation si importante pouvait ne pas s'allier avec celle-là?

Cher Valmont, que le sacrifice que tu viens de faire a de prix à mes yeux! Que tes dispositions m'encouragent! et que la préparation secrète de ton âme y donne un accès facile au Dieu de vérité! C'est lui, n'en doute pas, qui, t'inspirant des vues si droites et suppléant à ta faiblesse, s'est ouvert dans ton cœur une route si belle. Puisses-tu, mon fils, toujours docile à sa voix, répondre jusqu'à la fin à ses desseins sur toi.

Tu me promets donc qu'en traitant avec toi des preuves de la religion, je n'aurai point à insister vainement sur ces objections futiles que la mauvaise foi enfante, que les passions accréditent, que l'ignorance répète, et que tant soit peu de lumières, avec plus de bonne foi, suffisent pour détruire?

C'est sur la religion chrétienne que va se por-

ter toute notre étude; et, pour nous instruire à fond de ce qui la concerne, j'interroge le chrétien lui-même. Que me répond-il? O mon fils! quel premier sujet d'étonnement! Il me renvoie, avant toutes choses, à un peuple ennemi, dispersé par toute la terre, partout étranger, proscrit, errant, objet de la haine et de la malédiction de tous les peuples, en butte à tous les outrages, à toutes les révolutions, à tous les revers, et cependant toujours subsistant sans confusion, sans mélange, toujours distingué des autres nations, sans avoir de chef, sans pouvoir former un corps de nation lui-même; et parmi tant de causes de variation, de destruction, retenant toujours de sa religion ce que sa situation présente lui permet d'en retenir et d'en observer. « Considère ce » peuple, me dit le chrétien fidèle, ce peuple » étrange, si digne de toute ton attention. C'est » lui, tout mon ennemi qu'il est, qui t'offrira » les titres de mon origine; c'est sur lui que je » suis fondé; je ne fais qu'accomplir en moi les » promesses qui lui ont été faites pour moi; la » loi que je professe n'est que le développement

» et la perfection de celle qui lui a été donnée;
» ses livres sont les miens, et ma religion ne
» forme avec la sienne qu'un tout parfait. »

Surpris de ce peu de mots, où j'entrevois déjà l'heureux mélange de tous les caractères d'une révélation divine, je m'arrête à ce peuple auquel on me renvoie, et il offre à mes recherches les objets les plus intéressants. En datant par la filiation la plus constante et la mieux suivie, non pas seulement de la vocation d'Abraham, mais des premières époques de son origine, il est, si je l'en crois, le plus ancien de tous les peuples connus; les livres qui contiennent son histoire, sa religion et ses lois, sont les plus anciens de tous les livres qui nous restent; les faits qu'il nous expose comme étant l'histoire de ses pères, sont en même temps les premiers événements de la grande histoire de l'univers. Ce peuple, gouverné autrefois par la Divinité même, se regardait comme le peuple de Dieu, et, s'il n'est que l'ébauche du peuple chrétien, quels premiers traits, mon fils, pour le tableau de la religion!

Le Juif, répandu parmi toutes les nations, se dit le plus ancien de tous les peuples qui existent maintenant sur la terre. Discute sans partialité, cher Valmont, une assertion si hardie ; emprunte les lumières des critiques les plus judicieux, des savants les plus éclairés, et, de concert avec eux, balance les prétentions des autres peuples.

Dans des contrées nouvellement découvertes, des peuples, moitié policés, moitié sauvages, ne nous vanteront pas sans doute leur antiquité, rien ne prouverait en leur faveur ; disons mieux ; leur population si peu nombreuse relativement à ces vastes contrées qu'ils occupent, leurs connaissances si étroites encore et si bornées, leurs mœurs, leur police, leurs lois si imparfaites, eu égard au temps qu'ils auraient mis à les perfectionner, prouvent assez leur nouveauté.

Dans l'Asie, un peuple plus savant, plus policé, paraît, il est vrai, se glorifier avec assez de fondement de l'antiquité la plus reculée. Les annales de la Chine placent l'invention des arts et des

sciences, parmi les Chinois, près de 3000 ans avant Jésus-Christ. Des observations astronomiques viennent à l'appui de ces calculs, et semblent en garantir l'exactitude. Cependant ces annales elles-mêmes nous apprennent que, loin de remonter jusqu'à l'origine des faits par une tradition constante, sur des lignes fermes et sûres, elles ne portent sur rien.

Aux Indes enfin et par toute la terre, je ne vois que des peuples entés sur des peuples ; je vois les nations, autrefois les plus célèbres, mêlées et confondues ; je vois d'anciennes religions défigurées et remplies de nouvelles superstitions. Parmi les Juifs rien de semblable : c'est toujours le même peuple, la même langue, les mêmes usages, la même religion, ce sont toujours les mêmes idées et les mêmes espérances : ils remontent d'âge en âge, de génération en génération, à leurs patriarches ; ils laissent aussi bien loin derrière eux les Assyriens, les Chaldéens, les Égyptiens et leurs dynasties confuses, les Grecs et leur obscure mythologie. L'époque de leur antiquité, prise

dans toute son étendue, n'est plus celle de quatre à cinq mille ans, c'est celle de la création.

Les fondements de leur histoire se trouvent dans des livres qu'ils nous donnent également pour les plus anciens livres du monde, et sont soutenus par une tradition constante et par les plus anciens monuments. Il n'est point d'annales, point de livres dans l'univers auxquels on puisse donner avec une égale certitude la même antiquité.

Ils existaient plus de 500 ans avant Jésus-Christ, puisqu'alors les Samaritains, entièrement divisés d'avec les Juifs, avaient retenu *le Pentateuque* avec la même vénération qu'ils avaient pour son auteur : ces deux peuples toujours opposés, toujours ennemis, ne s'accordent que sur l'origine et l'ancienneté de ce livre. Encore aujourd'hui une secte de Samaritains, toujours connus sous le même nom, le conserve religieusement avec les anciens caractères hébreux ; et une secte si faible semble ne durer si long-temps que pour ren-

dre témoignage à l'antiquité des livres de Moïse et à leur intégrité.

Elle se prouve, cette ancienneté des annales du peuple juif, par le concert merveilleux des autres livres de l'Écriture. L'histoire des rois est liée à celle des juges, celle des juges à celle de Josué, et celle-ci, à tous les faits que contient le Pentateuque, ainsi qu'à Moïse, auquel toute la Bible me rappelle. Les écrits des prophètes, ceux de Salomon; les Psaumes de David, il faut, en remontant de siècle en siècle, tout regarder comme supposé; il faut aller soi-même de supposition en supposition, d'absurdité en absurdité, avant que de se croire autorisé à douter seulement de l'authenticité des livres de Moïse.

Le respect des Juifs pour ces livres suffirait seul pour rendre inutile la témérité de ceux qui prétendraient les détruire. Ces livres étaient entre les mains de tous; on en donnait un exemplaire aux princes et aux pontifes aussitôt après leur inauguration; on en faisait tous les sept

ans, à la fête des Tabernacles, des lectures publiques ; ils étaient pour tous les Juifs le fondement de leur croyance, la règle de leurs mœurs, l'unique objet de leur étude ; ils étaient pour eux en quelque sorte les seuls livres ; ils les portaient partout, et en rendaient ainsi la perte ou l'altération impossible.

Qu'oppose-t-on, mon fils, à des preuves si convaincantes? Rien de suivi, rien de solide ; on incidente sur de petites difficultés qui, par leur faiblesse même, ne font que prêter un nouvel éclat à la vérité.

Si c'est Moïse qui a écrit ces livres, on ne peut plus douter de la vérité des faits qu'ils contiennent. Car, prends-y garde, cher Valmont, c'est dès lors un auteur contemporain qui parle à sa nation, qui lui parle de faits qui se sont passés et qui se passent encore sous ses yeux, c'est un écrivain qui ne peut la tromper, qui ne peut se tromper lui-même sur la nature et la vérité de ces faits, dès que ce sont pour elle comme pour lui, des

faits publics, sensibles et permanents. Ainsi, par exemple, la sortie de l'Égypte, au milieu de tant de prodiges dont l'Égypte seule est la victime, dont tout l'art de ses magiciens ne peut la défendre, et auxquels même toute la puissance des démons est forcée de rendre hommage : le passage de la mer Rouge, non pas en côtoyant ses bords, non pas sur la vase de ses flots retirés, mais au milieu de son lit et à travers ses flots divisés ; le mont Sinaï tout en feu ; la voix retentissante du Très-Haut ; des flammes, des éclairs et des foudres, qu'on expliquerait bien mal par des feux d'artifice, par la poudre à canon, que l'on ne connaissait point alors, qu'il est absurde de supposer ; la terre entr'ouverte sous les pieds de Dathan, de Coré et d'Abiron ; le rocher frappé par la verge de Moïse, et offrant tout-à-coup une source d'eau vive à un peuple toujours prompt à se répandre en murmures, toujours prêt à se révolter ; mieux que tout cela encore, les prodiges du désert, d'autant moins susceptibles d'illusion qu'ils étaient pour tous les Juifs, qu'ils se renouvelaient tous les jours, qu'ils ont duré quarante

ans, tels que la manne, qui leur a servi si longtemps de nourriture, leurs vêtements, qui se sont conservés pendant tant d'années ; cette colonne de nuée qui paraissait devant eux pendant le jour pour régler leur marche, et cette colonne de feu qui leur servait de guide dans l'obscurité de la nuit : ce sont là sans doute de ces faits qu'on ne peut raconter à une nation comme s'étant passés sous ses yeux et avec les circonstances les plus frappantes, si elle n'en a rien vu, qu'on ne peut lui faire croire comme les ayant vus s'ils ne sont pas vrais, et qui ne peuvent être vrais sans prouver la mission de celui qui les a opérés au nom même du Dieu tout-puissant, du Dieu de vérité.

Et cependant ces livres d'un peuple si ancien, et qui sont eux-mêmes de la plus haute antiquité, nous exposent les premiers faits, les premiers événements de la grande histoire de l'univers.

Ils me rappellent à un Dieu qui a tout fait ; et, ils me donnent de sa puissance, de sa sainteté

de sa sagesse, les idées les plus nobles et les plus dignes de lui. Le Dieu des Hébreux n'a rien de commun avec les divinités que le reste du monde adorait. C'est l'être existant par lui même ; c'est un Dieu unique dans sa substance, infini, parfait dans tous ses attributs. Il existait, et rien n'existait encore : à sa voix le monde sort du néant ; il dit que la lumière se fasse, et elle est faite ; il appelle les astres, et ils commencent leur course ; il orne les cieux, il embellit la terre, il la rend féconde, il la peuple d'animaux divers et donne à l'univers un maître, un ministre à sa gloire, un interprète à la nature, en créant l'homme à son image. S'il met plusieurs jours à achever le grand ouvrage de la création, c'est pour nous apprendre qu'il fait tout, non par une impétuosité aveugle et nécessaire, mais librement, sans contrainte, comme il le veut, au moment où il le veut.

L'univers est créé, le monde a pris sa forme, et, en sortant des mains du Créateur, tout est parfait. L'homme reçoit l'hommage de tous les êtres

pour le rapporter à son Dieu : un précepte léger lui est imposé pour lui faire sentir que, si tous les êtres lui sont soumis , il est assujéti aussi bien qu'eux à l'empire de l'Être suprême, et lui doit, comme sa créature, le tribut de sa soumission et de sa dépendance. Ce précepte, il l'a violé : tout change de face ; la nature n'a plus pour lui les mêmes charmes ; il y retrouve partout les funestes suites de son péché ; il les trouve dans lui-même ; son entendement se remplit de ténèbres, son cœur s'incline vers la terre, ses sens se révoltent ; la postérité d'un père coupable perd en lui ses priviléges et ses droits... Tristes et étonnantes vérités, mais que je trouve gravées sur la face de la nature entière ; que je trouve imprimées dans tout mon être, dans ce mélange de grandeur et de bassesse, de lumières et de ténèbres, de force et de faiblesse qui nous fait si souvent chercher l'homme dans l'homme même, et qui dans lui annonce à l'univers un roi, mais un roi dégradé !

Ah ! du moins, à la faveur de ces clartés précieuses et nécessaires à l'homme, je ne suis plus un

mystère à moi-même : la nature n'est plus une énigme dont l'obscurité me fasse perdre de vue le Dieu qui m'a créé : je connais maintenant la source des contradictions qui me désolent, j'ai la clef de tout le système de l'humanité, j'ai celle de l'état actuel des êtres qui m'environnent; et l'univers entier s'explique à mes yeux.

Mais Dieu tourne mes regards vers un objet plus consolant. Adam a péché, et déjà, dans une semence bénie qui naîtra de la femme, il lui fait entrevoir un libérateur : par lui l'homme pécheur rentrera en grâce avec son Dieu, par lui il honorera la Divinité comme elle doit être honorée, et lui offrira un culte digne de lui plaire.

Cependant la postérité d'Adam se multiplie, et le péché s'étend et se multiplie avec elle. Une famille plus sainte est séparée de la contagion universelle. Les crimes des enfants des hommes répandus sur toute la terre crient vengeance au Seigneur; sa justice éclate par un déluge universel. Sa bonté conserve le juste et sa famille : Sem,

Cham et Japhet, dont les noms se sont conservés parmi les anciens peuples, deviennent les chefs des nations.

Après le déluge, la constitution de l'univers se trouve affaiblie ; la vie humaine décroît insensiblement ; la confusion des langues s'introduit parmi les hommes ; les premiers peuples se forment, et les premières conquêtes annoncent au genre humain de nouveaux crimes et de nouveaux malheurs.

Voilà les commencements du monde, tels que l'histoire de Moïse nous les présente : commencements heureux, dit Bossuet, pleins ensuite de maux infinis par rapport à Dieu, qui fait tout, toujours admirables ; tels enfin que nous apprenons, en les repassant dans notre esprit, à considérer l'univers et le genre humain toujours sous la main du Créateur, tiré du néant par sa seule parole, conservé par sa bonté, gouverné par sa sagesse, puni par sa justice, délivré par sa miséricorde, et toujours assujéti à sa puissance.

Moïse, à ne l'envisager que comme historien, avait sur ces premiers temps des mémoires assez sûrs pour nous garantir la fidélité de son récit. La longue vie des patriarches, en simplifiant les générations, rapprochait de cet écrivain les traditions les plus communes et les plus vraies, les monuments les plus authentiques, et par un très-petit nombre d'hommes le faisait toucher à la naissance du monde et à la création. Tu le sais, mon fils, ce n'est pas le nombre des années, c'est la multiplicité des générations qui rend les choses obscures; et, dans l'exacte vérité, notre ignorance sur les temps qui nous ont précédés ne vient que du peu de temps que nous vivons avec nos aïeux. Si Moïse n'avait donc voulu que faire illusion à ses contemporains et leur en imposer, il se serait bien gardé de faire vivre si long-temps des témoins dont la mémoire encore récente n'eût servi qu'à rendre sensible l'erreur de ses dates, et à déposer contre lui; il se serait mis en sûreté en éloignant l'origine du monde, et en multipliant les générations: mais, bien loin de là, il parle des choses arrivées dans les premiers siècles

comme de choses constantes dont il restait encore un souvenir presque universel et des monuments remarquables.

Et en effet, parmi toutes les fables dont sont remplies les histoires des plus anciens peuples, on entrevoit aisément les faits les plus éloignés et les plus mémorables dont parle Moïse. L'œuvre des six jours, attestée par l'historien du peuple de Dieu, l'est en même temps par l'ordre de la semaine, cette coutume si arbitraire, et cependant si constamment observée chez presque toutes les nations. Presque toutes ont eu l'idée de la création du monde d'abord informe, ce qu'elles ont appelé *chaos*, et ensuite réduite à l'ordre que nous voyons. Elles ont toutes, ou presque toutes, fait sortir l'homme de la terre, et ensuite d'un premier homme. L'état d'innocence leur a été connu sous le nom de *l'âge d'or*, suivi bientôt après d'un autre siècle où les misères ont été la punition du crime. La longue vie des premiers hommes se retrouvait dans leurs plus anciennes traditions. Celle du déluge s'est conservée par-

tout ; et l'arche même où se sauvèrent les restes du genre humain a été de tout temps célèbre en Orient. Que dirai-je de plus ? La fable des géants qui entassaient montagnes sur montagnes pour escalader le ciel est l'histoire défigurée de la tour de Babel que les hommes entreprirent d'élever jusqu'aux nues, et qui fut suivie de leur dispersion. Après ce fait nous ne voyons plus rien de généralement reçu chez tous les peuples, parce que la diversité du langage coupa la communication qu'ils avaient eue jusqu'alors. Mais on retrouve encore dans l'origine et la formation des premières sociétés, des premiers états, dans la position que Moïse a donnée aux premiers peuples de la terre, dans leurs noms et ceux de leurs fondateurs, de nouvelles preuves de son exactitude: ici, comme sur tout le reste, les critiques les plus éclairés et les plus savants sont pour lui. Enfin, dans les traditions particulières, dans la mythologie des païens et l'explication de leurs fables on démêle avec un peu d'attention presque tous les autres faits de Moïse, quoique défigurés par la superstition.

Et d'ailleurs, cher Valmont, indépendamment de l'histoire et de la tradition, la raison même et toute la nature déposent en faveur de cet historien. Trois principaux articles de son histoire, la création du monde et du premier homme, la chute de l'homme et le déluge, une fois prouvés, garantissent, amènent et prouvent suffisamment tous les autres faits qu'il nous raconte.

La création du monde, incompréhensible à notre imagination, est sensible à la raison. Le monde n'est point éternel, incréé, existant par lui-même; les attributs de l'éternité, de la nécessité, ne conviennent point à la matière; ell porte, au contraire, tous les attributs d'un être dépendant, et dans son existence et dans sa manière d'exister: la matière, le monde, toutes les parties du monde ont donc été créées, il y a donc eu aussi un premier homme. Eh ! comment un premier homme n'aurait-il pas été créé? Supposeras-tu, mon fils, une succession d'hommes à l'infini? Elle répugne; puisque, dans toute la précision du terme, elle supposerait une suite

d'effets sans aucune cause suffisante de cette suite infinie : dans cette progression, tout serait effet et rien ne serait cause proprement dite. Supposeras-tu un premier homme, formé du limon de la terre et de la rencontre de molécules organiques ? Tu mets des mots à la place des choses ; tu expliques un fait par l'hypothèse la plus insuffisante comme la plus obscure, tu donnes à un ouvrage admirable et rempli d'intelligence la cause la plus aveugle ; tu donnes à l'esprit la matière pour principe. La raison toute seule nous rappelle donc à la création du monde, à la création du premier homme.

Mais dans quel temps le monde, le premier homme ont-ils été créés ? Est-ce dans des temps fort anciens ? L'affaissement continuel des montagnes qui se prouve par mille expériences, et qui cependant n'a produit encore que des effets peu sensibles, l'état du monde civil et du monde moral, la moitié de la terre presque encore déserte ou peu habitée, les progrès si bornés de l'esprit humain, la nouveauté même des sciences et des

arts, à considérer le nombre de siècles que nous avons parcourus, démontrent une origine dont l'époque ne peut être plus ancienne que celle que Moïse donne à la terre et à ses premiers habitants.

Mais encore, de quelle manière a été créé celui qui l'a habitée le premier? Ici, mon fils, imagine, si tu le peux, soit pour l'âge, le temps de la vie, le point de force et de maturité auquel il a dû sortir des mains du créateur, soit pour les connaissances et les secours nécessaires qu'il a dû trouver en lui-même et autour de lui en ouvrant les yeux à la lumière, soit pour l'état du monde entier, et l'ordre qui a dû régner dans toute la nature, à la création de l'homme innocent et juste; imagine quelque chose de plus raisonnable, de plus satisfaisant, et qui réponde mieux à toutes les difficultés que le récit de Moïse.

A l'égard du second article de son histoire, qui est la chute de l'homme et sa dégradation, un sentiment intime auquel je te rappelais il n'y a qu'un instant semble nous l'annoncer malgré

nous. Le fond de misère et de corruption que l'homme découvre en lui, lorsqu'il veut être de bonne foi avec lui-même ; cet empire des sens auquel il cède, et dont il a honte ; cette nudité qu'il couvre, et dont il rougit ; cette grandeur qui est démentie par tant de bassesse ; cette pente au mal qui est démontrée par la corruption universelle, et par la comparaison du mal avec le bien ; ces contradictions perpétuelles qu'il trouve dans le fond de son être ; ces deux hommes, si je puis parler ainsi, qu'il porte dans un seul ; cette révolte de toute la nature contre lui, lors même qu'il paraît fait pour être le maître et le roi de toute la nature, cette tradition générale de l'homme coupable et dégénéré, que de preuves de sa dégradation et de sa chute !

Le troisième article essentiel du récit de Moïse est le déluge. On y trouve des difficultés dans la quantité d'eau nécessaire pour inonder la terre : mais, sans nous arrêter à la manière dont s'est fait le déluge, et à laquelle Moïse n'a pas pré-

tendu sans doute que des causes purement naturelles pussent suffire, sans oser déterminer les effets que produisit la main du Tout-Puissant lorsqu'elle inclina l'axe du monde, lorsqu'elle ouvrit les cataractes du ciel, et qu'elle épancha de cette urne immense cette vaste quantité d'eau, auparavant invisible et suspendue, ou continuellement atténuée dans l'atmosphère du globe terrestre ; lorsqu'enfin elle rompit le réservoir du grand abîme, et fit sortir la mer de son lit pour en répandre les eaux sur toute la terre habitable, du moins pouvons-nous dire avec assurance que le déluge nous est garanti par l'histoire de tous les peuples. La tradition, non d'un déluge seulement local, mais du déluge universel, est répandue partout, malgré la distance des lieux et la diversité des mœurs et du langage. Les Chinois mêmes, à travers toutes leurs fables, en ont laissé subsister la mémoire dans leurs livres, comme on y trouve aussi, dans le règne qu'on prête à leurs premiers empereurs, la longue vie des premiers hommes.

Jusque dans le Nouveau-Monde un événement si prodigieux et si différent de toute autre révolution a laissé parmi les nations les traces les plus profondes. A la tradition et à l'histoire se joignent en faveur du déluge les plus saines observations de la physique, malgré toutes les explications contraires qu'on a voulu donner des monuments qu'elle nous en offre de toute part. Un déluge particulier n'explique point ces coquillages, ces poissons de mer pétrifiés, ces plantes étrangères empreintes sur des pierres, médailles toujours subsistantes du déluge universel, dispersées sur tout le globe de la terre, et qui des contrées les plus éloignées ont été transportées sur les plus hautes montagnes, sur le penchant des collines et dans le fond des vallées. La terre sortie du sein des eaux, la mer se creusant un lit au milieu d'elle, et formant des montagnes; cet antique système en flattant notre curiosité par une foule de suppositions ingénieuses, n'explique d'une manière satisfaisante pour la raison ni l'état du globe terrestre, ni la formation de l'homme, ni sont état actuel. A quoi servirait

d'ailleurs d'élever des montagnes, de creuser des bassins par le seul mouvement des eaux? On retrouverait toujours la même quantité d'eau, la même quantité de terre; celle-ci serait donc toujours couverte d'eau comme dans l'origine du monde, et le niveau de la mer n'aurait pas baissé d'une ligne. De quelque côté qu'on se tourne, il est donc plus naturel, plus raisonnable d'en venir au récit de Moïse. Il ne nous offre pas, il est vrai, des systèmes hardis, mais sans fondement, des hypothèses brillantes que l'imagination seule a enfantées; les faits qu'il nous présente sont, je le répète, les faits les plus conformes à la raison ; ils sont exprimés dans un style simple, mais grand dans sa simplicité ; et ce que je remarque dans toute l'Écriture, c'est cette élévation jointe à une onction douce et tendre qui ne se trouve qu'en elle.

Eh ! mon fils, si Moïse n'eût été qu'un inventeur, où eût-il pris dans les anciens temps toutes ces idées nettes et précises sur les objets les plus intéressants; tout ce tissu de faits si bien liés; tous

ces détails immenses et si suivis ; tous ces calculs si difficiles, si nombreux, et au fond si justes et si vrais; toutes ces notions si grandes, si lumineuses, si sublimes sur la nature de Dieu, de l'être existant par lui-même, *je suis celui qui est;* sur les caractères de sa puissance, *il dit que la lumière se fasse, et la lumière a été faite ;* sur tous ses attributs de sainteté, d'amour pour l'ordre et pour le bien, qui éclatent de toute part dans les livres de cet homme si hautement inspiré ? Où eût-il pris tous ces rapports avec l'histoire des autres peuples et la fondation des premiers empires ; tous ces détails de géographie, de chronologie, disons-le même, d'histoire naturelle, que les plus profondes recherches et les plus savantes discussions n'ont pu encore parvenir à démentir d'une manière solide et raisonnable, mais qu'au contraire elles confirment plus fortement de jour en jour ? Où eût-il pris les promesses si importantes faites à Abraham, si bien vérifiées dans toutes leurs parties, et si hautement attestées par la séparation et par la conservation des deux familles d'Isaac et d'Is-

maël, depuis plus de 3500 ans? Où cet écrivain eût-il pris la naïveté de ses récits et tous les caractères de vérité qui les accompagnent?

C'en est assez sans doute pour te forcer de reconnaître l'authenticité comme l'intégrité de nos premiers livres sacrés. C'est assez de tout ce que nous venons de dire pour te faire avouer que la religion chrétienne, en la considérant, comme nous le ferons bientôt, dans sa liaison nécessaire avec l'Ancien-Testament, renferme déjà le premier caractère de vérité que nous avons assigné. En effet, le plus ancien de tous les peuples, à dater du moins des époques de sa première origine, me présente un livre, qui a pour lui des preuves manifestes de la plus haute antiquité, et qui renferme les faits les plus anciens; ce peuple, ce livre et ces faits éclatants me ramènent à la plus ancienne religion, et cette religion, selon le langage du peuple chrétien, ne fait qu'un corps avec la sienne. A ce premier titre, mon fils, qu'elle doit déjà te paraître respectable! Mais pour lui confirmer ce titre et lui assurer ton respect, exa-

minons si la liaison de l'ancienne alliance avec la nouvelle, de la religion des Hébreux avec celle des disciples de Jésus-Christ, est telle que le chrétien le prétend, si elle donne au christianisme le caractère de l'unité, le caractère de la perpétuité; après quoi nous finirons par l'examen de son excellence ou de sa sainteté; et, si elle réunit ces trois caractères au premier, ô mon fils! que lui manquera-t-il pour mériter de ta part le plus humble et le plus fidèle hommage?

Mais souffre, Valmont, que, me partageant entre toi et Émilie, je m'interrompe en sa faveur. Je lui dois une réponse, et je m'empresse à la lui faire. Nos deux époux t'écrivent, ainsi qu'à leur tendre amie, par le même courrier que moi.

—

LETTRE XXXVI.

Le marquis à la comtesse de Valmont.

Tu veux, ma chère Émilie, que je règle ton goût, tes sentiments, ta conduite sur l'usage des grands biens que tu possèdes, et tu penses que le comte lui-même me saura gré de mes conseils sur un objet si délicat et si important.

Le rang que ton mari tient à la cour, ses richesses et les tiennes, la juste nécessité où il est de s'en faire honneur, l'espèce de rivalité de faste et d'éclat qui règne parmi les courtisans et dans tous les états, les bienséances, en un mot, et le ton du siècle ; que dis-je? l'intérêt, le bien réel de la société n'autorisent-ils pas de ta part, n'exigent-ils pas même une habitude de luxe et

de somptuosité, des dépenses peut-être exorbitantes, mais qui, parce qu'elles sont aujourd'hui si communes, te deviennent en quelque sorte nécessaires?

Sans doute, ma fille, il est des bienséances d'état qu'on doit se faire un scrupule de violer. L'amour de l'ordre, le premier de tous les sentiments pour une âme bien née, met chaque homme à sa place, fait garder à chacun sa dignité et son rang. Ce qui dans une condition plus obscure serait une vanité ridicule, devient noblesse, convenance et dignité dans un rang plus élevé; ce qui habituellement serait folie et prodigalité, devient dans d'autres moments, magnificence, grandeur d'âme et générosité.

Qu'est-ce que ce luxe que tu dois te permettre ou te défendre, suivant l'idée vraie que tu auras su t'en former? le luxe est l'usage des richesses pour l'ostentation et la vanité.

Regarderai-je comme un bien pour toi, ma fille, comme un bien pour chacun de nous, une

ostentation de richesses qui, par une suite nécessaire, par une filiation inséparable du luxe, engendre et nourrit chaque jour l'insatiable cupidité, la dureté, l'orgueil, la jalousie, l'envie de paraître toujours davantage, et qui par là même fait sacrifier un bien-être réel à un éclat vain et chimérique, la douce et honnête liberté à une brillante et honteuse servitude, le repos de l'esprit et du cœur aux inquiétudes et aux tourments de la vanité, les expressions touchantes de l'humanité et le cri de la nature à la soif de l'or et au désir de primer! Envisagerons-nous comme un bien un air de faste et d'opulence qui, avec l'apparence des richesses, en ôte bientôt la réalité; qui fait contracter de jour en jour de nouvelles dettes, sans fournir en proportion des ressources, à moins qu'elles n'avilissent; qui fait céder une gloire solide et une vraie dignité à une décoration de théâtre et à un masque de grandeur; qui porte la désolation et la ruine dans une famille sous prétexte d'en rehausser l'éclat et d'en faire valoir la noblesse; qui est cause que les liens les plus sacrés se relâchent, que les parents les plus

proches paraissent étrangers les uns aux autres, qu'à moins d'une naissance illustre on rougit de porter le nom de ses pères, que les mariages sont mal assortis, et deviennent tous les jours plus difficiles? Que dirai-je de plus? Faudra-t-il considérer comme un bien une recherche de commodités excessives, qui, par la nature même des choses et par un enchaînement facile à saisir, augmente les besoins, rétrécit l'esprit, dégrade le goût, énerve le courage, corrompt les mœurs, et dès lors multiplie les maux par les jouissances, et le malaise par les désirs; rend l'existence plus pénible en paraissant la rendre plus douce; force toujours à se croire plus malheureux et plus indigent de ce qu'on n'a pas qu'heureux et riche de ce que l'on a; nous étourdit et nous enivre dans l'abondance, et nous laisse sans force et sans ressource dans les revers; immole les vertus à l'aisance, et l'honneur à la volupté?

O ma fille! il est donc vrai : si la multiplicité des besoins enfante le contentement et la paix; si l'apparence du bonheur vaut mieux que

le bonheur même ; si un éclat fastueux, qui rapetisse nos idées et avilit nos sentiments, fait la grandeur ; si c'est un bien qu'un raffinement de mollesse et de volupté, qu'un surcroît de plaisirs qu'on achète aux dépens des vertus et des mœurs ; que dis-je ? si la différence entre la vertu et le vice est une chimère, le luxe n'est qu'un nom, le luxe n'est point un mal.

Mais peut-il en être un à l'égard du particulier qui s'y livre, et être un bien pour la société tout entière. Les membres peuvent-ils être malsains et le corps en santé ? Est-ce un bien pour l'état que les distinctions soient pour les richesses, et non pour le mérite ; que la honte ne soit plus dans les actions basses et viles, mais dans l'indigence ; qu'à force de vouloir se distinguer par un vain éclat, on ne distingue plus personne, et que tous les rangs soient confondus ? Est-ce un bien que l'esprit et le goût des petites choses gagnent tous les ordres de citoyens ; que le faste étouffe l'honneur ; que, par la trop grande ardeur de jouir, avec du crédit et de l'opulence,

tout soit censé permis ; que la timide innocence, pauvre et dénuée de secours, soit mise à l'enchère, soit vendue par des parents avides ou indigents, et soit sollicitée, soit achetée par le riche voluptueux? Est-ce un bien que la jeunesse du village apprenne à jouer la comédie chez son seigneur, s'ennuie de son travail, déteste sa pauvreté libre et tranquille, abandonne son hameau, et fasse bon marché de son honneur pour acheter des fontanges. Est-ce un bien pour l'état que l'artisan soit à la merci du moindre caprice, du moindre dérangement dans les modes, et meure de faim tandis qu'une autre classe d'artisans se nourrit et s'enrichit de son désastre? Est-ce un bien que les campagnes soient désertes, parce que le bon homme sera foulé ; parce que nous prendrons sur son nécessaire pour fournir à notre superflu ; parce qu'il paraîtra plus doux au fils du villageois ruiné et avili d'étaler la riche et brillante livrée d'un roturier parvenu que de tracer sans fruit et sans honneur le sillon pénible et vraiment honorable qu'avaient tracé ses pères; parce qu'enfin un petit nombre d'hommes avides, pour conten-

ter leur faste et leur cupidité, achèteront presque seuls le produit de nos champs, exporteront au loin nos moissons, dépouilleront l'état de ce que la nature libérale prodiguait également à tous, feront naître la disette au milieu de l'abondance, et porteront la misère et la mort où les bénédictions du ciel semblaient porter la fécondité, la vie et le bonheur ? Est-ce encore un bien qu'au sein de la mollesse les forces diminuent, les tempéraments s'affaiblissent, les constitutions changent, et n'offrent plus dans la paix que de lâches et honteux sybarites, et dans la guerre que des hommes énervés, sous des chefs peut-être encore pleins de valeur? Est-ce un bien que, dans la dépravation générale, le luxe de l'esprit suive celui des mœurs, et déprave le goût comme les sentiments; que l'esprit de patriotisme s'altère; que l'intérêt particulier succède à l'amour du bien commun; qu'on ramène tout à soi, et rien à l'état dont on fait partie; qu'on en trahisse la gloire; qu'on se joue du sort de ses concitoyens; et que, chez des peuples corrompus par le faste et l'amour des richesses, on ait vendu quelquefois

les armées, les villes, les provinces et sa patrie à prix d'argent? Que sais-je enfin? est-ce un bien que les besoins, croissant avec l'industrie et le commerce, consomment, absorbent tous les fruits de l'une et tous les produits de l'autre; qu'ils épuisent l'état en paraissant le faire fleurir; et qu'après lui avoir donné un air de santé qui couvre une maladie réelle, ils le laissent obéré, languissant, affaibli, sans argent, sans crédit et sans ressources? car voilà, ma fille, tous les effets du luxe.

Pour éluder toutes ces vérités et mettre le luxe à couvert de tout reproche, on a dit « que cette » cause de tant de maux était seulement dans les » mœurs. » Mais si des maux si grands, des mœurs si dépravées sont presque toujours à côté luxe, que penser d'un luxe qu'accompagne pour l'ordinaire un si triste cortége?

On a dit « que le luxe n'était dangereux que » pour de petits états, et qu'il enrichissait les » grands. »

« Le luxe, a-t-on dit encore, excite l'indus-
» trie, anime les arts, fait circuler les espèces,
» peuple les villes, et fait vivre une foule d'arti-
» sans. » Mais s'il excite l'industrie aux dépens des mœurs ; s'il anime les arts dans les choses frivoles et en dégradant le goût des artistes ; s'il épuise tôt ou tard les espèces qu'il fait circuler ; s'il dévaste les campagnes pour peupler les villes, que bientôt il dépeuple à leur tour ; s'il fait des artisans inutiles et des valets aux dépens de la classe nécessaire des laboureurs, et si de ces artisans il en fait mourir de faim, par le trop grand nombre, plus qu'il n'en nourrit ; s'il ruine la noblesse pour la mettre de niveau avec les modes et les caprices de ceux qui se sont enrichis par la finance ; s'il multiplie les faillites après avoir donné à un faste arrogant le pain des créanciers ; si, pour augmenter la fortune de quelques citoyens, il engendre dans l'esprit du grand nombre le goût et l'habitude des malversations et des crimes ; s'il a mille autres inconvénients qu'il serait trop long de détailler : alors pour un état quelconque le luxe est-il un gain ? Ah ! je

l'avouerai sans peine, le luxe donne pour quelques moments un air de force et de puissance, tandis que sourdement il mine, et qu'avec le temps il détruit.

Concluons donc, ma fille, et qu'il y a un luxe réel, et que rien n'est plus à désirer que le retranchement du luxe, dont la nature est de croître toujours jusqu'au bouleversement de toutes les conditions et de la société tout entière.

Jusqu'ici, ma chère Émilie, je ne t'ai parlé que le langage de la raison ; mais serait-ce bien à toi que je négligerais de parler celui de l'Evangile et du sentiment?

Le riche condamné par ton divin maître, ce riche voluptueux, fastueux et superbe (car l'orgueil, le faste et la volupté vont ensemble), était en même temps dur et impitoyable. C'est là encore l'effet du luxe. Il resserre le cœur ; et lorsqu'il est question de subvenir aux besoins du pauvre, il ne trouve jamais de superflu. Cependant c'est sur

cela même qu'au tribunal du juste juge, du Dieu des chrétiens, nous serons le plus sévèrement repris et condamnés. « Retirez-vous de moi, dira-
» t-il au réprouvé ; j'ai eu faim, et vous ne m'a-
» vez pas donné à manger ; j'ai eu soif, et vous
» ne m'avez pas donné à boire ; j'ai été sans lo-
» gement, et vous ne m'en avez pas procuré ;
» j'ai été sans habit, et vous ne m'avez pas re-
» vêtu ; j'ai été malade et en prison, et vous ne
» m'avez pas visité : car je vous le dis en vérité,
» toutes les fois que vous avez manqué de ren-
» dre ces soins au plus petit d'entre mes mem-
» bres, vous avez manqué de me les rendre à
» moi-même. » L'insensé, il a refusé de placer dans le ciel les biens qu'il possédait sur la terre ; et, pour de vains plaisirs qui passent comme l'ombre, pour un faux éclat d'un moment, il s'est préparé des regrets éternels.

Tu as des richesses : eh ! ma fille, avec un cœur tel que le tien, serais-tu donc embarrassée sur l'usage qu'on peut en faire ? N'y a-t-il pas des malheureux ? De tous les traits de ressemblance

avec l'Être suprême, le plus flatteur pour l'homme est d'être bienfaisant. Mais le luxe empêche presque toujours de le devenir autant qu'on devrait l'être ; il absorbe tout le patrimoine des pauvres.

Pour toi, ma fille, je t'ai toujours connue trop sensible à leurs peines pour croire aisément que tu puisses consentir à donner au faste ou à la mollesse ce que tu dois à leur indigence. Et n'est-ce pas toi que j'ai vue tant de fois, n'ayant que Dieu pour témoin et ton père pour guide, porter dans les réduits les plus obscurs la consolation et l'abondance; changer en larmes de reconnaissance et de joie les larmes amères de l'opprobre et de la douleur; forcer le malade qui maudissait sa misère de rétracter ses murmures et de lever encore vers le ciel ses mains tremblantes pour le bénir ; rendre à la mère languissante et désolée la santé et son fils, qui, faute de secours, expirait sur son sein ; arracher à une infâme prison un chef de famille qui, sans reproche devant Dieu, n'avait à rougir devant les

hommes que d'une dette qu'il n'avait pu s'empêcher de contracter ; rendre leur état et la vie à des familles honnêtes qui préféraient la mort à la honte et à la mendicité ; les leur rendre en respectant leur secret, en respectant leur infortune ? car enfin quel respect ne doit-on pas aux malheureux ?

O ma chère Émilie ! comment y a-t-il des riches qui ne connaissent pas le plaisir si touchant et si pur de faire renaître dans des cœurs sensibles la joie et le bonheur ! Comment ne se regardent-ils pas comme chargés par état de tous les indigents qu'ils peuvent secourir ! Ah ! voulons-nous qu'il n'y ait point de malheureux parmi nous ? et qui aurait l'âme assez mal faite pour ne le pas vouloir ? Que chaque famille aisée adopte une famille pauvre ; que celle qui l'est davantage en adopte plusieurs ; qu'au lieu de se livrer aux dépenses somptueuses, à celles qui ont pour objet des choses vaines et futiles, elle se dépouille en faveur de cette famille qu'elle aura adoptée, d'une partie de son superflu ; qu'elle

l'aide de ses conseils, qu'elle lui ménage des ressources par son crédit ; qu'elle agisse et fasse des démarches en sa faveur, elle jouira de la douce satisfaction de voir une famille entière ressuscitée par ses soins ; elle fournira à l'artisan qui en est le chef des instruments pour son travail ; elle sauvera du danger l'innocence de tendres enfants qui se seraient perdus par la misère ; elle favorisera la naissance et l'accroissement de leurs faibles talents. Et qu'on ne s'effraie pas de ce qu'il en coûterait pour une si belle œuvre : non-seulement on est bien payé au fond de sa conscience du bien que l'on fait dans une pareille adoption, par l'extrême plaisir qu'on éprouve en le faisant, mais cette adoption se maintient à moins de frais qu'on ne pourrait le croire ; lorsqu'on se charge d'une famille où tous les membres travaillent, il faut peu de chose pour rendre leur travail suffisant à leur entretien ; et il en reste encore assez à des âmes bienfaisantes pour porter ailleurs et étendre plus loin leur libéralité.

Que le riche fasse plus encore ; qu'il fasse ou-

blier la source souvent impure de ses richesses et de son opulence en élevant des monuments au bien commun; car c'est ici qu'on ne saurait mettre trop de grandeur et d'éclat: qu'il fasse construire ou qu'il prenne soin d'orner des édifices publics; qu'il répare et embellisse nos routes; qu'il relève nos temples; qu'il donne de la majesté au culte; qu'il dote des vierges; qu'il favorise des mariages bien assortis; qu'il enrichisse sa patrie. Eh! ma chère Émilie, toutes ces dépenses ne valent-elles pas bien celles du luxe? et les doux fruits qu'on en retire par l'estime de ses concitoyens, par sa propre estime, ne valent-ils pas ses plaisirs? O ma fille! pour penser ainsi, tu n'as jamais eu besoin que de ta piété et de ton propre cœur; et qu'heureux sont ceux dont toute la philosophie n'est que la religion et le sentiment!

—

LETTRE XXXVII.

La comtesse au marquis de Valmont.

Votre morale, mon tendre et respectable père, vos principes sur le luxe et sur l'emploi des richesses sont l'unique morale et les seuls principes que puisse adopter mon cœur, et qui soient de nature à contenter ma raison. Mon père me les avait inspirés dès l'âge le plus tendre, et je n'ai pas été surprise de les voir confirmés d'une manière si sensible par un second père tel que vous. Je suis seulement fâchée que vous mettiez sur mon compte, aux yeux de mon mari, les œuvres de charité et de bienfaisance que, dans les premiers temps de mon mariage, vous m'aidiez vous-même à faire, et que je n'eusse jamais

entreprises avec tant de zèle et de facilité, si vous ne m'eussiez servi de guide et de modèle. Le comte a paru frappé, mais en bien, de ce petit mystère que votre lettre lui a révélé, et que je tenais toujours secret, avec d'autant moins de scrupule, que je ne prends ces sortes de libéralités qne sur la portion de biens qui m'a été spécialement réservée. J'ai lieu de penser qu'à l'avenir il n'exigera plus de moi des dépenses excessives, mais celles seulement qui conviennent à mon rang, et que je ne pourrais me dispenser de faire sans manquer à mon mari, à mon état et à moi-même. Il est maintenant le premier à retrancher, dans ces jours de calamité, un superflu qui semble pris sur la misère publique et qui insulte aux malheureux. Son cœur, naturellement bon, devient par vos leçons de plus en plus sensible; mais son esprit trop jeune encore, ne lui permet pas toute la raison que je voudrais trouver en lui. Valmont ne fait que pressentir les vérités auxquelles vous le conduisez par degrés. En attendant que ce vif éclat de lumière étonne, frappe son âme, et opère son changement, qu'il me

reste de choses à craindre et à souffrir ! Sa jalousie s'accroît et produit en lui une autre espèce d'aveuglement presque aussi funeste que le premier. Tout l'aigrit, tout lui fait ombrage ; et les inquiétudes, les soupçons qu'il me laisse entrevoir, font tout à la fois mon supplice et son propre tourment.

N'ayant plus la force de soutenir l'idée des peines qu'il endure, je crus devoir un jour m'expliquer avec lui. Je tenais une de ses mains, que j'arrosais de mes pleurs : Cher Valmont, lui dis-je à travers mille sanglots, quel regard sombre et farouche lancez-vous sur moi ! vous m'aimez, et dans votre amour vous semblez me haïr : de quoi vous plaignez-vous ? quel sacrifice exigez-vous de moi que je ne sois prête à vous faire avec plus d'empressement que vous ne paraîtrez le désirer ? Voulez-vous que je me condamne à une entière retraite ? elle me sera douce avec vous : Voulez-vous permettre du moins qu'à l'égard de Lausane... A ce mot, mon mari pâlit, frémit ; et son trouble trahissait malgré lui ses disposi-

tions les plus secrètes. — Non, madame, je ne permets et n'exige rien de ridicule et d'insensé : Lausane sera toujours mon ami ; et par bien des motifs il serait le dernier que je voulusse éloigner. Quel ami ! m'écriai-je à l'instant... A peine eus-je prononcé ces mots, que j'en sentis toutes les conséquences par l'altération plus grande encore que je remarquai dans Valmont. Quoi ! madame, reprit-il avec chaleur, le baron vous aurait-il manqué ? — On ne manque à une femme telle que moi, lui dis-je à l'intant, qu'autant qu'elle le veut bien : et vous me connaissez. Mais, sans me manquer précisément, le baron m'aime, ou feint de m'aimer ; vous en avez fait un jeu, c'est vous qui m'avez forcée de recevoir ses visites trop assidues ; elles m'ont toujours été à charge, et vous devriez me savoir gré de la contrainte que je me suis imposée. Je n'estime point assez Lausane pour en faire un ami ; il me convient encore moins sous un autre titre, et je n'ai jamais ambitionné que le cœur de mon mari. Cependant, cher Valmont, votre air sombre et inquiet à son approche semble me punir de mon trop de sou-

mission à vos volontés. — Moi, madame, me croyez-vous jaloux? — Je ne sais, mais je n'y ai donné lieu du moins ni par mes sentiments ni par ma conduite. Ce qu'il y a de vrai, c'est que maintenant vous passez pour tel; que Lausane en plaisante tout le premier; que ses assiduités me font peine; que son caractère vain m'effraie, et que vous me rendriez le plus grand de tous les services, si, sans me compromettre, vous me faisiez la grâce de m'en délivrer. Cela peut être, repartit mon mari avec un sang-froid dont je fus glacée, mais ce serait trop montrer ce caractère jaloux dont vous semblez m'accuser. Soyez tranquille, madame, soyez contente, et jouissez avec confiance de l'effet de vos charmes; il est bien juste que l'univers soit à vos pieds. Moi contente, repris-je fondant en larmes, moi tranquille quand vous ne le serez pas! eh! puis-je donc me faire un bonheur qui ne soit pas le vôtre? Venez, cher Valmont, venez partager l'exil de notre respectable père. Venez au sein de la plus auguste famille jouir en paix de leur exemple, de leurs lumières et de leurs vertus. — Et

que dirait-on d'une pareille démarche? — On dira, cher époux, que je vous aime plus que tous les honneurs, plus que tout autre bien, plus que le monde entier. On dira que nous avons été chercher plus loin le repos qui ne se trouve point ici. Eh! que nous importe ce que l'on dira, si nous sommes heureux en effet? — Ainsi je me rendrai le jouet et la fable de tout ce qui m'environne, j'oublierai ce que je dois à mon prince, ce que je me dois à moi-même; et sur quoi fondé? sur ce que vous me croyez jaloux. Non, madame, tout me répond de votre cœur. Voyez Lausane, et qu'il triomphe à son aise d'un fol espoir que sans doute vous ne lui avez pas donné. A ces mots, mon mari me laissa presque à ses pieds tremblante comme une criminelle qu'on accuse et qui se justifie, désolée et prévoyant dans l'avenir des maux plus grands encore. O mon Dieu! soyez mon appui; détournez les malheurs que je crains; et si vous le permettez par un juste jugement, donnez-moi la force de les souffrir.

LETTRE XXXVIII.

Le comte de Valmont au marquis.

Je vous l'avouerai, mon père, les caractères que vous attachez à la véritable religion sont ceux qui m'ont toujours paru les plus frappants, et les plus nécessaires. J'ai toujours cru que ces caractères ne pouvaient convenir qu'à la religion naturelle; et c'est ce qui m'a donné le plus de respect pour elle. Cependant, l'application, que vous en faites à la religion chrétienne et que vous justifiez si bien par rapport à son ancienneté, confirme plus que jamais les doutes que vous m'avez inspirés en faveur de cette religion que vous m'annoncez. J'admire avec vous ces antiques et respectables monuments

qui en font remonter l'origine aux premiers jours du monde : j'admire ce récit de Moïse, qui est si bien d'accord avec les vraies notions que nous devons avoir de la Divinité, avec la nature des choses, et avec l'état des premières sociétés. Dans l'histoire du peuple juif tout s'arrange avec netteté et avec ordre ; tous les faits naissent les uns des autres et se prouvent mutuellement, ce qu'on rencontre difficilement, ou pour mieux dire, ce qu'on ne rencontre point dans les fabuleuses annales de ces peuples qui se vantent de la plus haute antiquité. D'après le plan que vous m'avez tracé, et le développement que vous en avez fait sur ce premier article, je crois entrevoir aussi qu'il ne vous sera pas difficile de prouver l'unité de la religion et sa perpétuité. J'attends ces preuves avec impatience, et celles encore qui doivent constater à mes yeux sa perfection ou sa sainteté.

Mais j'en reviens, mon tendre père, à l'universalité. Sous l'empire d'un Dieu bon, d'un Dieu juste, du père commun du genre humain, la vraie religion, ce semble, doit être pour tous les hom-

mes, elle doit être pour tous les lieux comme pour tous les siècles, et certainement vous ne prouverez jamais qu'il en soit ainsi du christianisme. Le croiriez-vous, ô le plus respectable de tous les amis et de tous les pères ! vous m'avez déjà tellement réconcilié avec lui, que je voudrais qu'il fût aussi démontré, aussi vrai qu'il vous le paraît à vous-même ; et je commence à regretter de ne pas lui trouver tous les caractères de vérité que je puis y désirer.

Oserai-je bien une seconde fois vous ouvrir mon cœur? Vous avouerai-je, hélas ! ce que je n'ose m'avouer à moi-même? Je n'aime plus, et je ne puis plus aimer qu'Émilie ; mais je doute qu'Émilie m'aime encore..... Je doute qu'elle m'ait toujours bien aimé. En effet, lorsqu'elle a si bien connu mon amour pour sa jeune amie, elle n'a point éclaté en reproches ; elle n'a point perdu son repos et sa tranquillité ; un autre penchant paraît avoir détourné son attention et rempli son cœur. Elle aura cru peut-être qu'elle était quitte de tout amour envers moi, puisque j'avais

pu cesser de l'aimer... Mais quels soupçons injurieux à sa vertu! hélas! Émilie aurait donc tous les vices! elle serait donc fausse, dissimulée, perfide, car elle me jure si tendrement qu'elle m'aime et qu'elle n'a jamais aimé que moi! Ah! fallait-il ne retrouver au fond de mon cœur mes premiers sentiments pour elle que pour en faire la source de mes plus vives alarmes et du plus cruel tourment! Aidez-moi, mon père, à dissiper ces vains fantômes d'une imagination égarée, qui vont me rendre ridicule aux yeux du monde, et qui déjà me rendent insupportable à moi-même.

LETTRE XXXIX.

Le marquis à son fils.

Tu crois à la vertu, cher Valmont, et tu cesserais de croire à celle d'Émilie! tu lui fais un

reproche de ce qui est en elle un mérite. Elle n'a point, dis-tu, éclaté en plaintes et en murmures quand elle a su ta passion pour son amie. Eh, mon fils, ses plaintes t'eussent-elles ramené plus sûrement que ne l'eussent pu faire sa patience et sa douceur? « Elle n'a rien perdu de son repos et » de sa tranquillité. » Ah! il est vrai; elle était tranquille par raison, par religion, autant qu'une épouse tendre et chrétienne peut l'être. Mais elle était sensible, et que n'as-tu pu lire dans son cœur tout ce qu'il renfermait d'amour et de tourments! que ne peux-tu y lire maintenant ce que tes soupçons et tes craintes y portent d'amertume, et ce qu'ils ont d'affligeant pour sa délicatesse! Trop heureux époux, tu ne connais pas encore Émilie; et il faut être vertueux comme elle pour la bien apprécier. Bannis, cher Valmont, ces idées sombres et jalouses, qui sont indignes de tous deux: quitte ce caractère odieux qui n'est pas fait pour toi. Je passe à des amours mal fondés, à des âmes communes ces inquiétudes avilissantes qui décèlent assez la bassesse de leur origine; mais je ne puis les souffrir dans mon

fils, et moins encore dans l'époux de la sage et fidèle Émilie.

Permets donc que, sans m'arrêter plus longtemps à combattre des monstres et des chimères, je te ramène à nos entretiens sur la religion, cette religion si bien faite pour le cœur de l'homme.

Dans le plan admirable que cette religion nous trace, il fallait à l'Être suprême, un médiateur auprès de lui, une victime pure et sainte qui pût l'honorer, un nouveau pontife qui n'eût rien à expier pour lui-même. La nature, dégradée dans son chef, n'offrait rien qui suffît à de si grands objets, et qui fût capable de remplir l'intervalle entre Dieu et l'homme : et toutefois Dieu, admirable et fécond dans sa nature et dans ses desseins, laisse entrevoir au monde encore naissant un libérateur.

Jacob, au lit de la mort, annonçant à ses enfants ce qui doit arriver à leur postérité, prédit en ces termes, près de dix-sept siècles avant J.-C.,

la prééminence que doit conserver la tribu de Juda sur toutes les autres tribus jusqu'à la venue du Messie, et le temps où le Messie doit naître : « Le sceptre ne sortira point de Juda, et » le gouvernement ne sortira point de ses des» cendants jusqu'à ce que vienne celui qui doit » être envoyé ; et il sera l'attente des nations. »

Isaïe s'explique plus clairement encore : « Réjouissez-vous, dit-il, déserts de Jérusalem ; » le Seigneur a fait éclater la force de son bras » aux yeux de toutes les nations, et toutes » les régions de la terre verront le Sauveur que » notre Dieu doit nous envoyer... Il s'élèvera » devant le Seigneur comme un arbrisseau qui » sort d'une terre sèche : il est sans beauté, sans » éclat ; nous l'avons vu, et il n'avait rien qui » attirât les regards, et nous l'avons méconnu. » Il paraissait méprisable, et nous ne l'avons pas » reconnu. Nous l'avons considéré comme un » lépreux ; cependant il a été percé de plaies pour » nos iniquités ; ses blessures sont l'ouvrage de » nos crimes. Le châtiment qui devait nous pro-

» curer la paix est tombé sur lui, et nous avons
» été guéris par ses meurtrissures. Nous nous
» étions tous égarés comme des brebis errantes ;
» chacun s'était détourné pour suivre sa pro-
» pre voie ; et Dieu l'a chargé seul de l'iniquité
» de tous. C'est au milieu des douleurs qu'il
» a fini ses jours, ayant été condamné par des
» juges. Il a été retranché de la terre des vivants.
» Je l'ai frappé à cause des crimes de mon peu-
» ple. Il donnera les impies pour le prix de sa
» sépulture, et les riches pour la récompense de
» sa mort, parce qu'il n'a point commis d'ini-
» quité, et que le mensonge n'a jamais été dans
» sa bouche : mais le Seigneur l'a voulu briser
» dans son infirmité. S'il livre son âme pour le
» péché, il verra sa race durer long-temps, et
» la volonté de Dieu s'exécutera heureusement
» par sa conduite. Il verra le fruit de ce que son
» âme aura souffert, et il en sera rassasié. Comme
» mon serviteur est juste, il justifiera par sa
» doctrine un grand nombre d'hommes, et il
» portera sur lui leurs iniquités : c'est pour-
» quoi je lui donnerai pour partage une grande

» multitude de personnes ; et il distribuera les
» dépouilles des forts, parce qu'il a livré son
» âme à la mort, qu'il a été mis au nombre des
» scélérats, qu'il a porté les péchés de plu-
» sieurs et qu'il a prié pour les violateurs de
» la loi.

» Réjouissez-vous, stérile qui n'enfantiez pas,
» chantez des cantiques de louange, et poussez
» des cris de joie... votre postérité aura les na-
» tions pour héritage... et le saint d'Israël qui
» vous rachètera s'appellera le Dieu de la terre.»

Avouons-le mon fils, les divines Écritures n'eussent-elles que cette prophétie à nous offrir sur Jésus-Christ, les paroles en sont si claires et si précises, qu'elle suffirait seule pour fixer tous nos doutes. Mais suivons ensemble le fil d'une tradition si belle, et écoute maintenant parler Daniel.

« Exaucez-nous, Seigneur ; Seigneur, apaisez
» votre colère ; jetez les yeux sur nous, et agis-

» sez : ne différez plus, mon Dieu, pour l'amour
» de vous-même, parce que cette ville et ce peu-
» ple sont à vous, et ont la gloire de porter vo-
» tre nom.

» Lorsque je parlais encore, et que je priais,
» et que j'offrais mes vœux en la présence de
» mon Dieu sur sa montagne sainte..., Gabriel,
» que j'avais vu au commencement de la vision,
» vola tout-à-coup vers moi, et me dit : Daniel,
» je suis venu pour vous découvrir toutes cho-
» ses, soyez attentif à ce que je vais vous dire,
» et comprenez cette vision.

» Dieu a abrégé et fixé le temps à soixante-dix
» semaines en faveur de votre peuple et de vo-
» tre ville sainte, afin que ses prévarications
» soient abolies ; que le péché trouve sa fin ; que
» l'iniquité soit effacée ; que la justice éternelle
» vienne sur la terre ; que les visions et les prophé-
» ties soient accomplies, et que le Saint des Saints
» soit oint de l'huile sacrée. Sachez donc ceci,
» et gravez-le dans votre esprit. Depuis l'ordre

» qui sera donné pour rebâtir Jérusalem, jus-
» qu'au Christ chef de mon peuple, il y aura
» sept semaines et soixante-deux semaines ; et
» les places et les murailles de la ville seront
» bâties de nouveau dans des temps fâcheux et
» difficiles ; et après soixante-deux semaines, le
» Christ sera mis à mort ; et le peuple qui doit
» le renoncer ne sera point son peuple. Un peu-
» ple, avec son chef qui doit venir, détruira la
» ville et le sanctuaire : elle finira par une ruine
» entière, et la désolation qui lui a été prédite,
» arrivera après la fin de la guerre. Il confirmera
» son alliance avec plusieurs dans une semaine,
» et à la moitié de la semaine, les hosties, les
» sacrifices seront abolis. L'abomination de la
» désolation sera dans le temple, et la désola-
» tion durera jusqu'à la consommation et jus-
» qu'à la fin. »

Si, après une prédiction aussi remarquable, tu désires, cher Valmont, supputer les années et les soixante-dix semaines d'années dont parle

Daniel, en se servant d'un langage déjà employé avant lui par le législateur des Juifs ; si tu veux fixer les dates et considérer la justesse de leur rapport avec les temps prédits par le prophète, ouvre notre savant Bossuet, consulte les plus éclairés de tous nos chronologistes, et tes désirs seront bientôt satisfaits. Mais, je te l'ai déjà dit, je mets à part toute discussion pour te montrer comment tout l'Ancien-Testament se rapportait essentiellement au Christ, au Messie, à toutes les idées que la foi évangélique nous en a données, et comment cet admirable concert de l'un et l'autre Testament fait de la religion chrétienne un tout parfait.

Faudra-t-il ajouter à ces prédictions sur des faits éloignés les prophéties que Dieu dictait à Isaïe, à Daniel, à Jérémie, à Ézéchiel, sur des événements plus prochains, c'est-à-dire, sur l'état temporel des Juifs avant Jésus-Christ, et sur le sort des empires qui ont précédé son avénement ? Faut-il te montrer comment, dans les dé-

crets de l'Éternel, tout était lié en quelque sorte à l'histoire de son peuple, et tenait par des nœuds secrets à la venue de son fils.

Lis toi-même dans les livres des prophètes, ce qu'il serait trop long de t'exposer ici : et ne dis pas qu'au moins ces autres prophéties dont je parle sont supposées. Elles sont liées trop étroitement à toute l'histoire du peuple de Dieu, pour pouvoir jamais être considérées comme telles ; la vénération de ce peuple pour les livres qui les renferment et pour ceux qui les ont écrits était trop universellement répandue et trop bien établie pour qu'on ait pu les y insérer après coup ; disons mieux, pour qu'elle ait eu d'autres causes que ces prophéties elles-mêmes et leur accomplissement.

O religion parfaitement une, que vous êtes belle dans votre ensemble, et que cette unité manifeste avec éclat l'ouvrage de la Divinité! Non, la nature entière, par l'harmonie qui y règne, ne publie pas plus hautement l'existence d'un

Dieu que la religion chrétienne n'atteste par son accord parfait l'œuvre du Très-Haut. Je m'arrête, cher Valmont, et te laisse tout le temps de peser à loisir les réflexions que je viens de faire, avant de passer à cet autre caractère que la véritable religion doit nous offrir.

LETTRE XL.

La jeune madame de Veymur (autrefois mademoiselle de Senneville) à la comtesse de Valmont.

Depuis la dernière lettre qne je vous ai écrite, ma chère bonne amie, j'attends avec impatience de vos nouvelles; et, au gré de mes désirs, que vous êtes lente à m'en donner! Vous le savez, mes sentiments, tout partagés qu'ils sont, n'ont

rien perdu de leur vivacité ; mes nouveaux engagements n'ont pu les modérer. Il m'en coûte donc bien de vous voir m'oublier si long-temps et d'être toujours si loin de vous ; et mon désir le plus ardent serait de pouvoir jouir en ce lieu tout à la fois de mon époux et de mon amie. Mais puisque, pour le moment, un tel bonheur ne peut m'être donné, je vais m'en consoler en écrivant à l'une et en lui parlant de l'autre. Oui, ma chère Émilie, au risque de vous déplaire, je vais encore vous entretenir de mon mari. Quel plus doux entretien pour deux cœurs qui en sentiments se ressemblent si bien !

M. de Veymur me devient toujours plus cher par la confiance qu'il me témoigne, et à cause des dangers dont je sens de plus en plus que cette union m'a préservée. O ma bonne amie ! en nous parlant de ses égarements, il ne nous avait rien dit en comparaison de ce qui lui restait à nous dire ; quelles leçons pour notre sexe que le tableau des déréglements d'un jeune homme lorsqu'il s'en repent et s'en accuse lui-même !

Je plains peu les femmes qui parmi nous appellent les dangers au lieu de les éloigner, qui préparent les maux qui doivent les accabler et creusent sous leurs pas les abîmes où elles ne tardent pas à se précipiter. Légères, volages, pleines de confiance dans leurs forces comme dans leurs attraits, elles ne voient point le péril qui les menace, et par leur impardonnable imprudence, justifient les chagrins cuisants qui les attendent. De telles femmes assurément ne sont point à plaindre, mais que des ames tendres et naïves, honnêtes et pleines de délicatesse, soient cependant la dupe du sentiment, de l'estime et de la confiance, qu'elles se voient jouées par l'artifice et l'imposture, trahies par leur candeur même; voilà ce qu'on ne peut trop plaindre, et ce qui ne peut trop servir à nous éclairer.

Ah, ma chère amie! heureuses celles que des circonstances favorables, autant que leur sagesse, ont mises à l'abri des dangers! Car enfin quels secrets ressorts ne fait pas jouer le vice pour triompher de la vertu? Que d'affreux mystères en

ce genre M. de Veymur m'a révélés ! et que, sans l'horreur qu'il conçoit maintenant de l'art odieux qu'il a mis en œuvre, je serais tentée de le haïr! Mais je serais bien injuste : car enfin quelles fautes n'efface pas le repentir lorsqu'il est sincère? Celui dont il est pénétré ne peut que lui assurer mon estime; je dois le juger parce qu'il fut autrefois; partout il porte avec lui ses remords, c'est dans mon sein qu'il les dépose; et j'ai seule, en en recevant le triste aveu, pu trouver le secret de calmer sa douleur. Si je vous en fais part, ce n'est pas sans qu'il en soit instruit; vous êtes pour lui comme une autre moi-même, et en nous dévoilant à toutes deux ses torts, il en sera plus tranquille, s'il trouve sa grâce au fond de notre cœur.

Ici, ma chère Émilie, que n'aurais-je pas à vous raconter de tous les moyens qu'on emploie pour nous perdre, quel respect on semble avoir pour nous, quels soins on prend d'étudier nos goûts pour s'y conformer! quelle attention secrète à prévenir nos volontés, à flatter nos désirs! quelle

honnêteté dans toute la conduite ! quelle décence dans les propos ! quelle imitation adroite et trompeuse des vertus qui nous sont chères ! quels ménagements pour s'attirer notre confiance et nous forcer à agréer celle qu'on nous témoigne ! Mais ensuite quel abus de cette confiance même ! combien de piéges tendus pour nous détourner du sentier de la vertu et pour nous plonger dans le gouffre de ces plaisirs trompeurs, qui en nous écartant de nos devoirs, finissent par nous retirer le premier des biens, la paix de notre conscience et l'estime de nous-mêmes!

Quels moyens donc de parer à de si grands malheurs ? Les voici, me dit encore mon mari, et ce sont les seuls, vraiment à l'épreuve de tout genre de séduction : s'inquiéter peu du soin de plaire, et uniquement de celui de se faire honorer; avoir une amie respectable, et l'amie la plus sûre est une mère : lui ouvrir son cœur sans réserve, se défier de quiconque nous flatte, de tout ce qui tend à amollir notre âme et à affaiblir nos principes ; c'est ainsi qu'on garde son propre cœur ;

qu'on vit heureuse, tranquille, maîtresse de soi-même : qu'on est toujours respectable, toujours respectée, et qu'on jouit au dedans de soi de ce témoignage si flatteur et si doux qu'en effet on mérite.

Tels sont, ma bonne amie, les sages conseils d'un homme qui a si bien connu le monde, nos dangers, nos faiblesses et nos ressources. Puissions-nous n'avoir jamais besoin de nous rappeler ses leçons pour nous-mêmes ! Puissent-elles dans notre bouche devenir utiles à celles qui, moins attentives et moins instruites, en auraient plus besoin que nous !

—

LETTRE XLI.

La comtesse au marquis.

Un événement bien triste, qui fait l'entretien de toute la cour et la fable des courtisans, en ne donnant que trop à penser à mon mari sur le compte de Lausane, ne laisse plus de bornes à ses soupçons jaloux, et ne me permet guère d'en mettre à mes larmes.

Une femme du plus haut rang, vient de donner l'exemple et la preuve des funestes suites qu'entraînent l'oubli des vrais principes et le manque de religion. Cette femme, autrefois l'objet de l'estime publique par son attachement à ses devoirs et la pureté de sa foi, a été forcée par

son mari de recevoir chez elle le comte de***, ami intime du baron, et philosophe comme lui. Elle n'avait point d'autre enfant qu'une fille très-jeune encore, qui, marchant sur ses traces, se faisait distinguer déjà par ses vertus autant que par ses agréments et sa beauté. Le comte ne tarda pas à s'insinuer dans leur esprit. Il affecta devant elles toute la délicatesse du sentiment; il leur parla le langage de la vertu la plus pure; sans se donner pour un homme qu'animait l'esprit de la religion, il les disposait à croire que sans elle on pouvait avoir, dans le degré le plus éminent, toutes les qualités qui font l'honnête homme selon le monde, et qu'on les avait même d'autant plus sûrement qu'elles ne prenaient alors aucune teinte de faiblesse et de superstition. Il maîtrisa ainsi par degrés leur estime et leur confiance. Il fit plus; en leur prodiguant les éloges les plus flatteurs, en leur marquant à chacune en particulier les égards et les soins les plus empressés, il leur inspira des sentiments dont elles n'avaient pas encore appris à se défier. Trop éclairé sur ses premiers succès, il ne crut

pas pouvoir mieux assurer son triomphe qu'en s'attachant à corrompre entièrement leur esprit pour réussir plus facilement à pervertir leurs mœurs ; il y parvint ; il leur dévoila alors avec moins de ménagement sa façon de penser, et les fit passer en peu de temps de l'estime et de l'attachement pour sa personne à l'estime et à la croyance de ses opinions.

Le mari s'aperçut trop tard du dérangement que cette nouvelle philosophie causait dans sa maison. Il voyait les occupations essentielles absolument négligées pour de dangereuses spéculations et de vaines subtilités; les devoirs de la religion omis ; les bienséances méprisées ; ses avis fort mal reçus ; une sorte de pédantisme à la place d'une sage et heureuse simplicité ; les domestiques devenus raisonneurs à l'exemple de leurs maîtresses; une académie de faux savants et de faux sages tenant chez lui des séances réglées; et ses plus anciens amis, victimes des grands airs, de la suffisance et du mépris, forcés de se retirer. Il voulut remédier au mal que lui-même

avait occasionné et pria d'éloigner le comte ; mais il n'était plus temps. La mère et la fille jetèrent les hauts cris ; on menaça, on fulmina, on le traita d'esprit faible, d'homme dur et sauvage, avec lequel il était impossible de vivre; on parla de se séparer. Le mari fut obligé de prendre patience et de plier. Le comte, plus en crédit que jamais, se ménagea avec une adresse toujours nouvelle entre la mère et la jeune personne, qui toutes deux se croyaient l'unique objet de ses soins et s'en faisaient également un sujet de triomphe. La mère s'en aperçut, et de ce moment dévorée par la jalousie et livrée au plus furieux désespoir, elle a fait un éclat qui a perdu sa fille, et a fini par se tuer d'un coup de poignard.

Valmont ne fait que parler devant moi d'une si horrible catastrophe, et je ne sais trop quelle conséquence il prétend en tirer par rapport à moi. Faut-il donc qu'il m'assimile à des femmes peu sages, qui ont perdu de vue le précieux flambeau de la foi pour se plonger dans les sombres et épaisses ténèbres de l'irréligion ? Quoi

qu'il en soit ses moindres entretiens avec moi couvrent toujours quelque reproche, ou renferment au moins de secrètes leçons. Son âme est ouverte à toutes les impressions désavantageuses qu'on veut lui faire prendre. Mon père, ai-je raison de trembler?

J'ai toujours recours à vous pour charmer mes ennuis. Vous vous souvenez sans doute de la promesse que vous m'avez faite de me donner encore quelques avis sur l'éducation de mes enfants par rapport à la religion. J'en sens plus que jamais la nécessité: et c'est ici le moment de me tenir parole non-seulement pour les fruits qu'ils en retireront un jour, mais pour faire diversion à mes peines par les objets les plus intéressants que vous puissiez m'offrir dans l'espèce d'accablement où je suis.

—

LETTRE XLII.

Le marquis à Émilie.

Tes craintes, ma chère fille, m'en inspirent de très-vives à moi-même. Ne parle pas toutefois de te laisser abattre et décourager, toi que j'ai toujours vue si pleine de confiance dans le Seigneur. Tu le sais, mon Émilie, jamais il n'abandonne le juste qui espère en lui ; il fait servir les plus grands maux au vrai bien de ceux qui l'aiment, et des humiliations, des peines qu'il leur envoie, naissent, chacun dans son temps, le mérite et le bonheur. Il te chérit, ma fille, puisqu'il t'éprouve. Il ne permettra pas d'ailleurs que tu sois tentée au-dessus de tes forces ; tu peux te reposer sur lui de l'issue du combat, comme des fruits de la victoire.

Revenons, ma chère Émilie, à la promesse que je t'ai faite, et que tu me rappelles. Je respecte trop tes vues et tes motifs pour balancer un seul moment à la remplir. Il s'agit de former un jour tes enfants à la religion, et c'est sur cela même que j'avais commencé autrefois à te donner quelques avis.

Tu instruiras d'abord ton fils, comme le premier homme, sortant des mains de son créateur, a dû instruire le sien, ou comme les enfants de celui-ci ont instruit leurs enfants. Ils leur disaient sans doute : « Ce bel univers n'a pas toujours été,
» et vous êtes environnés de toute part des preu-
» ves éclatantes de sa nouveauté. Il n'y a pas
» toujours eu des hommes ; c'est par notre père
» que le genre humain a commencé, et, presque
» sous ses yeux, que le monde a été créé. » Ils leur racontaient ensuite en termes simples et vrais l'histoire magnifique de la création.

« Mes enfants, reprenaient-ils, le monde a
» été plus parfait que vous ne le voyez, l'ordre

» tout seul s'y laissait apercevoir ; et s'il s'y ren-
» contre aujourd'hui des désordres apparents,
» si l'homme n'y jouit pas d'une félicité plus
» pure, ce n'est pas la faute de son auteur. » Ils
leur exposaient en même temps le premier précepte imposé à l'homme pour éprouver son obéissance. « Créé libre, l'homme pouvait obéir ;
» il le devait, et ne l'a pas fait. Pour le punir, la
» nature a changé pour lui ; elle a changé pour
» nous. Gardons-nous d'accuser d'injustice l'Ê-
» tre suprême duquel nous tenons l'existence et
» tous les biens dont nous jouissons. Il ne nous
» devait pas des dons plus grands que ceux
» qu'il nous a faits ; et les biens dont nous som-
» mes privés ne doivent pas nous rendre ingrats
» pour tous ceux qui nous restent. Admirons
» au contraire son extrême bonté ; il saura tirer
» le bien du mal même. Il ne nous a pas dévoilé
» tous ses secrets ; mais il nous en a dit assez
» pour nous faire attendre un réparateur, qui
» lui rendra plus de gloire que la faute de notre
» père, que celles de tous les hommes ne peu-
» vent lui en ôter, et qui rendra aux hommes

» eux-mêmes, s'ils s'empressent à le mériter, un
» honneur plus grand que celui qu'ils ont perdu.
» C'est la grande promesse; il la renouvellera
» souvent à notre postérité. Puisse-t-elle se trans-
» mettre d'âge en âge, toujours également pure,
» et toujours plus claire à mesure qu'elle ap-
» prochera de son accomplissement! Puissions-
» nous en profiter d'avance! et puissent ceux
» qui la verront accomplie en profiter comme
» nous! »

Imite ce langage, ma fille. Le livre le plus ancien que nous ayons, c'est celui du législateur des Hébreux, ce sont les divines Écritures. Partout c'est l'histoire de Dieu, de ses attributs, de sa providence, de ses promesses : c'est en général l'histoire des grandes actions, des grandes vertus, et celle de la plus sainte religion.

Prends du moins, chère Émilie, l'abrégé de nos livres sacrés, racontes-en les principaux traits à ton fils; par ces narrations, aussi intéressantes qu'instructives, suis avec lui le fil des principaux

événements ; par le charme de tes récits élève son esprit aux plus sublimes vérités : et en travaillant à l'éclairer d'une manière solide sur la religion, tu le rempliras déjà de l'enthousiasme sacré des plus hautes vertus. A mesure que ses connaissances s'étendront, que sa raison se fortifiera, fais-lui envisager d'un œil ferme l'étonnant rapport des deux Testaments et l'unité parfaite du plan de la religion.

Rends tes instructions aimables : écarte loin d'elles l'ennui qui les ferait paraître insipides, et le dégoût qui les rendrait infructueuses. Excite dans ton élève le désir de les entendre, en piquant sa curiosité par une sage réserve, en les lui faisant considérer moins comme une leçon que comme une récompense, et en ne lui laissant pas même apercevoir, s'il se peut, l'intention que tu auras de l'instruire. Diffère-les plutôt que de les donner à contre-temps, c'est-à-dire, comme de vains sons qui, n'étant pas compris, ne se répètent qu'avec peine, et qu'on n'a fait entrer dans l'esprit que par la contrainte ! Imprime-les par tes

caresses ; elles ne sont dangereuses que quand elles ressemblent dans une mère à un acte de faiblesse et de dépendance, mais non pas quand elles ne ressemblent qu'à la tendresse et à l'amour. Souviens-toi de celles que la reine Blanche prodiguait à son fils lorsqu'en le prenant sur ses genoux, elle lui disait : *Mon fils, Dieu m'est témoin combien vous m'êtes cher ; mais j'aimerais mieux vous voir mourir que de vous voir commettre un seul péché mortel.* C'est ainsi qu'elle lui a fait aimer ses leçons ; c'est ainsi qu'elle-même s'est rendue aimable à ses yeux et respectable pour toujours ; c'est ainsi encore qu'en en faisant un grand saint, elle en a fait un grand roi. Emploie donc, à son exemple, cet innocent artifice d'une mère tendre qui frotte de miel les bords du vase qu'elle présente à son fils, et par cette amorce lui fait boire la liqueur salutaire qu'elle renferme.

—

LETTRE XLIII.

Le comte de Valmont à son père.

Non, mon père, ne me parlez plus de religion, de vérité, de vertu ; je ne veux plus rien entendre. Mon cœur flétri par la douleur et l'opprobre, se refuse à toutes vos leçons ; et, dans l'état où je suis, tout secours me devient inutile. Il n'y a plus rien de sûr, rien de vrai... Émilie m'a trompé. Émilie ! quelle honte ! quel oubli d'elle-même ! ô noirceur ! ô trahison ! ô comble d'horreur !... Oui, Lausane... le perfide Lausane triomphe. Ah ! puisqu'il m'enlève mon épouse, qu'il m'arrache donc la vie, ou qu'il se prépare à me donner la sienne.

A l'égard d'Émilie... Mais, hélas ! je voudrais pouvoir douter encore malgré les rapports qu'on

m'a faits. Je voudrais, malgré l'évidence, pouvoir conserver d'elle la même idée que vous. Ah! quand je vous ai exposé mes soupçons, vous ne m'avez point écouté; trop prévenu en sa faveur, vous m'avez condamné sans ménagement: en lisant votre lettre, je me trouve avili à mes propres yeux. Mes soupçons se vérifient cependant... Ils se vérifient!... peut-être me trompé-je encore. On croit trop aisément, me direz-vous, ce que l'on craint vivement: et où sont en effet ces preuves si constantes, ces justes fondements de l'accusation la plus odieuse, la plus injuste, si Émilie est toujours ce qu'elle nous a paru, l'âme la plus belle et la plus vertueuse? Quoi, de simples délations pourront flétrir la plus pure vertu!... O mon père, je crois vous entendre me parler ainsi, et par toutes ces réflexions j'aime tour à tour à me flatter et à me tourmenter moi-même. Il est des instants où, rapprochant toutes les circonstances, toutes les preuves, je crois tout: et alors je ne respire que haine, que vengeance, que fureur: la rage, l'enfer est dans mon cœur. Il en est d'autres où plus tranquille (et je le deviens en m'en-

tretenant avec vous), je m'accuse de trop de précipitation et d'emportement ; je me condamne ; j'ai honte des transports qui m'agitent, du délire où je suis ; je suspends toute résolution, et je crains autant de faire éclater des soupçons mal fondés que j'appréhende d'être trop facile à les rejeter. Ainsi toujours balancé par des sentiments contraires, je ne sais à quoi m'arrêter... Ah ! du moins, puissé-je être assez sage pour attendre des lumières plus sûres encore ! Mais aussi, une fois convaincu..., si Lausane, si Émilie sont coupables, ah ! c'est dans leur sang... Mon père ! soyez touché du triste état de votre malheureux fils. N'insultez point à sa douleur : répandez sur des plaies trop vives pour un cœur sensible ce baume salutaire que vos lettres y ont fait couler jusqu'ici. J'espère que jusqu'à votre réponse j'aurai bien la force de contenir mes craintes et mes transports. Quoi que j'aie pu vous dire dans l'égarement de mon esprit, ne cessez de me donner des conseils qui me deviennent plus que jamais nécessaires ; et parlez-moi toujours de cette religion dont les caractères sont en effet si frappants,

dont le dernier surtout me remplit d'étonnement, et que je commence si vivement à admirer malgré moi, quoique si peu disposé encore à la suivre.

LETTRE XLIV.

Le marquis à son fils.

Mon fils, ô mon fils, que ne suis-je près de toi ! que ta situation présente me rend mon exil douloureux et pénible ! Cher Valmont ! je voudrais si bien être à portée de calmer tes craintes! et rien ne peut suspendre les miennes ! Ta lettre me fait trembler. Ce n'est point le défaut de réserve et de sagesse dans Émilie que je crains ; c'est toi, c'est ta vivacité, ce sont les dispositions où je te vois. Cher ami, crois-en un père qu'un long usage du monde a instruit, et qu'aucune

passion ne transporte ; crois-en un ami tel que moi, et qui, sans risquer de se tromper, se fait garant de la sagesse de ton épouse. Il y a des femmes vertueuses, Valmont, quoi qu'en disent les méchants et les frivoles ; et la tienne est certainement de ce nombre. Je l'ai toujours suivie dans ses démarches depuis sa plus tendre enfance, dans ses lettres depuis que je suis loin de vous : l'hypocrisie n'a point cette marche constante et uniforme, cette simplicité noble et pure, qui font le caractère d'Émilie ; non, la fausse vertu ne se contrefait point ainsi. Ah ! si tu savais toutes les alarmes que ta liaison avec le baron lui a causées dès le temps de mon départ ; toutes les préventions, d'ailleurs si bien fondées, qu'elle a toujours eues contre lui, toute la violence qu'elle s'est faite pour le recevoir et pour t'obéir ; tous les secrets pressentiments dont elle me faisait part, et qui ne se vérifient que trop bien, tout ce qu'elle mettait de circonspection dans ses discours et dans sa conduite, mon ami ! tu la respecterais autant que tu la chéris. Au nom de sa tendresse et de son amour pour toi, au nom de

toute la mienne, modère les saillies d'une passion trop ardente, et qui ne voit plus, qui n'entend plus que ce qui sert à multiplier et à grossir les fantômes qu'elle se fait. N'accable point une épouse délicate et sensible par l'idée désolante de tes inquiétudes et de tes soupçons, ménage son état. Surtout prends du temps pour te mieux instruire ; ne te fie point à des espions envieux et mercenaires, qui s'embarrassent peu des conséquences, pourvu qu'ils te perdent ou qu'ils te fassent payer chèrement leur prétendu service et leur noire trahison.

Lausane peut être coupable de légèreté, de présomption, de forfanterie même, puisque tel est son caractère, mais non pas au point où tu le crois : et, quelque coupable qu'il puisse être, as-tu droit de l'en punir ? Est-ce à toi qu'appartient la vengeance ? Faut-il te répéter, dans l'ivresse des transports qui t'agitent, ce que j'avais autrefois moins de peine à te faire entendre de sang-froid ? que la vie d'un autre homme, non plus que la tienne, n'est point à toi ; que tu ne

la lui as non plus donnée que tu ne te l'es donnée à toi-même; qu'il faut étouffer la voix de l'humanité et le cri de la nature, méconnaître tous les droits de l'Être suprême, et commencer par défier sa justice et son pouvoir, renverser toutes les lois, rompre tous les liens de la société qui nous rassemble et nous protège, fouler aux pieds toute autorité, détruire toute espèce de subordination, et s'arroger des titres qui n'appartiennent qu'à la puissance publique, pour oser se faire l'arbitre et le vengeur d'une offense particulière. Prétendre d'ailleurs en laver l'affront dans le sang de celui qui nous l'a faite, quel horrible préjugé! quel fantôme d'honneur auquel on sacrifie plus en furieux qu'en vrai brave, tous les biens et l'honneur véritable! Eh! mon ami! le véritable honneur consiste à être à ses propres yeux sans reproche et constamment vertueux; et peut-il y avoir quelque vertu réelle sans la soumission aux lois de Dieu et de son pays? Ah! sois brave, cher Valmont, mais en faveur de ta patrie, comme je me flatte de l'avoir été; et ne méprise point des conseils que

quarante ans d'un courage suffisamment éprouvé m'ont acquis le droit de te donner.

Cependant, en voulant te venger de propos indiscrets, que peut-être on n'a pas tenus, si tu péris ô mon fils ! je frémis. Dans quel état iras-tu te présenter à ton Créateur, à ton juge, et lui rendre une vie qu'il t'ordonnait de conserver dès qu'il ne te la demandait pas ! Quelle catastrophe pour Émilie, pour ton père ! Si c'est ton semblable qui périt par ta main, tout souillé de son sang, cruel homicide, quels remords tu te prépares ! quelle image sanglante va te suivre en tous lieux ! quelle autre source d'amertume pour ton épouse, pour tes enfants et pour moi ! quel renversement de toute espérance ! Succombant sous le crédit d'une famille puissante et en faveur, dépouillé, banni, flétri peut-être, quelle honte réelle pour sauver une honte imaginaire ! quelle perte de tous les biens pour un honneur, pour un bien qu'on ne songe point à t'enlever, ou qui cesse d'être un bien digne de si grands sacrifices, s'il n'est fondé que sur l'opinion ! Ah ! s'il

était question de sacrifier à la vertu, à l'état, au bien commun, je te tiendrais un autre langage, et je t'aurais déjà offert mon exil pour exemple et pour leçon.

Mon fils, pèse toutes ces réflexions, si tu es en état de les faire. Tranquillise-moi, je t'en conjure, en me renvoyant au plus tôt l'exprès que je fais partir. Dans peu tu recevras la lettre que tu désires, et que j'ai déjà préparée, sur la suite des caractères de la religion chrétienne. Je n'ai pas la force de l'achever dans cet instant, et je ne veux d'ailleurs mettre aucun délai à celle-ci. Tu commences à admirer, dis-tu, la religion malgré toi : ne t'expose donc pas à te repentir un jour de l'avoir si indignement violée. En enfreindre les lois les plus sacrées, quelle disposition serait-ce pour la recevoir ! ou quelle source de regrets ne serait-ce pas après l'avoir reçue ! Adieu, mon ami ; je vais compter les jours, les moments ; et qu'ils seront longs et amers pour moi !

LETTRE XLV.

Le même au même.

Tu as été frappé, mon fils, des premiers caractères que je t'ai fait apercevoir dans la religion chrétienne. Reprenons à la venue de Jésus-Christ, l'ensemble surprenant que cette œuvre admirable nous présente. Ici la suite des faits parle assez d'elle-même et la religion se trouverait démontrée par elle indépendamment des livres du Nouveau-Testament qui continuent pour les premiers temps le récit de ces merveilles. Mais, pour ne te laisser rien à désirer, sur ce qui peut aider et confirmer ta croyance, discutons un moment l'authenticité de ces livres avant de développer les principaux faits qu'ils renferment.

Je pourrais d'abord, cher Valmont, appliquer aux auteurs sacrés toutes les règles de discussion

qu'on emploie avec tant de confiance dans les jugements que l'on porte des auteurs profanes, et te faire observer les différents rapports qu'ont nos livres à ceux dont ils portent les noms, aux temps où ils les ont écrits, aux lieux, aux personnes, aux usages, au gouvernement civil, à l'état de la religion, aux affaires publiques dont ils parlent : car tu n'ignores pas sans doute qu'il est impossible, moralement parlant, qu'un imposteur ne se trouve en défaut sur quelques-unes de ces circonstances.

Mais il ne s'agit pas ici de faire un traité sur la religion ; il ne s'agit pas d'entrer de nouveau dans des détails sur lesquels les chrétiens eux-mêmes ont porté cent fois le flambeau de la plus sévère critique. Pour terminer plus sûrement et en peu de mots toute contestation, considère cette chaîne de témoins qui, d'âge en âge depuis la naissance du christianisme, déposent en faveur des livres du Nouveau-Testament, les attribuent aux apôtres et à leurs premiers disciples, et souvent même emploient dans leurs écrits les faits et les maximes

les plus essentielles de ces livres dont ils emprun-tent jusqu'aux expressions.

Enfin supposons-les intéressés à nous tromper, et de caractère à vouloir le faire. L'eussent-ils pu? Ici, mon fils, combine selon les lois les plus rigoureuses, les plus propres à faire naître la certitude en genre de faits, je dis même l'évidence en genre de preuves et de raisonnement, combine tout à la fois leur nombre, la diversité de leurs caractères, les différentes épreuves par lesquelles ils ont passé, et dis-moi comment le secret eût pu demeurer impénétrable au milieu de douze apôtres, de soixante et douze disciples, d'un si grand nombre de témoins qui publiaient hautement ce qu'ils disaient avoir vu, entendu, touché à tant de reprises et si constamment, et que cependant, soit dans la multiplication des cinq pains pour servir à la nourriture de cinq mille hommes, soit dans la guérison subite d'aveugles de naissance, connus pour tels de la synagogue, soit dans la résurrection de plusieurs morts et celle de Jésus-Christ même, accompagnées de

circonstances qui les ont rendues publiques, ni aucun d'entre eux, ni même personne d'entre les Juifs n'eût jamais ni touché, ni vu, ni entendu? Et oserait-on seulement avancer faussement de pareils faits, lorsque c'est au témoignage de tant d'hommes et de presque tout un peuple qu'on en appelle?

Dis-moi ce qui pouvait unir d'une manière si étroite et par des liens si durables des hommes qui n'eussent eu d'autres liens réciproques que la fourberie et le mensonge, et comment le complot n'eût pas été découvert au milieu de tant de caractères différents, toujours prêts à se diviser entre eux par l'effet des intérêts opposés qui changent selon les temps, des passions diverses, d'un mécontentement, d'une jalousie, d'un désir de primer sur tous les autres.

Dis-moi enfin comment ni les promesses, ni les menaces, ni les reproches de leur conscience, ni les sentiments de compassion pour ceux qui devenaient les malheureuses victimes de la foi

qu'ils leur annonçaient, ni les fatigues et les peines continuelles, ni la crainte des tourments, ni l'horreur de la mort, n'ont jamais pu modérer leur ardeur, ralentir leur course , leur arracher l'aveu de leur égarement ou varier leur déposition. On souffre, on meurt pour un sentiment que l'on croit vrai ; et en genre de croyance l'erreur a ses martyrs comme la vérité ; mais est-il dans la nature de courir de contrée en contrée aux peines, aux tourments, à la mort, et de les soutenir avec une fermeté toujours égale pour attester un fait que l'on sait être faux? Car voilà, cher Valmont, ce qu'il importe surtout de bien considérer, voilà ce qui rend invincible la preuve que nous empruntons de ces premiers martyrs, et ce qui les met hors de toute comparaison avec ceux que partout ailleurs il plaît à l'incrédule de nous opposer : c'est que, bien différents des enthousiastes de toutes les sectes, les martyrs du christianisme naissant sont des martyrs de faits, et non pas d'opinion.

C'en est assez sans doute, mon fils, pour dé-

montrer la certitude de tout ce que les livres du Nouveau-Testament nous enseignent sur la suite de la religion. Mais, je te l'ai dit, et tu seras forcé d'en convenir, je n'aurais pas même eu besoin de nos livres pour te convaincre, et la suite des événements, leur enchaînement nécessaire entre eux et avec ceux dont nous sommes aujourd'hui les témoins, cette correspondance mutuelle qui est telle qu'ils se prêtent l'un à l'autre le plus ferme appui ; en un mot, la perpétuité de la religion chrétienne formerait seule en sa faveur la démonstration la plus complète. Reprenons-les, ces événements si bien enchaînés, si bien liés, et qu'ils parlent d'eux-mêmes.

Déjà les quatre grands empires prédits par Daniel comme devant amener après eux l'empire éternel du Christ se sont succédé l'un à l'autre, et le dernier a triomphé de ceux qui l'ont précédé. Déjà la prophétie de Jacob touche à son terme, et aux yeux de la nation étonnée le sceptre s'échappe des mains de Juda pour passer dans celles d'un étranger. Le second temple ne subsiste

que pour recevoir celui qui doit en faire tout l'ornement. Les Juifs sont dans l'attente universelle du Messie ; et le bruit de leurs espérances s'est répandu parmi les gentils. L'avénement de ce Messie tant désiré a été différé assez longtemps pour nous rendre sensibles les misères de l'homme abandonné à lui-même. Enfin le Messie paraît : toutes les prophéties s'accomplissent en sa personne ; tous les caractères du Messie se retrouvent en Jésus-Christ.

Comme Verbe, coéternel à son père ; comme Verbe fait chair, naissant d'une vierge, il est le rejeton de Jessé ; il est le fils de David ; il sort de la tribu de Juda ; il naît à Bethléem ; il y reçoit le nom de Jésus, ce beau nom de *Sauveur*, qui présageait tout à la fois et la gloire qu'il allait rendre à Dieu par la réparation du péché, et le salut qu'il allait rendre aux hommes. Une étoile brillante l'annonce ; les bergers et les rois l'adorent ; et, ce qu'un auteur célèbre entre les auteurs païens nous a garanti, ce qui confirme de la manière la plus solennelle tout le récit des au-

teurs sacrés, Hérode, instruit de sa naissance, immole à sa jalouse fureur une foule d'innocentes victimes, et par ses inquiétudes et ses craintes rend ainsi malgré lui le témoignage le plus sensible à l'attente des Juifs et à la venue du Messie.

Jésus-Christ se soustrait à sa poursuite. De retour dans sa patrie, à peine le temps où il doit se manifester aux hommes est-il arrivé, que Jean-Baptiste, si digne d'admiration par l'austérité de sa vie, par la pureté de ses mœurs, par les effets de son zèle, par la force de ses paroles, et que les plus sages d'entre les Juifs, cherchant partout le Messie, eussent pris sans peine pour le Messie lui-même, se dépouille en sa faveur de sa propre gloire, s'anéantit en sa présence, et le fait reconnaître à ses disciples pour l'agneau de Dieu qui vient effacer les péchés du monde.

Le Sauveur enseigne aux hommes la doctrine la plus pure, et leur propose d'une manière simple les vérités les plus sublimes. Il ouvre à ses

disciples sans appareil et sans faste les trésors de la plus haute sagesse : il leur révèle les plus profonds mystères sans en paraître étonné ; il développe les idées les plus neuves et la morale la plus parfaite, comme des idées qui lui sont naturelles et qui coulent de source ; il nous fait aspirer à une nouvelle béatitude; il rappelle notre âme à son origine et à sa fin, et la fait rentrer dans tous ses droits. Il tempère l'élévation de ses pensées et la hauteur de ses maximes par la naïveté des images qu'il emploie et l'onction secrète qui accompagne ses discours. Tout est grand, tout est aimable dans sa personne : il y réunit au souverain degré la douceur et l'autorité. Il donne les exemples les plus rares des vertus qu'il commande et de la perfection qu'il conseille ; et ce qu'il y a en lui de plus admirable encore, son âme noble sait allier la plus haute élévation avec l'humilité la plus vraie. Son caractère est ferme et généreux : son cœur est tendre et bienfaisant ; sa vie est pauvre et frugale ; ses manières sont simples et affables ; ses mœurs sont irréprochables. Il ne se montre parmi les hommes que pour

les éclairer et pour leur faire du bien. Sociable, humain, populaire, mais sans familiarité et sans bassesse, il se met à la portée de tous et s'en fait respecter. Il converse, il se plaît avec les enfants ; il accueille et prévient les pécheurs ; il ne se rebute point de la grossièreté de ses disciples ; il est bon, il est indulgent pour les faibles, et ne fait paraître de la sévérité qu'envers les hypocrites. Il verse des larmes sur la mort de Lazare qu'il aimait tendrement ; il s'intéresse de la manière la plus vive à la douleur d'une mère qui vient de perdre son fils ; il fait grâce à la femme adultère, et ne lui demande pour toute reconnaissance que de cesser d'être infidèle. Dans l'entretien le plus intéressant il instruit, il convertit la Samaritaine, et annonce un culte nouveau, l'adoration en esprit et en vérité. Il voit avec une sorte de transport couler les pleurs de Madeleine ; il se plaît à briser le cœur du publicain. Partout il envisage la gloire de son père : partout il maintient, il assure l'accomplissement des devoirs et l'ordre de la société. Il nous apprend que son royaume n'est pas de ce monde,

et rend lui-même à César le tribut qui lui est dû par ses sujets. Son règne est celui de la vérité ; et, en lui rendant témoignage devant Pilate, c'est à elle qu'il se sacrifie. Opprimé, calomnié, couvert d'opprobres, mourant dans les supplices, il fait avouer à son juge son innocence, et fait voir sur la terre la vertu malheureuse, persécutée, mais toujours également ferme, sans tache et se suffisant à elle-même. Sa passion, sa mort, sont encore quelque chose de plus grand que sa vie ; et le disciple célèbre du plus sage des philosophes, en voulant peindre le juste avec tout l'héroïsme de la vertu, a peint une vertu plus qu'humaine et le fils de Dieu sans le savoir.

Les merveilles les plus éclatantes viennent à l'appui de la sainteté de ses mœurs, ajoutent un nouveau poids à l'excellence de sa doctrine ; et avec elle, avec le concours de tous les siècles qui ont préparé sa venue, de tous les genres de prophéties qui l'ont annoncée, elles démontrent la divinité de sa mission.

En vain m'arrêterais-je ici à disserter froide-

ment sur la nature et la possibilité des miracles ; il est des faits qui, bien avérés, tranchent toute difficulté et parlent bien plus haut que de stériles et vains raisonnements. Tels sont les faits et les miracles qui ont un rapport direct à Jésus-Christ : faits sensibles et palpables ; faits publics et permanents ; faits réitérés et perpétués partout où l'établissement de la religion chrétienne et la gloire de son auteur l'ont nécessairement exigé ; faits et miracles avoués par ceux mêmes qui avaient l'intérêt le plus pressant à les nier ; avoués par les Juifs, qui, au lieu de les démentir, les ont confirmés en les attribuant à je ne sais quelle vertu secrète qui se trouvait dans le saint nom de Dieu, ce nom inconnu et ineffable que Jésus-Christ, disaient-ils, avait découvert, on ne sait comment, dans le sanctuaire ; avoués et reconnus du moins en partie par les païens, Hiéroclès, Julien, Celse, Porphyre, et une infinité d'autres qui, moins prévenus, n'ont pu résister à la force des preuves qui les constataient, et de païens sont devenus chrétiens ; avoués et confirmés par les hérésiarques, du temps même des apôtres,

les judaïsants, les nicolaïtes, les valentiniens, etc., qui attaquant tout, confondant tout, disputant sur tout, n'ont jamais contesté aux vrais disciples de Jésus-Christ les miracles qu'ils lui attribuaient, ni osé taxer d'imposture ceux qu'ils opéraient en son nom, faits merveilleux, évidemment au-dessus des forces de la nature, tous bienfaisants, tous utiles aux hommes, ou pour guérir les maux du corps, ou pour dissiper les maladies de l'âme, ses préjugés et ses erreurs : faits et prodiges bien différents par leur authenticité de ceux que l'incrédule ose mettre en parallèle avec eux, bien différents par leur caractère et leur publicité de ces prestiges et de ces œuvres de ténèbres par lesquels s'accréditent dans les esprits faibles les superstitions, les schismes et tant d'opinions aussi contraires à la vérité que dangereuses pour les mœurs.

Exposons-les donc en peu de mots ces faits et ces miracles dont tout nous garantit la certitude, dont tout confirme la réalité. Maître de la nature, d'un mot Jésus-Christ calme les tempê-

tes; il prescrit des lois aux éléments; il multiplie cinq pains, et en nourit cinq mille hommes; il ouvre les yeux des aveugles de naissance ; il délie la langue des muets ; il rend l'ouïe aux sourds ; il guérit les malades par une seule parole; il chasse les démons, et les force de rendre hommage à sa divinité; la nature, la mort, l'enfer obéissent à sa voix. Il ressuscite le fils de la veuve de Naïm dont le peuple accompagnait la pompe funèbre ; la fille du chef de la synagogue dont une troupe de Juifs pleurait la perte ; Lazare enseveli depuis plusieurs jours. Il annonce sa mort et sa résurrection ; il prédit, ce que nous voyons accompli de la manière la plus frappante, la prédication de l'Évangile, l'établissement de l'Église, le châtiment des Juifs et la destruction de Jérusalem. Il est livré à ses ennemis, parce qu'il l'a bien voulu. Judas l'a trahi ; mais la honte et le désespoir suivent de près son crime : il en reporte aux Juifs le salaire, et le champ acheté de cet argent même pour la sépulture des étrangers est un monument destiné à instruire toute la terre de sa perfidie et de ses remords.

Après avoir enduré de la manière la plus héroïque et avec le plus noble courage les opprobres les plus humiliants, Jésus-Christ meurt pour la réparation du péché, pour le salut des hommes; et la nature se trouble et se déconcerte quand il expire; par des prodiges qu'attestent des auteurs païens elle reconnaît son maître. Il meurt sur la croix; et, selon la promesse qu'il en a faite à ses apôtres, cette croix devient l'instrument et le signe le plus éclatant de son triomphe.

Peu de jours après sa mort, il met le comble aux témoignages de sa puissance et de sa divinité par sa résurrection. Indépendamment des précautions que ses ennemis avaient prises pour empêcher que ses apôtres pussent enlever son corps; indépendamment des circonstances publiques dont ce fait a été dès-lors revêtu, et d'après lesquelles on eût pu aisément convaincre les apôtres d'imposture, s'ils eussent voulu nous tromper, ce fait est confirmé par toutes ses suites, et la force des preuves va toujours en croissant.

Des disciples autrefois si timides publient hau-

tement le triomphe de leur maître ; et dans quel moment? Dans celui où tout paraît désespéré, et où ils n'ont à attendre d'un pareil témoignage que des affronts, des persécutions, des supplices et la mort. Mais encore ces hommes qui vont opérer au nom de Jésus-Christ d'aussi grands prodiges que ceux qu'il a opérés lui-même, ces hommes qui vont éclairer le monde, le convertir à la foi, réformer ses mœurs et changer la face de l'univers, que sont-ils? Des hommes sans nom, sans fortune, sans crédit et sans science, des hommes de la lie du peuple, disons-le en un mot (et ne sois point choqué, cher Valmont, de la vérité de l'expression), tels que seraient parmi nous des bateliers et de pauvre pêcheurs; tels sont ceux qui dans toutes les langues vont rendre témoignage à Jésus crucifié.

Et que d'obstacles s'opposent à leur mission et à l'établissement de l'Évangile! obstacles pris des vérités mêmes qu'il fallait prêcher, vérités difficiles à croire, plus difficiles encore à pratiquer : obstacles de la part du peuple juif dans ses

superstitions et ses préjugés sur la grandeur temporelle du Messie ; obstacle du côté des païens dans leur religion, leurs lois, leur politique, puisque le culte des faux dieux, les aruspices, les augures, les lois, les sacrifices étaient liés étroitement à l'administration des affaires civiles; dans la vanité des empereurs devenus les dieux de la terre ; dans l'orgueilleuse sagesse des philosophes qui s'en croyaient la lumière ; dans la corruption du monde entier dont le christianisme renversait toutes les idées et attaquait tous les vices: obstacles de la part des apôtres eux-mêmes, que je t'ai fait voir dénués de tous les talents extérieurs et de tout secours humain. Et malgré tant de difficultés insurmontables à tous nos sages ensemble, quand ils n'entreprendraient que la conversion d'une seule cité, d'un seul hameau, insurmontables pour tout autre que pour un Dieu, le témoignage des apôtres est reçu, Jésus est reconnu par tout l'univers pour le fils du Très-Haut; la croix triomphe; les mœurs des premiers fidèles se font admirer de leurs

plus grands ennemis ; peuples, philosophes, empereurs, sénateurs, guerriers, tous cèdent enfin, l'univers est chrétien.

Les oracles se taisent ; les idoles sont brisées ; Rome, cette capitale du monde, devient une Rome nouvelle, et acquiert pour la gloire de la religion un nouvel empire. Toutes les prophéties sur la conversion des gentils sont accomplies. L'Église prend tous les caractères que son divin chef lui a assignés : posée sur des fondements que rien ne peut ébranler, victorieuse de tant d'ennemis qui n'ont cessé de la combattre, elle subsiste malgré les efforts continuels de l'hérésie, de la fausse politique et de l'incrédulité : elle subsiste plus qu'aucun empire, et près de dix-huit siècles d'orages et de tempêtes n'ont pu la renverser : chaque jour elle répare ses pertes ; chaque jour elle étend ou renouvelle ses conquêtes, et vérifie en elle de la manière la plus sensible les prédictions et les promesses de son divin époux.

Les Juifs forment de leur côté une preuve éga-

lement complète et toujours subsistante de la divinité de Jésus-Christ. Dès les premiers temps ils ont vu s'accomplir en eux cette terrible malédiction qu'ils avaient prononcée contre eux-mêmes, lorsqu'au tribunal de Pilate ils avaient osé s'écrier, en maudissant le Christ : *Que son sang retombe sur nous et sur nos enfants.* Ils ont vu, comme le Christ le leur avait prédit, renverser, détruire de fond en comble et sans qu'il en restât pierre sur pierre, les murs de Jérusalem, et son temple fameux que Julien s'efforça en vain de rebâtir. Ils ont vu s'exécuter en eux avec plus de rigueur et moins de ressources que jamais, les menaces de leurs prophètes, et ont été dispersés parmi les nations. Depuis plus de dix-sept cents ans, toujours au même état où les vengeances du Seigneur et les conseils de sa providence les ont réduits, toujours sans chef, sans patrie, sans temple, sans prêtres, sans sacrifices, errant de peuple en peuple, conservant partout une existence si précaire, et continuée cependant depuis si long-temps sans mélange et sans interruption, ils portent dans toutes les parties du

monde la preuve manifeste de leur crime, et démontrent la divinité de ce Jésus qu'ils osent blasphémer.

O mon fils! que la lumière brille enfin pour toi ; que le voile qui t'en dérobait l'éclat se déchire: tombe aux pieds de celui que tu as trop long-temps méconnu, et adore avec moi Jésus-Christ, ce Jésus qui, attendu ou donné, a été dans tous les temps la consolation et l'espérance des enfants de Dieu.

Eh, quoi donc! le Dieu saint aurait-il pu laisser prendre à l'erreur des caractères si parfaitement semblables à la vérité? et ne puis-je pas dire à juste titre, après tant de merveilles, que, si ce que je crois pouvait être une erreur, ce serait Dieu même qui m'aurait trompé? Prends-y garde, Valmont, je n'ai fait que tracer rapidement, qu'ébaucher en quelque sorte une suite d'événements, qui s'amènent et se supposent les uns les autres, dont chacun en particulier, déve-

loppé dans toute son étendue, formerait une preuve suffisante et complète, mais qui, pris ensemble, sont au-dessus de toute difficulté et de toute objection.

Quelle satisfaction pour le vrai fidèle de repasser ainsi d'un coup d'œil toute la suite de la religion et tous les fondements de sa foi ! au milieu de tous les assauts qu'on livre à sa croyance, quelle consolation pour lui de voir comment et avec quelle évidence des preuves que nous avons sous les yeux, je veux dire, de l'état actuel des Juifs, de l'Église et de la religion, on remonte de siècle en siècle, par une liste de noms connus, par une succession non interrompue de pontifes dans l'Église romaine, aux premiers jours du christianisme ; comment encore, par une autre suite de pontifes également constante, on remonte jusqu'à Aaron, jusqu'à Moïse ; et de Moïse, par un petit nombre de patriarches, aux premiers jours du monde ! O la belle autorité que celle que nous offre la véritable religion, la plus belle,

la plus grande qui soit sur la terre, et qu'aucune secte, aucun peuple ne peuvent imiter !

J'ai satisfait à ton empressement, cher Valmont, en te retraçant le troisième caractère de la religion chrétienne : ne tarde pas à satisfaire le mien sur ce qui concerne ta situation actuelle et tes plus secrètes dispositions.

LETTRE XLVI.

Le comte de Valmont à son père.

O mon père ! mon père ! tout est perdu pour moi. Lausane... Émilie... Quelle fureur ! ... A quelle extrémité me suis-je porté ! Lausane est dangereusement blessé ; Émilie est mourante... ; son enfant vit... Hélas ! sous quels auspices il est né ! Fils infortuné ! la mort lui eût mieux valu que la vie. Et moi, malheureux père !

malheureux époux! si Émilie meurt, moi qui en serait la cause, il ne me reste plus qu'à mourir.

LETTRE XLVII.

Le marquis à son fils.

Mon cher fils! ne te laisse point abattre, ne t'abandonne point à un lâche désespoir. Ne te resterait-il donc pas assez de force pour supporter la vie, au moins pour ton fils, pour un père qui ne vit que pour toi seul, peut-être encore pour Émilie? Et si elle meurt... quelle plus juste peine le ciel pourrait-il t'imposer dans sa clémence que celle de lui survivre?

Mesdames de Veymur, accompagnées du plus jeune des deux frères, arriveront presque aussitôt que Bazin qui te porte ma lettre. Ils volent

en amis généreux à ton secours et à celui d'Émilie. Il ne reste avec moi que le comte, dans le sein duquel je répands ma trop vive douleur. Dans ces moments si difficiles, si pénibles pour moi, il est mon soutien, et Dieu par-dessus tout. O mon fils! il y a une religion, il y a un Dieu juste, arbitre de notre sort; il y a une autre vie que celle-ci pour satisfaire à sa justice. O Dieu souverainement équitable, mais Dieu clément et bon, ayez pitié de moi..., ayez pitié de mon fils!

LETTRE XLVIII.

Le comte de Valmont au marquis.

Émilie est toujours dans le même état. Lausane est mort. Sa famille, instruite de ce que l'on avait tenu secret jusqu'alors, concerte les mesures qu'elle doit prendre pour me perdre

sans se compromettre. Je suis caché dans la maison de mesdames de Veymur, qui sont ici sous des noms empruntés. M. de Veymur ne me quitte pas un seul moment ; et sa présence, ainsi que votre dernière lettre, me soutient contre moi-même. Sa femme est sans cesse au chevet du lit de sa chère Émilie, à qui sa vue semble apporter un faible soulagement. Dans les moments où cette chère épouse a l'esprit plus libre, la piété fait toute sa force. Quelle piété, grand Dieu! quels tableaux j'ai vus! et dans leur contraste quels arguments en faveur de la religion! Encore deux jours, et je vous instruirai de tout. Mais l'état d'Émilie, je vous l'avoue, m'inquiète et m'agite trop pour me laisser la force de vous en dire davantage. Que n'ai-je suivi vos sages conseils, ô Dieu! que ne les ai-je suivis!

—

LETTRE XLIX.

Le même au même.

Émilie était hier à l'extrémité. Depuis longtemps elle sentait son état, malgré la pitié barbare, disait-elle à ses femmes, qui nous portait à le lui cacher. Elle désirait dès les premiers jours de sa maladie, de recevoir les sacrements; elle les a reçus enfin, et ils ont produit sur elle un effet tout contraire à celui que j'en appréhendais. Ils l'ont rendue plus calme; ils l'ont en quelque sorte rappelée à la vie, et un rayon d'espérance luit encore pour moi. Son fils, qu'elle a redemandé avec les plus vives instances, est sous ses yeux; et plût au ciel qu'il n'y eût pas plus à craindre pour sa mère que pour lui! Ma situation étant aujourd'hui plus tranquille, j'en

profite pour vous raconter plus au long mes égarements et mes malheurs.

Vous aviez pressenti les excès auxquels mon caractère impétueux, mes passions vives et ardentes pouvaient me porter ; je n'ai que trop justifié toutes vos craintes.

Des amis indiscrets me rapportaient sans cesse des propos ou des démarches de Lausane qui enflammaient ma jalousie, et réalisaient à mes yeux les chimères que je m'étais formées. Des émissaires que j'avais placés en tous lieux sur ses pas empoisonnaient encore ses discours légers, aggravaient chaque jour mes soupçons. Il se faisait un jeu de ma crédulité ; et, voulant la faire servir à d'affreux projets que lui-même m'a dévoilés, il mit enfin par la plus abominable invention le comble à ses noirceurs. Il montra à ceux dont j'avais fait mes confidents un portrait d'Émilie accompagné d'une lettre qui paraissait écrite de sa main, et dans laquelle, après un préambule assez naturel sur les soins qu'elle

avait toujours apportés à déguiser à mes yeux son attachement pour lui, elle lui recommandait de nouveau de s'observer devant moi avec plus d'attention, et lui envoyait un gage de sa tendresse tel qu'il le désirait.

De tous mes amis, celui dont je me défiais le moins fut mis en œuvre par le baron, pour me faire donner plus sûrement dans le piége qu'il me tendait. Sur son récit je n'eus pas de peine à croire Émilie coupable. Cependant je me possédai assez pour exiger de cet ami perfide qu'il me fît voir au moins la lettre qui était le plus sûr garant de l'infidélité d'Émilie. Il me promit d'employer tous ses soins pour la dérober à Lausane, et dès le lendemain il me la remit. Jugez de ma fureur lorsque je crus y reconnaître l'écriture d'une épouse qui semblait me manquer et se manquer à elle-même si indignement. N'écoutant plus dans cet instant que la passion qui me transportait, je courus à son appartement. « Malheureuse, lui dis-je en l'abordant, laisse » tomber le masque de ta fausse vertu ; lis, et sois

» confondue. » Elle lut, et me rendant la lettre : « C'est mon écriture, dit-elle ; on l'a con-
» trefaite de manière à m'y tromper moi-même ;
» mais ce ne sont, cher époux, ni mon style,
» ni mes sentiments. » Le sang-froid avec lequel elle prononça ces mots, au lieu de m'éclairer, ne fit que redoubler l'horreur dont je me sentais pénétré, et m'animer encore plus à la vengeance. Je la quittai en osant bien l'accuser de s'être fait un front qui ne savait plus rougir ; et je courus chercher Lausane. Suivez-moi, lui dis-je, lâche et infâme séducteur. — Oh, pour lâche et infâme, c'est trop, me répondit-il ; et il me suivit à l'instant. Dans la route, et pendant que je me faisais mener avec lui dans un lieu écarté ; « Expliquons-nous, me dit-il, et que de
» petites intrigues sans dessein et sans consé-
» quence ne séparent pas à jamais deux amis
» qui depuis tant de temps ont vécu l'un pour l'au-
» tre ; il m'en coûterait trop de vous ôter la vie ; et
» vous vous perdez si vous attentez à la mienne. »
Je regardai comme un manque de courage ce qui n'était en lui que le fruit d'une réflexion

plus mûre, occasionnée par mon emportement ; et je ne daignai y répondre que par le plus profond silence et le plus parfait mépris. Descendus de carrosse au parc de Vincennes, et nous enfonçant dans le plus épais du bois : Point de quartier, m'écriai-je dans le transport qui m'agitait ; et, fondant sur le baron sans aucun ménagement j'en reçus une légère blessure ; mais après le combat le plus opiniâtre je l'étendis presque mort à mes pieds. « J'implore votre se-
» cours, me dit-il en tombant ; accordez-le-moi
» par pitié pour vous-même, et plus encore
» pour votre fidèle et trop malheureuse épouse. »
Il ne put en dire davantage. Je courus faire avancer la voiture qui nous avait amenés, et nos valets de chambre que nous avions eu la précaution d'y faire monter avec nous. Ils m'aidèrent à relever le baron, qui ordonna au sien un silence qu'il n'a pas gardé ; et on le reconduisit à son hôtel.

Pour moi, vivement frappé du peu de mots qui lui étaient échappés, je me hâtai de rejoindre

Émilie. Hélas! je craignais de la revoir presque autant que je le désirais ; et dans quel état, grand Dieu ! la trouvai-je à mon retour ! Devenue mère avant le temps fixé, par suite de la trop juste frayeur qu'avait produite en elle mon départ précipité, elle était à deux doigts de la mort ; l'ardeur de la fièvre lui donnait une force qu'on avait peine à contenir ; et, tandis que ses femmes étaient en pleurs au pied de son lit, ses domestiques ne pouvaient que difficilement la retenir au milieu des secousses vives et continuelles qu'elle éprouvait dans tous ses membres. Je la pris moi-même entre mes bras, et à chaque instant elle était prête à m'échapper. On crut qu'elle allait passer ; on voulait me faire retirer, mais je n'écoutais rien, je ne savais ni ce qu'on me disait, ni ce que je faisais ; toute mon attention se bornait à contenir Émilie, que j'embrassais étroitement, et avec laquelle je ne pensais plus qu'à mourir. Cependant son agitation se calma peu à peu ; quelques secours appliqués à propos lui rendirent même l'usage de la raison ; mais elle se trouva aussi faible alors qu'elle était

forte et violente quelques instants auparavant. Elle tourna vers moi des regards languissants, me tendit une main défaillante, et ne put proférer que ce peu de mots : « Cher époux, je vous » aime toujours. » Une léthargie profonde succéda aussitôt à cet état de langeur et d'accablement : on la fit revenir à force de soins ; et moi, immobile et stupide, je tenais sa main pressée entre les miennes, et ne pouvais pleurer. Après un assez long temps passé dans cet état, ses yeux se rouvrirent et se portèrent encore plus tendrement sur moi : « Je ne puis, dit-elle, cher époux, sou» tenir la situation où je vous vois. » Elle retomba dans son évanouissement.

On prit ce moment pour m'arracher d'auprès d'elle; on me fit passer dans la chambre voisine où était mon fils : je m'assis près de lui ; et l'émotion que me causa sa vue, rappelant mes esprits presque égarés, me fit enfin verser des larmes. A l'instant où je me sentais le plus soulagé et où je retrouvais quelque force dans mes maux, on vint me dire qu'Émilie était mieux, mais

qu'elle avait besoin de repos et qu'un inconnu me demandait : c'était un homme que m'envoyait Lausane pour me dire qu'il était très-mal, et qu'il désirait me parler ; j'y courus. On avait jugé sa blessure mortelle. « Vous m'ôtez peut-être la vie, » me dit-il après avoir fait retirer ceux qui l'en- » vironnaient , mais je l'ai mérité. La comtesse » est innocente, et la lettre que j'ai supposée était » destinée à me rendre coupable envers vous avec » plus de succès que je ne l'avais été jusqu'ici. J'é- » tais assez convaincu que vous la lui montreriez : » mais je pensais aussi que, du caractère dont je » vous connais, et après des marques aussi sûres » en apparence de son infidélité, nulle explication » de sa part ne pourrait vous empêcher de rom- » pre avec elle. Ne croyant pas d'ailleurs qu'a- » vec les vues d'agrandissement et d'élévation » dont vous m'avez fait part vous voulussiez vous » mesurer avec moi, ni vous exposer à tout per- » dre pour une femme infidèle, je fondais sur » votre rupture mes plus douces espérances. » L'habitude qu'on a fait prendre à la comtesse » de se promener chaque jour pour se conser-

» ver en santé, m'avait fait concevoir le dessein
» de profiter d'une de ses promenades pour
» l'enlever. J'avais gagné pour cet effet son co-
» cher, son coureur la Roche (trois de ses gens
» que je vous avais donnés), et tout le reste était
» arrangé. Si, au contraire, vous preniez le parti
» de l'éloigner et de vous séparer, j'avais résolu
» de forcer sa retraite si je ne pouvais réussir à
» l'enlever sur la route. Cet enlèvement, disais-
» je, de quelque manière qu'il se fasse, ne sera
» point sur mon compte. Après l'éclat de la rup-
» ture, on dira hautement que la comtesse s'est
» jetée dans mes bras; que son mari a été pris
» pour dupe; et quoi qu'il puisse en arriver du
» côté de la comtesse, ma vanité sera satisfaite. »

Quel monstre! m'écriai-je à l'instant. Quoi, et vous ne respectiez pas même l'état d'Émilie.... Et maintenant elle se meurt.... « J'étais un
» monstre, j'en conviens, me répondit Lausane;
» mais je devais à sa justification, à votre repos
» et au mien ce récit, hélas, si pénible et si hu-
» miliant pour moi. Par de fausses délations

» j'ai fait éloigner votre père, dont la pré-
» sence et les conseils m'auraient embarras-
» sé ; je vous ai rendu incrédule comme
» moi pour vous rendre moins cher à Émilie,
» moins scrupuleux, moins délicat et moins fi-
» dèle. Je vous ai fait sans vous haïr tout le
» mal que j'ai pu et j'en suis la première vic-
» time. Il y a un Dieu juste, Valmont ; je le
» reconnais trop tard, et je ne me sens pas la
» force de le confesser hautement... Il y a un
» Dieu. » Lausane se tut à ces mots. Une sueur froide coulait de son front ; l'agitation la plus violente se peignait dans ses yeux et dans tous ses traits. En le voyant dans cet état, la pitié succéda au fond de mon cœur à tous les sentiments de fureur et de haine. J'appelai pour lui faire donner du secours ; et me penchant vers lui : Je vous pardonne, lui dis-je assez bas pour ne pas être entendu ; mais puisqu'il y a un Dieu pensez sérieusement à vous réconcilier avec lui.
« Je vous attends demain, me répondit-il, et
» pour la seconde fois ayez pitié de moi. » Je lui serrai la main avec un mélange inexprimable

d'humanité, de compassion, de mépris et d'horreur.

Je me hâtai de rejoindre ma chère Émilie, l'esprit rongé d'inquiétudes, et le cœur plus rempli que jamais d'estime pour elle, de respect et d'amour. On ne me permit de la voir qu'un moment. J'entrai chez elle; je la vis sans en être aperçu: j'embrassai mon fils, et je courus chez Lausane. Personne ne se défiait encore de ce qui s'était passé entre nous: et les raisonnements que formait le public, toujours mal instruit sur ces sortes d'affaires, s'arrêtaient sur tout autre que sur moi. Dès que je parus on nous laissa seuls, comme il l'avait ordonné.

« Venez, me dit-il, venez jouir du plaisir de » la vengeance... Le ciel vous a bien vengé. Venez voir un malheureux déchiré par ses remords, combattu par mille sentiments contraires, ne sachant ni ce qu'il doit croire, ni ce qu'il peut espérer ; ne voyant, de quelque côté que se portent ses réflexions, que des su-

» jets de crainte, et rien sur quoi il puisse s'ap-
» puyer. Accablante situation ! O Galiléen! tu
» as vaincu.» Mais s'il a vaincu, lui dis-je en frémissant, comme Julien vous blasphémez : si la religion chrétienne est vraie, comme je commence à le croire, elle nous offre un Dieu sauveur, des moyens de réconciliation. — Quoi! cette religion que j'ai toujours méconnue, déshonorée, outragée!... elle serait la ressource d'impies, de scélérats tels que moi! Hélas! quelquefois, lorsque je la blasphémais, mon cœur démentait mes lèvres. Aujourd'hui il me suffirait de dire *je me repens*, pour me la rendre favorable ! Porte tes ressources à d'autres que moi: offre-les à Émilie, qui n'en a pas besoin ; pour moi, je ne me repens que d'avoir pu te paraître si faible. Et quel rôle veux-tu me faire jouer? J'irais demander un prêtre, me confesser! — Eh! vous l'avez bien fait vis-à-vis de moi en me rendant le confident de vos crimes! — Oui, mais c'est entre nous. Dès l'instant où je me suis senti frappé, je n'ai pu porter tout le poids de mes remords. Depuis ce moment fatal les réflexions

n'ont fait qu'ensanglanter la plaie qui est au fond de mon cœur, il me fallait quelqu'un à qui je pusse m'ouvrir sans contrainte, et je ne pouvais le faire plus utilement qu'à l'époux d'Émilie. Cependant personne ne sait quel est le sujet de notre entretien, et au contraire tout le public saurait bientôt…— Eh ! monsieur, qu'importe le public dans des moments si précieux, et où peut-être dans peu il n'y aura plus à vos yeux d'autre juge de vos actions que Dieu même ? — Qu'importe ! … eh quoi, m'as-tu donc condamné à la mort ? N'y a-t-il plus d'espérance pour moi ? Va, fais du moins prier pour un malheureux qui n'a pas la force de prier pour lui-même. Fais dire des messes pour sa guérison ; les plus vaillants de nos coryphées en ont bien fait autant… Son visage enflammé m'annonçait assez qu'il était temps de finir, si je ne voulais pas aigrir son mal et augmenter le transport qui l'agitait. Il n'était presque plus à lui. Je le quittai en l'invitant à prendre du repos, et à ne se permettre que des réflexions capables de le tranquilliser et de le consoler.

Pendant plusieurs jours je me partageai ainsi entre lui et la comtesse. L'état d'Émilie demandait les plus grands ménagements, et semblait empirer de jour en jour. Celui du baron était entièrement désespéré. La gangrène s'était mise à sa blessure ; elle avait gagné les parties les plus nobles, et l'on n'avait pas craint de lui annoncer que le mal était sans remède, et qu'il n'avait plus que quelques heures à vivre. Grand Dieu ! quelle nouvelle pour lui ! en quelle situation l'ai-je vu dans ses derniers moments! et où trouverai-je des couleurs assez fortes pour bien rendre cet affreux tableau ? « Il faut donc mourir ! » me dit-il dès qu'il m'aperçut, et où irai-je ? » O néant que j'implore, sois mon Dieu ! viens » par pitié dévorer tout mon être ! viens, je n'ai » de ressource qu'en toi seul : je te rends ce que » tu m'as donné... Hélas ! je t'implore en vain. » Tu ne pouvais me rien donner : tu ne peux » me rien ôter. Dieu cruel, Dieu impitoyable, » s'il en existe quelqu'un ; ô toi qui t'es joué » de mon être, qui t'es joué de mon sort, que » vas-tu faire de moi... ? » O mon ami ! lui

dis-je en l'interrompant, que faites-vous? Quel fantôme hideux vous êtes-vous formé pour vous tourmenter? Il y a un Dieu bon, un Dieu clément... même pour des coupables tels que nous. Ah ! maintenant j'aime à m'en flatter ; oui, Lausane, il y a un Dieu sauveur. — Qu'il fasse donc des miracles ; qu'il me fasse croire, qu'il me fasse espérer ; qu'il change en un moment mon esprit et mon cœur ; qu'il me donne la force d'avouer que je me suis trompé, que je l'ai bien voulu, que mon incrédulité était plus l'ouvrage de mes passions que de ma raison, qu'elle n'était souvent qu'un masque dont je couvrais ma faiblesse, qu'elle était en état de doute bien plus que d'assurance et de tranquillité. — Cette force dont tu as besoin, ô mon ami, demandons-la ensemble. Le temps presse ; j'ai amené avec moi un ministre charitable...

« Oui, s'est écrié en entrant un de nos esprits » forts, ami intime de Lausane, et l'un de ses » disciples d'impiété, il fera beau voir mon » maître, *extrémonctionné* par tous les sens,

» mourir entre les bras d'un prêtre! Eh! quoi, » baron, as-tu peur de l'enfer? » Il est permis, lui répliquai-je, de trembler à moins; et je ne conseille pas à notre ami d'être fort en dépit de sa conscience et contre Dieu même. — Oh, sa conscience ! c'est celle d'un malade; toi qui te portes bien, ce qui m'étonne, est de te trouver aussi faible que lui. Va, baron, dit-il en se retirant et en pirouettant, va dans l'autre monde, muni de passe-ports qui ne sont bons que pour les sots; et fais dire à ceux qui s'apprêtaient à vanter ton courage que tu n'y étais déjà plus avant même d'être mort !

Voilà donc, dis-je à Lausane qui paraissait atterré par ces froides plaisanteries si fort hors de saison, voilà toutes les consolations et toutes les ressources que nous laissent dans ces derniers instants nos compagnons d'incrédulité ? Cher baron, permets que je te présente dans le ministre de la religion un ami plus fidèle et des ressources plus réelles.—Non, s'écria-t-il avec violence, qu'il se garde bien d'entrer, qu'il sorte de ma

maison ; à quoi m'exposes-tu ? Me voilà donc, grâce à tes soins, la fable et la risée de tous les sages ?—Eh, mon ami, c'est bien de tout cela que tu dois t'inquiéter maintenant. Laisse ces faux sages faire les braves tant qu'ils se croient loin du danger ; mais pour toi, songe à ce que tu risques ; prends du moins le plus certain. Hélas ! je risque tout, me répondit-il avec un air et un ton de voix que je n'oublierai jamais, je risque tout : n'importe ; il est trop tard, et le sort en est jeté...Dieu ! Dieu ! qui te venges déjà si cruellement, tu mets le désespoir et l'enfer dans mon cœur ! je te défie de me faire souffrir davantage... Je perds tout... tout s'évanouit à mes yeux et fond sous moi... Quel abîme !... ô rage ! ô désespoir ! ô infortuné que je suis !...Va, retire-toi, funeste auteur de ma mort...Qu'on sache, dit-il en élevant la voix, que c'est toi qui es mon meurtrier, mon bourreau ; que ta conscience te le dise à toi-même à chaque instant de ta vie, qu'elle te rende aussi malheureux que moi. Reçois ce fatal adieu et mes derniers vœux ; que ton Émilie, que le fruit de ses entrailles... A ces

derniers mots, la rage le suffoqua. J'appelai du secours... Il n'était plus. J'avais saisi heureusement un papier qui sortait de dessous son chevet et qui me parut à la première inspection un plan contre la religion et en faveur de l'incrédulité, que je vous communiquerai par la suite. Je me jetai machinalement à genoux au pied de son lit, les yeux fixés sur cet infortuné...Quel spectacle hideux que celui de son cadavre!... Les efforts violents qu'il venait de faire en rendant les derniers soupirs avaient défiguré ses traits. Ses yeux fixes et hagards ne respiraient que la haine, la vengeance et la fureur; ses mains étaient tordues sur sa tête; son front était pâle et menaçant; ses lèvres étaient enflées et livides; sa bouche ouverte semblait vomir encore l'impiété et le blasphème... Ses domestiques ne purent le voir sans détourner les yeux et sans frémir... Après quelques instants de saisissement et de méditation profonde, la terreur dans l'âme, la conscience bourrelée, oppressée par les remords, je m'arrachai de ce lieu sinistre et précipitai mes pas vers Émilie. Quel contraste! toute sa maison

était en pleurs, tout retentissait du récit de ses œuvres et de l'éloge qu'on faisait de ses vertus; on entendait de toute part des gémissements et des regrets; et quoiqu'on se contraignît en ma présence, je ne lisais sur tous les visages que des signes sensibles de la plus vive inquiétude et de la douleur la plus amère. Lorsque je l'abordai elle était un peu moins faible et jouissait de toute la liberté de son esprit et de tout le calme de sa raison.

Approchez, cher Valmont, me dit-elle dès qu'elle m'aperçut; je me sens assez forte pour partager vos peines et vous aider à les porter. Mon bon ami, il n'y a que la religion qui puisse nous les faire soutenir dignement. Cherchez en elle des lumières et des secours qu'elle seule peut nous donner. Qu'il m'est doux de mourir dans son sein, si Dieu veut que je meure. Elle ne me laisse regretter sur la terre que vous, notre respectable père et mon fils... Mais quelle consolation n'emporterai-je pas au tombeau si je puis penser que je laisse à ce tendre gage de notre

amour un père instruit par ses malheurs et guidé par la religion. Vivez, chère épouse, m'écriai-je en fondant en larmes; vivez pour me la faire suivre, pour me la faire aimer, pour que j'achève de la connaître et de l'adorer. Ma vie n'est point à moi, me répondit-elle, elle est à celui qui me l'a donnée; je la lui rends dès qu'il lui plaît de la reprendre : trop heureuse si le sacrifice que je lui en fais, uni à celui de mon rédempteur, peut expier nos fautes et nous le rendre propice à tous deux.... Je m'appuie, reprit-elle après quelques moments de silence, sur ses miséricordes bien plus que sur l'innocence de ma vie et la pureté de mes intentions. Je vous ai toujours aimé, cher époux, mais ai-je bien aimé mon Dieu autant que je le devais? Je l'ai désiré du moins de tout mon cœur, et de tout mon cœur je veux mourir dans son amour... Que la mort pour une âme chrétienne perd bien de son amertume. Elle nous ôte beaucoup moins qu'elle ne nous donne, et dans cette séparation dont elle nous menace, ô mon ami, je suis moins à plaindre que vous... C'est vous, cher Valmont, qui

devez maintenant vous armer de force pour soutenir le fardeau de la vie et pour acquitter les dettes qu'elle vous fait contracter : c'est vous qui devez vivre pour consoler votre père, pour former à la religion et à la vertu l'enfant que le ciel vous a donné, et pour édifier par votre retour vos vrais amis que vos erreurs ont affligés. Me le promettez-vous? O ma vie, mon tout, lui dis-je, en me jetant à ses genoux, demande à ton Dieu de vivre encore pour achever son triomphe sur mon esprit et sur mon cœur : il t'exaucera, et, en vivant pour toi, je commencerai à vivre pour lui. Mes erreurs ne tiennent plus à rien ; trop de choses les combattent et les détruisent. Je te promets tout ce que tu voudras ; car, en te promettant, je sens que je ne risque plus rien.—Lève-toi... je ne crains donc plus de mourir. O mon Dieu, que votre volonté soit faite, et que votre saint nom soit béni.—Émilie, je t'en conjure, demande-lui de vivre.—Oui, je le lui demande, si c'est pour sa gloire et pour notre salut à tous deux.—Mon Émilie, me pardonnes-tu ? — Ah ! si je te pardonne, moi qui

t'aime si tendrement. Va, mon cœur a toujours excusé les faiblesses du tien ; et ce n'est qu'à Lausane que j'ai besoin de pardonner : hélas! je sépare autant qu'il est en moi ses vices de sa personne ; et il m'est cher encore malgré les maux qu'il nous a faits. Mais dis-moi, qu'est-il devenu ?... Tu te troubles, Valmont, tu gardes le silence.—Ma tendre amie, sois tranquille ; je satisferai dans peu à tes questions, et tu admireras alors plus que jamais les secrets desseins d'un Dieu qui veille sur nous. Lausane t'a pleinement justifiée à mes yeux, si tu as pu avoir besoin de l'être.—Le ciel daigne avoir pitié de lui !... Cher Valmont, laisse-moi me recueillir pour l'action que je médite ; demain je recevrai les derniers sacrements. Ne t'inquiète pas, mon bon ami, ils sont tout à la fois et la consolation la plus douce et le remède le plus sûr dans l'état où je suis.

Je respectai, quoiqu'à regret, la loi que sa piété m'imposait, et je me retirai en gémissant. On m'annonça quelques heures après M. de Vey-

mur. Son abord était inquiet et embarrassé. Fuyez, me dit-il dès qu'il put me parler sans témoins. A l'instant même de la mort de Lausane, l'un de ses valets de chambre, qui vous a accompagnés au parc de Vincennes, a raconté tout haut les circonstances de votre affaire, et nous venons de les apprendre en arrivant... La famille du baron, qui perd toutes ses espérances, est désolée, et fait contre vous les plus terribles menaces. Le public est instruit, et le roi lui-même ne tardera pas à l'être. Fuyez, dérobez-vous à des poursuites dont vous auriez tout à craindre dans ces premiers moments. Conservez-vous pour Émilie, et venez chez mesdames de Veymur, qui sont ici avec moi sous un nom emprunté : elles ont choisi exprès un logement commode et retiré, et ne veulent se présenter à votre épouse qu'après qu'elles vous auront mis à l'abri de tout danger. La nuit favorise heureusement votre retraite, suivez-moi ; nous nous chargeons de tranquilliser Émilie.

Je le suivis avec d'autant plus d'empresse-

ment, que je brûlais du désir de voir sa belle-sœur et son épouse, et de leur témoigner ma vive reconnaissance de tant de zèle et de fatigues. L'entrevue fut aussi touchante qu'elle pouvait l'être malgré tous mes torts. Les motifs qu'elles me proposèrent pour me faire accepter l'asile qu'elles m'offraient étaient assez pressants pour me déterminer. Je restai tandis qu'elles coururent s'emparer de ma chère et tendre amie, et colorer à ses yeux mon absence de prétextes propres à la calmer.

Ce qu'il y avait de plus difficile à arranger était la cérémonie du lendemain. On ne voulait pas faire penser à la comtesse que j'avais des affaires sérieuses, et que je courais des risques assez grands pour que je ne pusse pas assister, comme elle le désirait ardemment, à la grande action qu'elle méditait. On lui dit que la décence même ne permettait point que je me montrasse dans des moments si critiques; qu'un tel spectacle ne pouvait d'ailleurs que faire sur moi l'impression la plus vive, et que du moins, pour en

dérober l'effet à ses propres yeux, il était convenable que je me retirasse dans la garde-robe qui était au pied de son lit, où la porte seulement entr'ouverte me laisserait toute liberté de voir et d'entendre sans être vu. Cette précaution ne lui parut point étrange. Lorsque le soir de ce jour si précieux pour elle fut arrivé, je revins le visage caché dans un manteau, et accompagné de M. de Veymur, je rentrai sans bruit par la porte du jardin. Nous montâmes chez Émilie par un escalier dérobé. Je la vis un instant après qu'on eut fait retirer tous ceux qui l'environnaient. Elle était beaucoup plus mal que le jour précédent : elle crut me dire un éternel adieu; elle me le dit avec tendresse, avec courage. Je l'interrompais par mes sanglots, je la baignais de mes larmes, je ne faisais paraître que ma douleur et ma faiblesse. Elle me ranima, elle me rendit des forces par l'héroïsme de ses sentiments et de sa piété, elle me recommanda de nouveau les intérêts de mon âme et ceux de mon fils. Je la serrai encore une fois entre mes bras, et m'enfonçai dans le cabinet qui m'était destiné.

On ne tarda pas à s'assembler. Le moment que je craignais le plus, et qu'Émilie désirait le plus vivement, arriva enfin : elle vit entrer son Sauveur et son Dieu. Quel spectacle de religion! et de quels sentiments il a pénétré mon cœur! On fit à mon épouse une exhortation courte et pathétique sur l'amour d'un Dieu pour elle, sur les faveurs dont il l'avait comblée depuis l'instant de sa naissance jusqu'à ses derniers moments ; on l'engagea à répondre à tant d'amour et à de si grands bienfaits par la plus vive reconnaissance, la résignation la plus entière et le détachement le plus parfait. « Oui, monsieur, » dit-elle avec fermeté au ministre qui l'exhortait, je bénis sa tendresse et lui rends les plus » vives actions de grâce des témoignages qu'il » n'a cessé de m'en donner. Je meurs à tout, » puisqu'il l'ordonne, avec l'unique désir d'être » éternellement à lui. O mon Dieu! recevez » l'offrande de tout ce que vous savez que j'ai » de plus cher, et daignez vous le consacrer » uniquement. Soyez ma force et mon soutien, » comme j'espère que vous allez être pour moi

» un gage d'immortalité! » On fit l'onction sainte sur tous ses sens, et elle entra dans le plus profond recueillement. On lui présenta le crucifix, et elle jeta sur lui le regard le plus tendre. « Voilà, dit-elle en le pressant amoureusement » de ses lèvres, voilà l'image sacrée de celui à » qui je dois mon salut, de celui qui m'a sou» tenue dans toutes les afflictions, et qui a fait » mon unique espérance tous les jours de ma » vie. » On lui fit plusieurs questions auxquelles elle répondit d'une manière si touchante, que tous les assistants fondaient en larmes. On lui présenta son Dieu; elle l'adora, elle le reçut et parut comblée de joie et remplie des consolations les plus douces: « C'est à présent, dit-elle, que » je vous prie, Seigneur, de recevoir mon âme, » et que je meurs en paix. »

Pendant cette scène si attendrissante, ce qui m'a le plus frappé, c'est la sérénité qui brillait sur son front. Nulle altération ne se faisait voir dans ses traits; un feu pur et céleste éclatait dans ses yeux; un tendre coloris animait son visage,

et ajoutait encore un nouveau charme à ses attraits; sa voix douce et persuasive, mais ferme et assurée, portait dans le cœur une onction secrète et je ne sais quoi de divin; la dignité et les grâces accompagnaient ses moindres gestes; tout en elle respirait la grandeur d'âme et le vrai courage que donnent le témoignage d'une bonne conscience et la solide piété. A l'éclat dont elle brillait, on l'eût moins prise pour une faible mortelle que pour un ange descendu parmi nous sous une forme humaine; elle paraissait bien moins s'assujétir à la mort qu'en triompher. Ah! mon père, que la mort du juste est donc précieuse! et qu'il est doux de mourir ainsi dans le Seigneur! Plaise au ciel cependant qu'il n'ait eu dessein que de nous présenter dans Émilie cette image sans la réaliser! plaise au ciel qu'elle me soit rendue pour m'apprendre à vivre comme elle!

Après ce qui venait de se passer sous mes yeux, l'impression qui restait en moi ne me permettait pas de me montrer de nouveau à Émi-

lie, ni de troubler la joie si douce que répandait en elle l'action qu'elle venait de faire.

Je vous écris le lendemain de cette scène si intéressante pour elle et pour moi. Mon épouse est beaucoup mieux, et n'est cependant pas hors de danger. Pour empêcher qu'elle ne s'inquiète trop vivement de ce qu'elle ne me voit plus, on lui a seulement appris que j'avais eu il y a quelques jours une affaire avec le baron; qu'il avait été blessé; que, comme le bruit commençait à se répandre que j'étais l'auteur de sa blessure, on avait cru plus prudent de m'engager à me cacher chez mesdames de Veymur; et que c'est pour cela même que, lorsqu'elle avait été administrée, on m'avait fourni auprès d'elle un prétexte pour ne me montrer à ses yeux que de la manière la plus secrète.

Ce qu'il y a de vrai, c'est que les suites de cette affaire deviennent très-inquiétantes pour moi. Le roi, informé de la mort de Lausane, me menace, dit-on, des plus terribles effets de

sa colère. Je viens d'apprendre cependant que la famille du baron, pour ne pas risquer de voir retomber sur lui-même la tache du duel et les suites que selon les lois il devrait avoir, faisait passer auprès du prince cette affaire pour une rencontre. Mais, en même temps, elle me peint à cet égard des plus noires couleurs, et met tout en œuvre pour me perdre. Si quelque chose peut me soutenir et me consoler au milieu de l'affreuse perspective qui s'ouvre devant moi, ce ne peut être que la religion à laquelle vous me rappelez, et qu'Émilie elle-même me prêche par ses exemples avec tant d'énergie. Vous voyez, mon père, les dispositions où je suis. Consommez votre ouvrage; et, en me peignant la sainteté du christianisme, achevez de contraindre mon esprit à le croire et mon cœur à l'aimer.

—

LETTRE L.

Le marquis à son fils.

Que te dirai-je, mon cher fils? et que répondre aux tristes détails que ta lettre renferme? La mort de Lausane, l'état d'Émilie, ta fortune renversée, tes jours menacés peut-être par une famille accréditée qui ne respire que la vengeance, ta conscience en proie aux remords, quels fruits d'une année de délire, d'un moment de fureur! et quel remède à tant de maux? Le même qui les eût prévenus, Valmont... la religion. Lausane, en te la faisant perdre, avait-il prévu ce qu'il lui en coûterait un jour à lui-même? J'admire comment, avec autant et plus d'esprit que lui, mais moins d'expérience et de connaissance des hommes, tu te laissais aller d'aveuglement

en aveuglement au gré de ce faux ami ! Ah ! c'est que la simplicité d'une âme droite encore est aisément la dupe de ruses et de noirceurs qu'elle ne sait pas même soupçonner ; c'est qu'heureusement ton cœur n'était pas encore dépravé, et que Lausane au contraire était devenu méchant par goût, par habitude et par réflexion. Aussi, mon fils, quel discernement le juste Juge a daigné faire entre vous deux ! Lausane, frappé par la main même de celui qu'il avait séduit, meurt dans la rage et le désespoir : tu vis, cher Valmont, pour mettre à profit sa mort par la sagesse et par le repentir. Justice, miséricorde de mon Dieu, je vous adore jusque dans les maux que vous nous envoyez !

Ah ! mon fils, laisse-moi oublier le baron et son spectacle d'horreur pour ne plus penser qu'à toi et à Émilie. Émilie ! quelles leçons tu nous donnes ! quels charmes tu répands sur la religion et la vertu ! et que le tableau du juste aux prises avec la mort est encore plus touchant et plus persuasif que l'image de sa vie ! Tandis que l'impie

dans ses derniers moments n'a pour toute ressource que l'idée du néant, le désire et l'appelle sans oser l'espérer, se voit comme suspendu entre ce néant trop peu sûr et un avenir terrible, si le néant n'est qu'une chimère ; tandis qu'il mesure d'un œil mal assuré le terme de sa carrière, qu'il essaie en frémissant l'affreuse destinée qui l'attend, et se plonge en désespéré dans l'abîme qu'il s'est ouvert, l'âme juste et fidèle ne sent alors que la fin de ses combats et de ses peines, n'aspire qu'à être réunie à la Divinité, et n'entrevoit dans un avenir éternel que la perspective des récompenses et du bonheur. Eh! quel est à cet instant le vrai chrétien qui se repente de l'avoir été?

Oh! qu'il est insensé, cher Valmont, celui qui préfère aux espérances que la religion nous donne, et aux avantages mêmes qu'ici-bas elle nous procure, les plaisirs du moment, le stupide sommeil, les songes inquiétants, et le triste réveil de l'incrédulité! Ne balance donc pas à déposer tes doutes, à fixer ton choix ; et que la sainteté, l'ex-

cellence de la religion chrétienne, ce dernier caractère qu'il me reste à te tracer, de concert avec tous les autres, triomphe à jamais de ton esprit et de ton cœur. Qu'elle est belle, qu'elle est sainte, cette religion, si digne du Dieu qui nous la donne, et si utile à l'homme qui la reçoit! Qu'elle est belle dans les idées qu'elle nous retrace de la Divinité et dans le culte qu'elle lui rend! Que de sainteté, que d'excellence elle renferme dans les règles, les motifs, les encouragements, les secours qu'elle offre à l'homme pour la vertu, dans ce qu'elle fait tout à la fois pour sa perfection et pour son bonheur!

Laissons les peuples, les philosophes, les sages s'égarer dans les plus folles opinions et les plus monstrueux systèmes sur l'auteur de la nature. Laissons l'imbécile incrédulité renverser dans ceux qui s'y livrent toutes les notions du sens commun; substituer aux plus pures lumières de la raison les délires d'une imagination follement exaltée; attribuer au hasard, à la nécessité, à un concours fortuit des éléments de la

matière, les ouvrages les plus réguliers ; contrarier à chaque instant l'univers et notre propre cœur ; nous vanter les combinaisons, les forces, l'énergie de la nature sans pouvoir la définir ; faire revivre en faveur du matérialisme toutes les qualités occultes de l'ancienne philosophie ; anéantir toute idée d'ordre et d'intelligence plutôt que de reconnaître un Dieu. Laissons-la, plus timide quelquefois et plus circonspecte, imaginer un Être suprême, spectateur oisif des révolutions d'un monde qu'il a formé ; jouissant de lui-même dans sa tranquille indolence, sans s'intéresser aux ouvrages de ses mains ; abandonnant au caprice du sort les rênes de l'univers ; sourd à nos vœux, indifférent à notre culte et à nos hommages, insensible au bien comme au mal, au vice comme à la vertu : car telle est l'idole de l'incrédulité quand il lui plaît de s'en faire une.

Pour nous, mon fils, consultons la religion pour nous faire une idée juste de l'Être suprême. *Il est*... et de son existence nécessaire coulent à nos

yeux tous ses autres attributs Éternel, il a précédé tous les temps, tous les êtres; et dans sa durée simple et constante, il les renferme tous. Immense, il donne des bornes à tout et n'en souffre aucune. Indépendant, rien ne l'assujétit, rien ne le contraint; il donne des lois à tout ce qui existe et n'en reçoit que de lui-même. Unique auteur de tout ce qui respire, ses soins s'étendent sur les plus petites parties de ses ouvrages comme sur celles que nous admirons le plus; il les gouverne, il les dirige librement et sans effort avec autant de bonté et de facilité qu'il en a mis à les créer. Seul suffisant à lui-même, il trouve en lui son bonheur; et c'est pour nous en faire part qu'il nous prévient, qu'il nous aime et qu'il nous invite à l'aimer. S'il exige que nous lui rendions le tribut de nos louanges, c'est pour notre propre intérêt autant que pour sa gloire. S'il veut que nous répandions devant lui notre cœur, c'est pour y porter la consolation, la paix, la force et l'espérance. S'il nous encourage, s'il nous excite à la vertu, c'est pour imprimer dans notre âme les traits les plus augustes de sa divinité, et pour

couronner en nous ses dons en couronnant nos mérites. Tel est, mon fils, le Dieu des chrétiens : et quels droits n'a-t-il pas à nos hommages !

Mais quel hommage la religion nous apprend-elle à lui rendre ? La religion chrétienne est une doctrine pure et sublime, où tout est animé, vivifié, et consacré par l'amour. L'homme formé dès son enfance par les leçons qu'il puise au milieu de nous, osera bien dire qu'il aime Dieu ; mais est-ce dans la sincérité de son cœur qu'il parle ainsi. Cette expression d'amour n'est-elle pas dans sa bouche un jargon vide de sens ? Idolâtre de toute beauté qui périt, où sont ses transports pour cette beauté sans tache et sans ombre qui ne périt jamais ? Toi-même, cher Valmont, depuis que tu reconnais un Être suprême, quels vœux as-tu fait monter jusqu'à lui ? quel tribut de louanges lui as-tu rendu ? interroge tous les incrédules de bonne foi, et qu'ils te disent s'ils ont à l'égard de la Divinité, plus d'obéissance et de zèle, plus de reconnaissance et plus d'amour que toi.

O mon fils, quel plan! quelle admirable économie que celle de la religion! et quelle gloire elle rend à la Divinité!

Mais son excellence et sa sainteté paraissent également dans ce qu'elle fait pour la perfection et pour le bonheur de l'homme.

Les vains sytèmes de l'incrédulité font briller l'imagination, il est vrai, mais aux dépens de la raison. Ils font sacrifier les notions les plus vraies à la fausse gloire de ne pas penser comme les autres hommes. Ils émoussent, ils dégradent le sentiment, ils desséchent, ils flétrissent le cœur, et le concentrent tout entier dans la bassesse du *moi* humain. Ils dénaturent, ils avilissent la vertu; ils en effacent l'auguste caractère et en étouffent le germe dans nos âmes, en ne lui donnant pour mesure et pour base que la sensibilité physique et l'intérêt personnel. Ils rompent les liens de la société en s'élevant contre toute autorité, en détruisant toute subordination, en ramenant tout à une égalité chimérique.

Ils ôtent à un homme toute sa grandeur et le rabaissent jusqu'à la condition des brutes ; ils le privent de toutes les ressources et de tous les motifs qui peuvent le porter au bien ; ils réveillent toutes ses passions, ils troublent son repos ; ils le laissent sans appui, sans consolation dans ses peines et sans espoir dans ses malheurs. O prétendus sages ! qui vous donnez pour nos instituteurs et pour nos maîtres, vous êtes donc les ennemis, les tyrans du genre humain, bien loin d'en être les bienfaiteurs ; et, si l'un des caractères de la vérité est d'être utile, vous ne nous offrez donc dans vos rares et sublimes inventions qu'un amas d'impostures !

Il n'en est pas ainsi de votre loi sainte, ô mon Dieu! elle ne ressemble pas aux rêves de l'impie, et ce ne sont pas des fables qu'elle nous raconte. Il est trop vrai, cher Valmont, un homme que l'impiété égare peut avoir l'esprit brillant ; il peut même avoir un génie vaste et profond qui embrasse les connaissances les plus étendues, et s'exerce avec succès sur les sciences les plus abs-

traites : mais, presque toujours, sur les objets qu'il lui est le plus intéressant de bien saisir et de bien voir, il a l'esprit faux et bizarre, et une manière de penser louche et incertaine. Revient-il à la foi du chrétien humble et docile, ses idées sont exactes et plus claires, ses principes plus constants; ses lumières s'épurent, sa raison s'affermit; et celui-là même qui n'était souvent qu'un esprit dangereux et frivole devient par la religion un esprit droit et vrai, et un homme essentiel.

Le croiras-tu, Valmont? cent fois, en observant cette classe nombreuse d'incrédules, imitateurs futiles de quelques génies célèbres dont par vanité ils empruntent la manie, j'osai les comparer avec nos bonnes femmes de village instruites par leur curé; et je trouvais dans celles-ci mille fois plus de notions justes, plus de vraies lumières en choses utiles et nécessaires, plus de jugement et de raison que dans tous ces jolis diseurs de riens que l'incrédulité a infectés de son poison. Oui, mon fils, le catéchisme du

simple fidèle lui donne infiniment plus de vraie sagesse que n'en peut donner la moderne philosophie ; et quel triomphe pour la religion !

Mais ce qui en relève encore plus l'excellence, c'est son influence sur le cœur de l'homme par le caractère de bienveillance qu'elle nous a fait prendre et les vertus qu'elle nous inspire. Et, en effet, quoi de plus divin que sa morale ! Aimer les hommes comme soi-même ; les aimer en Dieu et pour Dieu sans exception, sans réserve ; aimer jusqu'à nos ennemis ; oublier les injures ; pardonner les offenses, vaincre le mal par le bien ; être dans la joie avec ceux qui y sont ; pleurer avec ceux qui pleurent ; éclairer ceux qui sont dans les ténèbres ; ne point juger témérairement pour n'être pas jugés nous-mêmes ; consoler les affligés ; assister de tout son pouvoir les malheureux ; ne se considérer dans l'usage de ses talents et de ses richesses que comme le dispensateur des dons de Dieu et l'économe de sa providence ; remplir avec amour et par principe de conscience tous les devoirs

que notre condition nous impose; respecter Dieu dans nos maîtres, et son autorité dans ceux qu'il a établis pour nous gouverner; ne point chercher son propre intérêt, mais le sacrifier à l'intérêt général: voilà, mon fils, ce que la religion nous prescrit à l'égard des hommes, à l'égard de la société tout entière. Le chrétien est bon, sensible, compatissant, affable, généreux, miséricordieux et clément, citoyen zélé, sujet fidèle, ami constant, digne époux, bon père, fils tendre, respectueux et soumis, maître soigneux et vigilant, plein de charité à l'égard de tous; il prévient tous les besoins, il accomplit toutes les lois, il satisfait à toutes les bienséances, il se prête à tous les désirs honnêtes, il se livre à toutes les bonnes œuvres; il fait tous les genres de bien qui sont en son pouvoir: lié par sa religion à tous les hommes, il volera pour eux jusqu'aux extrémités du monde, et, nouvel apôtre, il portera, s'il le peut, la vérité, la justice et la paix dans tous les cœurs. Donnez-moi, dans toutes les conditions, dans toute société, dans toute espèce de gouvernement, des citoyens ani-

més de l'esprit du christianisme : donnez-moi un peuple, un monde de chrétiens fidèles ; et la terre sera le séjour de l'innocence et du bonheur.

La religion chrétienne, cher Valmont, n'est pas moins digne de notre admiration et de nos hommages dans les vertus qu'elle nous inspire à l'égard de nous-mêmes. Elle oppose au fol amour de soi le renoncement à notre volonté propre et une sainte haine de nos penchants déréglés ; à notre orgueil, la connaissance de notre misère, de notre néant, et les sentiments d'une humilité profonde ; à la cupidité, l'esprit de détachement et l'amour de la pauvreté ; à un penchant trop vif pour tous les biens sensibles, le désir et la recherche des biens célestes ; aux mouvements impétueux de notre humeur, la douceur et la patience. Elle veut que nous usions de tous les biens avec sagesse, que nous soyons chastes et purs, que nous nous défendions jusqu'à la pensée du mal, que nous en évitions jusqu'à l'ombre, que nous veillions sur nos sens, que nous mettions un frein à nos lèvres, que nous soyons

résignés et tranquilles au sein des souffrances; que nous considérions les adversités comme un bien, et la mort comme le terme de notre délivrance. O la belle philosophie que celle de la religion!

La route tracée par nos faux sages pour nous conduire au bonheur est plus séduisante, il est vrai : céder à ses penchants pour ne pas ressentir la peine qu'il en coûte à les vaincre, se faire une sagesse de la volupté, paraît sans doute quelque chose de plus doux à la nature. Mais si cette route est facile, si l'accès en est riant, que l'issue est funeste! et que les fruits d'une semblable sagesse sont amers! Elle enfante la discorde et la haine, les égarements et les fureurs de l'ivresse, la satiété et l'ennui, le dégoût de la vie, le désir du néant et toutes les horreurs du désespoir.

O mon fils, qu'elle est différente en elle-même et dans ses effets, la morale de l'Évangile et la sagesse de son auteur! Arrêtons-nous encore un

moment à la considérer sous tous les rapports. Quelle suite et quelle liaison dans tout ce que le fils de Dieu nous enseigne! il veut que nous soyons parfaits comme notre père céleste, et il rend ainsi à l'homme toute sa grandeur en le rapprochant de la Divinité. Cet Homme-Dieu nous apprend que son royaume n'est pas de ce monde; il nous rend citoyens d'une nouvelle patrie. Il nous fait regarder comme un mal tout ce qui nous en éloigne; de là ces maximes: Malheur aux riches; c'est-à-dire à tous ceux qui se font un bonheur de l'être. Malheur à ceux qui mettent toute leur joie et toute leur consolation dans ce monde. Heureux au contraire ceux qui sont pauvres, ceux qui ont faim et soif de la justice; ceux qui souffrent pour elle, et qui voient dans l'éternité une félicité durable!

Interroge, mon fils, les livres sacrés, vois ces disciples d'un Dieu de miséricorde. Quelque grossiers qu'ils aient été par leur état, leur naissance et leur éducation, tous s'accordent dans un genre de connaissances et de lumières sur les-

quelles Dieu seul a pu les réunir et les éclairer, je veux dire ce discernement de l'homme céleste et de l'homme terrestre, de la vie intérieure et de la vie animale et sensuelle. Les secrets principes de l'une et de l'autre, les opérations merveilleuses de la grâce et de l'esprit de Dieu dans nos âmes, ses effets, ses consolations, ses joies, ses ressources, les vertus qu'il inspire, si opposées à toutes les idées du monde, et si supérieures à celles d'une vaine philosophie, sont développés dans leurs écrits avec une précision admirable et digne des disciples d'un si grand maître, avec un ton de sentiment et d'onction qui nous touche et nous affecte en dépit de nous-mêmes, mais qui ne peut être bien apprécié que par des âmes vraiment droites et pures.

Le plan de législation et de sagesse offert à l'homme par de tels disciples, a eu, dès le premier instant toute l'excellence qu'il devait avoir. Il est d'ailleurs soutenu de tout ce qui peut nous aider à le remplir : un Dieu présent à chacun de nous et attentif à nos moindres actions : un Dieu

qui veille en faveur du juste, qui permet pour son bonheur tous les maux qu'il éprouve; qui règle sa destinée, et fait de toutes les créatures les instruments et les ministres de sa volonté : un Dieu juge et témoin, qui discutera à la face de l'univers nos pensées, nos intentions, nos désirs, et qui rendra à chacun selon ses œuvres : un Dieu qui récompensera d'une gloire infinie, d'un bonheur éternel, le juste qui aura vécu pour lui; mais qui, dans la même proportion punissant par des peines infinies, par des peines éternelles l'infraction de ses lois, offre à l'homme, toujours prêt à les violer, le contre-poids le plus propre à l'arrêter : un Dieu qui donne tout à la fois la leçon et l'exemple: qui, dans l'union ineffable de la nature divine avec la nature humaine s'abaisse jusqu'à l'homme pour élever l'homme jusqu'à lui ; qui se met à notre portée, et n'exige de nous rien de si pénible que sa vie et sa mort ne nous aient rendu facile : un Dieu qui nous presse à chaque instant par les témoignages éclatants de son amour, et qui, s'ils ne sont pas des monstres, force les plus

grands pécheurs au repentir, et les cœurs les plus durs à la reconnaissance ; un Dieu qui nous prévient, qui nous aide, qui nous soutient par sa grâce, qui nous offre des sacrements par lesquels il nous rappelle fortement à lui, en même temps qu'il nous rappelle à nous-mêmes : quelles ressources pour le chrétien ! quels moyens, quels motifs pour fuir le vice ! et quels encouragements à la vertu ! Dans les principes et les systèmes de l'incrédulité tout est lié pour le mal, tout favorise le déréglement de nos passions ; dans la religion chrétienne tout nous aide à les réprimer. Que substituera l'incrédule à des secours si puissants ? Les lois ? elles n'ont de prise que sur les faibles, et restent sans force contre le crédit et l'autorité ; elles n'étendent leur empire que sur l'extérieur de nos actions, et n'en règlent ni les principes ni les motifs ; elles n'envisagent que les conséquences qui les suivent, et, ne pouvant rien sur le cœur, elles ne remontent point à la vraie cause dont elles émanent. Le respect humain ? il a les mêmes inconvénients ; et si quelquefois il empêche de paraître vicieux,

presque jamais il n'empêchera de l'être. L'honneur? il est souvent le fruit des préjugés; et, selon les opinions reçues, il parlera quelquefois aussi hautement contre la vertu qu'il aurait dû parler pour elle. L'éducation? ses impressions s'effacent quand la religion ne les soutient pas; et que sera l'éducation elle-même, si elle n'est pas réglée par la religion? Un sentiment intérieur du juste et de l'honnête? ah! s'il nous suffit dans des circonstances où la victoire est plus facile, où l'on n'est que faiblement combattu, tiendra-t-il au milieu des tentations les plus vives, contre la contagion de l'exemple et la violence des passions? La philosophie? elle s'accommode, elle se prête à tous nos penchants; elle resserre ou relâche ses principes au gré des vues et des intérêts du moment; elle a toujours en réserve pour chaque occasion différente quelque nouveau système; tout au plus elle ne dompte une passion que par une autre, et ne corrige un vice qu'en mettant à la place un autre vice plus dangereux encore et plus subtil. Non, il n'y a que la religion qui offre à l'homme une règle invariable,

un moyen toujours prompt, un secours toujours présent, et un contre-poids à sa faiblesse indépendant de ses passions : elle seule fait intérieurement et constamment sur lui l'effet que produit au dehors et par intervalle, sur le vicieux lui-même, la présence d'un ami qu'il estime et qu'il révère; elle le rend attentif, elle le retient, elle l'excite et le transforme en un autre homme.

« Mais le joug de la religion est trop pénible ;
» sa morale est trop austère, la contrainte qu'elle
» impose est trop grande, et les devoirs qu'elle
» prescrit sont trop rigoureux. » Oui, mon fils, son joug est pénible à qui n'en veut point d'autre que celui des passions, de l'indépendance et du caprice. Mais le vrai sage, qui sent qu'il est fait pour être conduit par la raison, s'estime heureux de trouver dans la religion chrétienne un frein pour le vice et des secours pour la vertu que sa raison trop faible ne saurait lui donner. Mais le chrétien fidèle rencontre dans ce joug et cette contrainte des dédommagements et des douceurs qui valent bien mieux pour sa félicité que

tous les prétendus agréments qui accompagnent le libertinage de l'esprit et les déréglements du cœur. Cent fois le jour il bénit la loi qui l'asservit ; par elle il n'étouffe pas les penchants de la nature comme on l'en accuse ; il les rend légitimes ; il ne s'abandonne pas sur tout ce qui l'environne à une indifférence aveugle et stupide. Il fait mieux, il règle sa sensibilité, il modère ses désirs, il tempère ce qu'ils ont de trop ardent ; et, jouissant de lui-même au sein de la règle et du bonheur, dans son assujétissement et sa contrainte il trouve la paix et la liberté. Mais enfin les devoirs que l'Évangile nous impose, l'austérité de la morale qu'il nous prêche, ont une proportion exacte et nécessaire avec nos penchants et nos faiblesses, puisque ce n'est qu'en suivant la loi évangélique dans toute sa rigueur que nous cessons d'être si faibles, si coupables et si malheureux.

Que reste-t-il donc à objecter contre l'excellence de la religion chrétienne? Eh, mon fils! que n'objecte pas la haine en dépit de la raison!

On oppose à la religion les mœurs de la plupart de ses enfants et d'un trop grand nombre de ses ministres ; comme si des enfants qu'elle désavoue et des mœurs qu'elle réprouve prenaient sur la sainteté de sa foi et sur la pureté de sa doctrine ! comme si des ministres infidèles et parjures dégradaient jusque dans leur essence la vérité, la beauté de ses enseignements et la dignité du ministère qu'elle leur confie, par cela seul qu'ils se dégradent eux-mêmes !

Mais il y a bien plus, et s'il faut en croire nos incrédules, le christianisme a traîné à sa suite les persécutions, les guerres, le despotisme et la servitude. Les persécutions ? disent-ils. Hélas ! tous les hommes sont naturellement persécuteurs ; j'en conviens, parce que naturellement presque tous les hommes sont méchants. Mais qui a été plus persécuté que les chrétiens par ceux qui ne l'étaient pas, qui se montrerait plus persécuteurs que nos philosophes s'ils étaient les maîtres ? quel esprit répugne davantage à la persécution et à la violence, par sa nature même,

que l'esprit du christianisme? et n'est-ce pas uniquement quand on l'oublie qu'on cesse d'être indulgent et qu'on devient impitoyable? Les guerres? disent-ils encore. Mais nées avec la dépravation du genre humain, elles ont presque toujours eu la même cause dans tous les âges du monde, l'ambition; et ce n'est que pour lui donner un prétexte que leurs chefs parmi les chrétiens mêmes, en ont fait des guerres de religion. Le despotisme? la servitude? Mais où les princes ont-ils été plus despotes, où les peuples ont-ils été plus esclaves que dans les siècles et dans les contrées où le christianisme ne florissait pas? Aujourd'hui encore que les ennemis de la religion comparent l'Europe chrétienne à l'Afrique, à l'Asie ; et qu'ils nous disent où l'humanité, les lois, les sciences et les arts règnent avec le plus d'empire, et où se trouve la liberté. Ah ! c'est le christianisme, au contraire, qui, par une morale simple et majestueuse, uniforme et générale, a le plus contribué à détruire la tyrannie, à adoucir les mœurs, à humaniser les princes, à civiliser les peuples les plus barbares, à abolir l'es-

clavage, à diminuer les horreurs de la guerre, à affaiblir l'esprit de conquête, à rendre la paix plus constante et plus sûre, et à lier toutes les nations par un droit des gens plus humain, plus moral et mieux entendu.

Le christianisme a fait tout le bien qu'il pouvait faire malgré nos passions; et, s'il leur a quelquefois servi de voile et de prétexte, est-il juste de confondre la chose avec l'abus qu'on en fait, et les vices de l'humanité avec la religion même qui les condamne? Mettons plus de parité, cher Valmont, et plus d'équité dans nos raisonnements. Pour décider entre le christianisme et l'irréligion, entre le vrai fidèle et l'esprit fort de nos jours, opposons à celui-là, agissant d'après ses principes, un de nos sages agissant d'après les leurs; et voyons à qui des deux, dans le commerce de la vie civile, pour les intérêts et les devoirs de la société, on aimerait le mieux avoir affaire: opposons ensuite à une multitude de chrétiens se réglant sur les lois de l'Évangile, un peuple d'incrédules vivant selon les lois arbi-

traires de nos réformateurs, et observons de quel côté seraient l'ordre, la justice et la paix. Faisons plus encore; donnons à ces instituteurs modernes l'empire sur leurs semblables; mettons-les à la tête d'une société qu'ils accoutument insensiblement à leurs systèmes; je veux pour un moment que libres, indépendants, sans aucun frein au dehors qui les réprime, ils puissent conserver quelque apparence de sagesse dans leur conduite et leur législation : je veux que le pressentiment des suites et des conséquences, la vanité, la crainte de se trouver en contradiction avec eux-mêmes, l'amour de leurs propres inventions les soutiennent; mais leurs opinions, telles qu'elles sont répandues dans leurs ouvrages, une fois reçues, les choses établies sur le pied qu'ils désirent, comment se comporteront les sages qui leur auront succédé? et les peuples formés par de tels maîtres, que deviendront-ils? O mon fils! il résulterait bientôt des principes moraux de ces prétendus sages le même effet pour le monde civil et moral qui eût résulté de leurs principes physiques pour le monde matériel et sensible. Le

hasard, le mouvement, la matière n'eussent produit que de la confusion et du cahos : leur manière de penser sur Dieu, sur son existence, ses attributs, son indifférence à l'égard de nos actions, sur la matérialité de l'âme et la nécessité de ses déterminations, sur l'égalité des conditions, sur la vertu, sur le plaisir, sur le bonheur, que produirait-elle, que désordre et qu'anarchie?

Avouons-le donc, cher Valmont, tout milite en faveur de la religion chrétienne, et tout nous offre, au contraire, les plus fortes armes contre ceux qui la combattent. Leur acharnement même contre la religion de Jésus-Christ, préférablement à toute autre ; leur haine, leur mépris et leurs satires à l'égard de tous ceux qui ont brillé par les vertus qu'elle fait naître ; leur esprit de parti, leur accord mutuel à ne donner aujourd'hui du génie, du mérite, de la raison et de la sagesse qu'à eux et à leurs partisans ; leur éloignement pour toute saine doctrine, pour tout ce qui tend à épurer les mœurs ; le ton d'indépendance et le caractère licencieux qui règne dans leurs écrits ;

entre eux, leurs guerres sourdes et malignes, leurs basses jalousies, leurs haines réciproques et leurs plaintes amères; que de titres de réclamation contre la qualité de sages qu'ils se donnent et la philosophie dont ils se parent!

Ah! que bien plus vraie est la philosophie du christianisme! Aussi, mon fils, sa sainteté parle-t-elle à tous les cœurs dès qu'ils ne sont pas entièrement dépravés. Cette preuve de sentiment est celle que Dieu a faite pour tous les hommes, de même qu'indépendamment de toute discussion il rend sensible à tous l'existence d'une première cause intelligente et sage par le spectacle de l'univers. La foi des simples n'est donc pas sans fondement et sans preuves. L'accord merveilleux qui se rencontre entre la religion chrétienne et de certains principes naturels qu'elle réveille, qu'elle reproduit et qu'elle développe au fond de nos âmes, avertit assez l'homme rustique et grossier que ce n'est qu'en elle que se trouvent la vérité et le bonheur, qu'elle seule peut suppléer à son ignorance et suffire à ses be-

soins, et qu'elle est pour nous tous le don le plus précieux de la Divinité. C'est en ce sens mieux qu'en tout autre qu'on a pu dire que toute âme est naturellement chrétienne. Aussi est-ce la sainteté du christianisme qui a soumis presque tous les peuples à son empire ; et si elle a été la source la plus ordinaire des combats qu'on lui a livrés, elle a été aussi la cause presque universelle de ses triomphes.

Pour toi, cher Valmont, à qui ce témoignage que la religion se rend à elle-même ne suffisait pas, repasse dans ton esprit tous les caractères qui lui sont propres : son ancienneté, son unité, sa perpétuité, sa sainteté ; admire en elle l'enchaînement des faits, des dogmes et de la morale : et une fois convaincu de l'existence d'un Dieu, dis-moi si dans le christianisme tout seul il a pu laisser prendre à l'erreur des caractères de vérité que l'erreur ne saurait avoir, et que partout ailleurs elle n'eut jamais. Surtout souviens-toi que c'est, non d'un fait particulier, d'une preuve isolée, d'un oracle, d'un prodige,

du seul établissement de la religion que j'ai tiré la certitude de sa divinité, mais de la réunion et de l'accord de toutes ses parties. En vain donc prétendrais-tu incidenter sur quelques articles moins essentiels, sur quelques objets pris à part ; c'est de son ensemble qu'elle tire sa force invincible, et c'est à son ensemble qu'il faut répondre.

O mon ami ! si dans le détail la religion chrétienne, comme la loi naturelle, a ses difficultés, je t'en ai dit la raison : il fallait que comme elle, susceptible de contradiction pour les âmes peu droites et peu sincères, elle laissât toujours l'homme sous l'empire du mérite et de la liberté.

Mais ce ne sera plus toi, mon fils, qui oseras la contredire. Cet amas de lumières, si j'ose m'exprimer ainsi, qui maintenant brille à tes yeux, va rendre pour toujours ta raison docile ; et je n'attends plus de toi que l'entière assurance de ta soumission et de ta fidélité. Et que gagne-

rais-tu à rester incrédule? Rien pour cette vie que de faux plaisirs peut-être et des tourments réels; et à coup sûr tu perdrais tout à l'égard de l'autre. Si cependant les illusions qu'on se fait pouvaient changer la nature des choses; si elles pouvaient empêcher la vérité d'être ce qu'elle est; si du moins elles pouvaient modifier au gré de nos désirs notre situation pour l'avenir, je te dirais : « Eh bien, fais-toi illusion, puisque tu » le veux; laisse la réalité pour des chimères; et, » puisqu'enfin les suites en seront à peu près » semblables, prends des fantômes de bonheur » et de sagesse pour la sagesse et pour le bonheur » même. » Mais, en dépit de nos passions, les choses resteront éternellement ce qu'elles sont; tôt ou tard la vérité se montrera à nous telle qu'elle est: et quel regret n'éprouvera pas celui qui s'y sera refusé, parce qu'il l'aura bien voulu, quand cet aveuglement volontaire l'aura rendu malheureux pour toujours! Ah, qu'il n'en soit pas ainsi de toi! puisse bien plutôt la religion, en rectifiant tes idées, en réglant tes penchants, en épurant tes mœurs, assurer ton éternelle félicité!

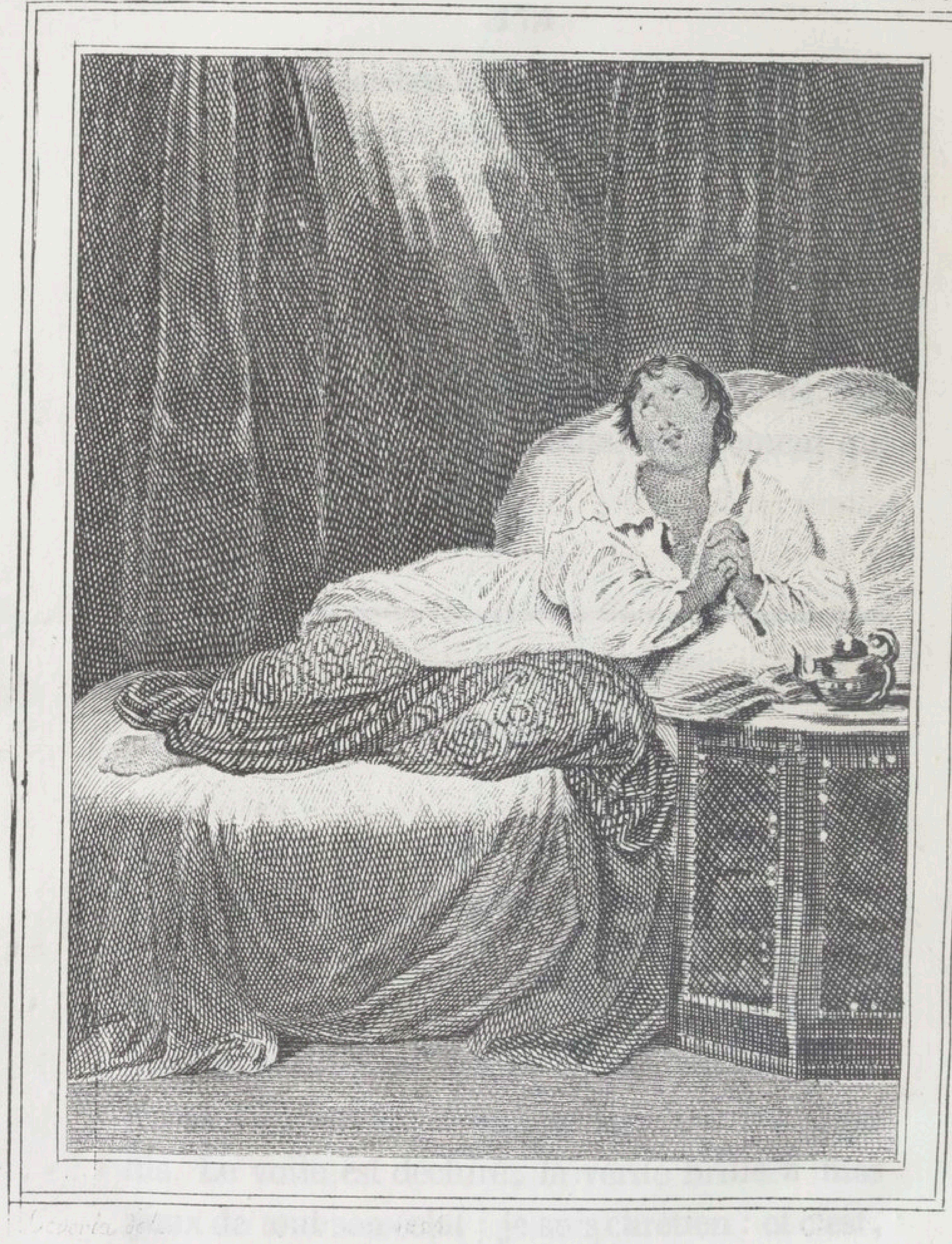
puisse-t-elle ici-bas te sanctifier dans les épreuves que te prépare la justice de Dieu ainsi que sa clémence !

Hâte-toi de me répondre par le même courrier que je t'envoie, et tire-moi de l'état d'incertitude et de perplexité le plus terrible de tous pour un père qui t'aime aussi tendrement que moi.

LETTRE LI.

Le comte de Valmont au marquis.

Mon père, mon tendre et respectable père, jouissez de votre triomphe et du retour de votre fils. Le voile est déchiré, la vérité brille à mes yeux de tout son éclat ; je suis chrétien : et c'est,



LA JOIE EST PASSAGÈRE, M'ÉCRIAI-JE ALORS, ET LE RIRE EST TROMPEUR.

après Dieu, à vos lumières, à vos soins, à vos tendres ménagements que je le dois. Je suis chrétien, et je me fais gloire de l'être; je rougis seulement de ne l'avoir pas toujours été. Quel tableau que celui de la religion chrétienne, et quels secours elle offre à la vertu! Ah! maintenant, trop convaincu de mes besoins et de ma faiblesse, si ma foi pouvait chanceler encore, cette seule pensée me soutiendrait, me fixerait pour toujours: qu'ai-je été sans la religion? que serais-je devenu si j'avais continué à vivre sans elle? passionné pour les plaisirs, je ne voulais qu'en jouir, je me plongeais dans une folle ivresse; et comme elle ne pouvait durer toujours, rendu à moi-même, je n'étais point heureux. Les jalousies, les trahisons, l'inconstance, des souvenirs cruels, des repentirs amers m'apprirent trop tard qu'on peut payer bien cher quelques moments de joie, de ris et de plaisir. *La joie est passagère*, m'écriai-je alors, et le rire est trompeur.

Honteux égarement de ma raison, où me

conduisiez-vous ! passions aveugles, triste délire d'une ardente jeunesse, quel abîme vous creusiez sous mes pas ! Votre main sage et bienfaisante le comble pour toujours : mon père ! quelles expressions pourraient suffire à ma reconnaissance ? Je me tais pour avoir trop à vous dire, et toute la force du langage humain me paraît impuissante pour bien rendre tout ce que je sens. Ah ! du moins, que voulez-vous que je fasse ? ordonnez. Pour expier mes fautes rien ne me paraîtra trop pénible. Faudra-t-il que, sans plainte et sans murmure, je me voie enlever mes dignités et mes biens ; que, loin de mon roi et de ma patrie, j'aille traîner dans les régions inconnues une vie sans gloire et sans honneur ? car c'est de tout cela que je suis menacé : j'obéirai aux volontés du ciel... J'obéirai... car enfin que n'ai-je pas mérité ! Mais ma chère Émilie... Ah ! me restera-t-elle dans ma disgrâce ? Grand Dieu ! par cet endroit du moins épargnez ma faiblesse.

Émilie est encore en danger : son état nous

laisse toujours flottants entre la crainte et l'espérance, Tantôt, me dit M. de Veymur, elle reprend des forces et semble rappelée à la vie ; tantôt dans des moments de langueur et de faiblesse elle semble toucher de nouveau aux portes du tombeau. Je ne puis hasarder de la voir, tant le péril où je suis devient pressant par les continuelles recherches que l'on fait de moi. Elle s'en afflige sans se laisser abattre, et s'estime trop heureuse, dit-elle, puisque j'ai abjuré mes erreurs. Hélas ! si elle vit, si le ciel me la rend, avec elle, avec vous, avec mon fils, je ne serai plus à plaindre... Mais que dis-je ? ne me sera-t-il pas toujours bien triste et bien douloureux de faire partager ma situation à Émilie? De quel rang je l'aurai fait tomber ! à quel état d'infortune et d'opprobre mes fautes l'auront condamnée ? quel avenir pour elle et pour mes enfants ! Ah ! je frémis ; toutes les plaies de mon cœur que je croyais fermées, se rouvrent à ces tristes réflexions. Ce faible cœur saigne encore : il s'émeut, il s'agite, et j'entends frémir au dedans de lui le sang, la nature et l'amour. Religion

sainte! soyez mon appui. Que la grâce de mon Dieu, si puissante et si douce, achève sa victoire! Et vous, mon père, s'il vous reste quelques lumières à me donner, je les attends de votre zèle; tout m'est précieux de votre part : toute vérité qui tient à la religion me devient chère; daignez donc affermir ma foi et soutenir mon courage.

LETTRE LII.

Le marquis de Valmont au comte.

O mon fils, je te retrouve enfin avec les mêmes sentiments, avec la même foi que tu reçus dans tes premières années, mais plus éclairée, plus pure et plus solidement établie! Quelles actions de grâces ne dois-je pas à mon Dieu, qui a dai-

gné t'instruire par ma voix, et mieux encore par tous les événements dont tu as été le triste témoin! Quelles larmes j'ai versées en lisant ta lettre! et qu'elles ont soulagé mon cœur! Non, une pluie douce et féconde qui tombe sur la plante altérée ne lui rend pas plus de fraîcheur, plus de vigueur nouvelle que l'assurance de ton entier changement n'a rendu de force et de vie à mon âme abattue et presque flétrie par la douleur.

Et qu'importent tes pertes, si j'en excepte celle d'Émilie, puisque tu revis pour la vertu et pour la religion? N'exceptons rien cependant, cher Valmont; et que le premier usage de ta foi soit de te soumettre sans réserve à la volonté toujours sage d'un Dieu qui t'a tout donné. S'il veut te reprendre ses dons, s'il veut couronner les mérites d'une épouse qui t'est chère, console-toi de ta peine par l'idée de son bonheur. S'il veut effacer tes égarements par les pleurs qu'il te fait répandre, t'aider à expier tes fautes par les peines qu'il t'envoie, et t'unir plus intimement à lui par les sacrifices que peut-être il va exiger

de toi, ah! mon ami, ne t'oppose point à ses vues de miséricorde et de clémence ; bénis-le, bénis toujours son saint nom. Peut-être aussi n'attend-il de nous, comme autrefois d'Abraham, ce père des croyants, que la préparation de notre cœur. A tout événement ne cessons de lui dire, ainsi que ta digne épouse : « Que votre volonté » soit faite, ô mon Dieu! et que votre saint nom » soit béni! »

Cette résignation si parfaite et si pure, le seul remède à nos maux, n'empêche pas cependant que tu ne mettes en usage tous les instruments qu'il plaira à la Providence de t'offrir pour demeurer dans l'état où elle t'a placé. Ce n'est pas le rang qui fait le bonheur, j'en conviens; mais tu le dois à ta famille, à tes enfants, si par des moyens honnêtes tu peux le leur conserver. Fais donc parler et agir tes amis, en supposant que l'infortune t'en laisse encore, et sur le succès de leurs démarches sois soumis et tranquille.

LETTRE LIII.

Le comte au marquis.

Depuis ma dernière lettre et les nouvelles plus favorables que je vous ai données sur l'état d'Émilie, nos espérances se soutiennent, sans cependant nous ôter encore toute inquiétude pour l'avenir. Les faiblesses ne sont plus si fréquentes; mais il reste une fièvre lente et obstinée qui annonce au moins que l'entière guérison n'est pas aussi prochaine que nous l'avions pensé. Si je connaissais moins le courage et la piété de ma chère Émilie, je craindrais pour elle la plus funeste rechute lorsqu'elle viendra enfin à apprendre tous mes malheurs. Sur cet autre objet

il ne me reste aucun espoir. Je ne trouve point d'amis, parce que je n'ai pas su les choisir, et que d'ailleurs, comme vous ne l'avez que trop éprouvé vous-même, il ne reste point à la cour d'amis fidèles à celui qui est tombé dans la disgrâce. La mienne me laisse tout à craindre ; et pourrai-je bien chérir encore l'autorité qui m'accable? c'est l'effort le plus héroïque de la religion. Elle me le commande cet effort : ô mon père, aidez-moi à lui obéir. Si Émilie n'a plus à partager que le sort d'un proscrit, si tous les jours de sa vie elle doit me reprocher le malheur de ses enfants et sa propre infortune, que me resterait-il à désirer... que la mort?

Mais non : je dois vivre pour la consoler, puisqu'elle daigne m'aimer encore. Je dois vivre pour vous offrir chaque jour l'hommage d'un cœur reconnaissant, pour mettre à profit vos soins et vos lumières, pour réparer mes offenses envers un Dieu clément et bon, que j'ai méconnu, que j'ai si indignement blasphémé... Cependant, si Émilie m'était enlevée ; si le ciel dans sa colère...

Ah! je ne puis soutenir cette idée; et comment en soutiendrais-je la réalité? Que serait pour moi le fardeau de la vie? Aurais-je jamais assez de courage pour survivre à l'épouse la plus tendrement aimée? O mon père! pour tant de force quelle ressource trouverai-je en moi? Hélas! je ne le sens que trop, ma force est nulle : ma faiblesse est extrême. Je n'ai plus même ce feu, cette impétuosité de caractère et de sentiment qui aurait pu me servir pour la vertu comme elle m'a tant de fois servi pour le vice. Je m'observe et ne me reconnais plus : je languis, je m'abats et me décourage; je succombe à la seule appréhension des maux qui ne seront peut-être point. Ah! ce n'est pas ainsi qu'Émilie a supporté les siens. Que ces âmes si fières avant que l'adversité les éprouve sont lâches quand la religion ne les soutient pas! C'est en elle, mon père, que vous me ferez trouver le vrai courage dont j'ai besoin. Déjà elle éclaire ma raison; mais elle ne parle encore que faiblement à mon cœur. Dans de premiers moments je me croyais capable des plus grands sacrifices; et, retombant avec plus

de réflexion sur moi-même, je n'en vois point dont je ne frémisse et dont en secret je ne murmure. Grand Dieu! qu'une fausse démarche entraîne d'amertumes, et qu'elle prépare de sujets de repentir!

On m'interrompt... C'est une faiblesse qui vient de prendre à Émilie... On craint, dit-on... J'y vole, au risque de tout ce qui peut m'arriver. O Dieu! Dieu! que vais-je devenir?

Toujours des terreurs nouvelles! Cette faiblesse a duré long-temps, très-long-temps. Depuis plusieurs jours elle n'en éprouvait plus de semblables; et il n'en faudrait qu'une de cette nature pour la faire périr. J'ai tout risqué dans l'état où elle était. Malgré les précautions que j'ai prises on m'a aperçu sortant de chez elle, et ce n'est que par un nombre infini de détours que j'ai pu échapper à ceux qui me suivaient. Les horreurs de la plus obscure prison m'effraient moins que l'idée de ne la plus revoir, d'en être séparé pour toujours. Maintenant que l'on saura que je suis

encore en France, à Paris, qu'il sera aisé de découvrir ma retraite! et toutefois il ne me serait plus possible de fuir, quand je pourrais m'y résoudre. Qu'ils fassent donc de moi ce qu'ils voudront; qu'un coup d'autorité me plonge dans l'abîme du malheur; que cette même autorité, que vous voulez que je chérisse, que je respecte, me forge pour toujours des fers... O ma patrie! ingrate patrie! j'aurais pu te servir encore.... comme mon père qui t'a si bien servie. Va, tu n'es pas digne de mes regrets. Tu peux me priver de la lumière du jour et de la liberté... Mais mon Émilie, mais mon père, qui vit encore en moi, mon fils, que deviendront-ils?

Ah! que l'autorité des hommes est dure, et que son joug est pesant! qu'elle est sujette à l'erreur! car enfin c'est Lausane qui a fait tout le mal; et c'est moi qui en serai puni.

Hélas! qu'il est, par rapport à la religion, une autorité bien plus sûre que vous m'avez fait connaître! j'en sens toute la nécessité. Elle seule

peut fixer mes doutes ; elle mérite seule d'être l'arbitre de ma croyance, le juge de ma foi : et elle le sera. Elle fera du moins la tranquillité de mon esprit, si mon âme agitée par tant d'endroits ne peut sur tout le reste être tranquille. Incapable qu'elle est de me tromper, cette Église à laquelle vous me rappelez, je marcherai d'un pas ferme à sa lumière ; et si par impossible elle me trompait, qu'aurais-je à redouter au tribunal du souverain Juge? et ne serais-je pas en droit de lui dire : « Il me fallait un guide,
» ô mon Dieu! Trop incertain, trop irrésolu par
» moi-même, trop environné de mille sectes
» diverses, qui prétendent toutes à la vérité, et
» qui n'ont pour règle que l'opinion sous le
» beau nom de l'Évangile, il me fallait une
» règle plus sûre, un tribunal plus digne de ma
» soumission et de ma confiance. Vous me l'a-
» viez promis, vous me l'avez donné. Et pou-
» vais-je craindre qu'il m'égarât? et ne se-
» rait-ce pas vous, ô mon Dieu! qui m'auriez
» égaré? »

Non, non : Dieu ne se contredit pas lui-même ; ses promesses sont inviolables ; c'est sur elles que je me repose : et pour l'entière conversion de mon cœur, ô mon père ! je me repose sur vos prières et sur votre tendresse pour moi.

LETTRE LIV.

Le marquis à son fils.

Malheureux jeune homme, que tu mérites de pitié ! aux maux que tu éprouves tu ajoutes le sentiment plus douloureux encore de ceux que tu crains ; et il semble que, pour te mieux punir d'avance, tu te plaises, par une prévoyance inu-

tile, à faire ton propre tourment. Si Émilie te reste, comme je ne cesse de le demander au ciel, que peux-tu perdre ? une telle épouse, ton père, ton fils , dans quelque lieu que ce soit, si tu y conserves ta liberté, si tu y sers le Seigneur, ne pourront-ils pas, pour ton repos, te tenir lieu de l'univers ? Va, ton Émilie, tout infortunée qu'elle a été jusqu'ici, se connaît mieux que toi en bonheur. Ne crains pas qu'elle te reproche de lui avoir fait perdre des titres, des honneurs dont elle fait si peu de cas. Ton retour à Dieu, ton amour pour elle, l'honnête nécessaire pour sa famille, voilà les seuls biens qu'elle ambitionne : et si elle doit vivre, voilà seulement ce qui peut la faire vivre heureuse, autant qu'on peut l'être ici-bas.

Je l'avoue cependant, son dernier état de langueur et de faiblesse m'effraie. Son âme sensible et tendre a éprouvé des impressions trop subites et trop vives pour que sa santé et ses forces ne s'en ressentent pas encore long-temps. Daigne le ciel réparer un tel épuisement ! Mais, mon fils,

s'il en a arrêté le décret, s'il faut qu'Émilie te soit enlevée, ce n'est point par ta mort que tu expierais tes fautes envers elle : c'est par une vie meilleure : c'est en pratiquant les vertus dont elle t'aura laissé l'exemple ; c'est en donnant à ce gage précieux qui te restera de son amour l'éducation qu'elle-même eût voulu lui donner. Et où trouver des forces, me dis-tu, pour vivre encore après l'avoir perdue ? Où trouver des forces ?... Dans l'excès même de ton amour pour une si digne épouse : il te fait un devoir de l'imiter dans sa résignation et son courage ; il te fait un devoir de la vie puisqu'elle te laisse un fils après elle. Et plus que tout, ne te reste-t-il pas, cher Valmont, un Dieu outragé à glorifier et à bénir ?

Tu ne trouves en toi qu'une extrême faiblesse. Ah ! tu ne connais pas encore les ressorts puissants de l'amour et de la religion : c'est surtout dans celle-ci que tu puiseras des ressources ; et l'élévation qu'elle te donnera, si tu t'abandonnes à ses impressions, ne te permettra plus

de ramper dans l'abattement et la douleur. Dieu lui-même te soutiendra ; la croix de l'Homme-Dieu sera ta force; et ton âme aujourd'hui lâche et pusillanime, devenue vraiment chrétienne, cessera bientôt d'être faible. Mon ami ! tu te défies de tes forces, tu as raison; elles t'ont toujours manqué jusqu'ici, parce que tu n'avais en effet que les tiennes : mais que ne peut la vraie foi dans celui qui tire sa force du Seigneur.

Une seule chose me ferait frémir ; ce serait la perte de ta liberté dans la situation où je te vois. Éclairé sur la vérité du christianisme, mais pas encore assez pénétré de ses saintes maximes, tu serais bien mal préparé pour une telle adversité. Ton caractère toujours bouillant, ne reprendrait dans un état si critique toute son activité que pour la tourner contre toi ; et son feu, attisé avec plus de violence que jamais, t'aurait consumé avant que tu eusses pu penser à l'éteindre. Mon fils ! mon cher fils ? c'est moins encore pour ta liberté que pour ton âme que je crains ; mais, puisque la perte de l'une pourrait être si funeste

à l'autre, redouble tes soins et tes précautions. Je t'en conjure, dérobe-toi mieux que tu ne l'as fait à toute recherche, et ne t'expose plus à tout perdre par de nouvelles imprudences.

Tu t'aigris contre l'autorité, toi qui en as violé tous les droits, et qui n'as pu t'armer contre Lausane sans commencer par t'armer contre elle. O mon fils! avant que de te plaindre de l'abus que tu prétends qu'on en veut faire pour t'accabler, que ne commençais-tu du moins par lui rendre ce que tu lui dois? Mais que dis-je, cher Valmont! Quelque innocent que je voulusse bien te supposer lorsqu'en effet tu t'es montré si coupable, est-ce au sujet à demander compte à son prince de l'usage qu'il fait de son pouvoir? Je sais trop qu'une vaine et dangereuse philosophie invente des systèmes pour favoriser tes plaintes et tes murmures : je sais ce que signifient, dans l'esprit de nos sages et dans les conséquences qu'ils en tirent, ces conventions expresses ou tacites entre le peuple et le monarque, et ils ne l'énoncent aujourd'hui que trop claire-

ment. Mais je sais aussi ce que leur oppose une religion sainte qui vaut mieux que toute leur prétendue sagesse; je sais ce que nous dicte contre eux la raison même lorsqu'on la consulte sans passion. Puisses-tu désormais, également soumis à l'une et à l'autre, ne plus en contredire les maximes, et ne plus en parler que le langage!

Comme aux yeux du chrétien fidèle ce n'est point le hasard qui distribue les rangs, qui distingue les conditions, qui gouverne les sociétés et les hommes, qui établit l'ordre et qui le maintient dans l'univers; ce n'est pas lui non plus, ce n'est point un aveugle choix qui fait nos chefs et nos maîtres; c'est une disposition secrète de la providence d'un Être suprême qui, arbitre de nos destinées, veille sur les nations et nomme dans sa clémence ou dans sa colère ceux qui doivent régner sur elles. C'est donc à Dieu que résiste en effet celui qui résiste au légitime pouvoir; et le prince dût-il, hélas! en abuser, ce n'est point au citoyen à s'en plaindre, ni au

sujet à l'en punir. Alors que le monarque tremble sur un trône tandis que le peuple souffre et lui reste soumis : il a un juge, qui l'a lui-même soumis à la loi, et qui s'en est déclaré le vengeur : il a un juge au ciel : mais il serait trop dangereux qu'il en eût sur la terre.

Tel est l'esprit de l'Évangile ; et la raison la plus pure vient à l'appui de ces saintes maximes. Que serait-ce en effet qu'un état où chaque particulier se croirait en droit de juger l'autorité ; où le peuple même, au gré de ses passions et de ses caprices, au gré de l'intérêt et de l'ambition de quelques-uns de ses membres, au gré de la séduction et de l'imposture, se croirait autorisé à changer ses chefs et ses lois, a briser le sceptre dans les mains de celui à qui il appartient de le porter.

O mon fils! parmi les tyrans mêmes qui ont usurpé des droits que la constitution de l'état ne leur donnait pas, quels princes ont plus fait gémir l'humanité que les Caligula, les Néron, les

Domitien? Et cependant qu'on oppose aux grands maux qu'ils ont faits, ceux que les Romains se sont faits à eux-mêmes, toutes les fois qu'ils se sont livrés à la fureur des partis, qu'ils ont ensanglanté l'empire par des guerres civiles, et qu'ils se sont élevés contre leurs chefs sous le spécieux prétexte de reprendre leur liberté.

Sans remonter à d'anciennes histoires, considère près de nous ce peuple roi et sujet tout à la fois, dont l'état actuel offre le préjugé le plus favorable à nos libres penseurs. Ils n'envisagent en lui que la situation du moment; mais qu'ils remontent un peu plus haut, et qu'ils observent ce qu'elle lui a coûté. Qu'ils voient par combien de calamités et de hasards il a passé avant que de parvenir à son nouveau système de gouvernement: je dis plus encore; qu'ils examinent de sang-froid et sans partialité combien sa situation maintenant si libre, si tranquille en apparence, est en effet incertaine et précaire. Et ne cache-t-elle pas sous de flatteuses apparences plus de servitude réelle que de vraie liberté, plus d'illu-

sion que de bonheur! Chez ce peuple tout fermente; tout y décèle un levain secret de jalousie et d'aigreur; chaque espèce d'autorité contraire y fait effort pour étendre sa domination et diminuer sa dépendance; et de ce choc continuel d'intérêts opposés, que peut-il résulter par la suite que de nouveaux malheurs? Hélas! aussi inconstant, aussi facile à s'irriter que l'onde qui l'environne, le fier républicain, l'indocile sujet y murmure toujours, et ce bruit sourd, semblable au mugissement des vagues agitées, n'annonce pour l'avenir que des tempêtes.

Quel tableau, pour des cœurs sensibles, que celui de tout un royaume en proie à ses propres fureurs! Toutes les lumières de la raison éteintes, tous les sentiments de la nature étouffés par l'esprit de parti; des fleuves de sang qui coulent de toute part; le fils armé contre son père; le citoyen devenu soldat pour égorger ses concitoyens et ses frères; l'affreux pillage, l'incendie, le massacre dans les campagnes, et toute la licence des camps au milieu des villes; le fana-

tisme immolant des victimes à la politique, à la tyrannie ou à l'indépendance : tels sont, dans presque toute révolte contre l'autorité, les malheurs publics.

Mais, mon fils, qu'avons-nous affaire de semblables images pour nourrir dans le cœur d'un Français, l'amour de son prince et de sa patrie? Quand on aime, n'est-on pas toujours soumis et fidèle?

Lorsque mon père se plaisait à former mes premières années, avec quelle effusion et quel tendre saisissement il me faisait bégayer les noms sacrés de mon Dieu, de mon père et de mon roi! et avec quel attendrissement j'apprenais à les répéter avec lui! C'est ce noble enthousiasme, répandu dans tous les esprits et dans tous les cœurs, qui y faisait circuler, en même temps que le sang dans nos veines, la valeur, l'honneur, le patriotisme, et qui soutenait la dignité du nom français.

Pour toi, mon fils, si des disgrâces semblables à la mienne, ou plus grandes encore, doivent bientôt accroître tes chagrins, ne te laisse point aller en esclave aux plaintes et aux murmures. Fils bien né, sujet fidèle, âme noble et généreuse, chéris toujours ta mère, la patrie qui t'a porté dans son sein; respecte, honore l'autorité qui t'a si long-temps, si hautement favorisé, honore-la lors même qu'elle t'est contraire, et par ton exemple apprends aux autres à l'honorer. Des temps plus heureux pour toi renaîtront peut-être où tu pourras lui être utile.

Sois soumis aux lois de la religion, et tu le seras toujours à celles de l'état et du prince. Le vrai chrétien ne peut être qu'un sujet fidèle.

—

LETTRE LV.

Le comte à son père.

Quelle alternative de biens et de maux, de joie et de douleur ! Emilie est rendue à la vie ; je ne tremblerai plus pour ses jours. Son entier rétablissement pourra être long encore ; mais du moins il est assuré, et son état présent ne nous laisse plus de rechute à craindre. Emilie revit... Est-ce bien pour moi ? Hélas ! j'ai tout perdu... Emilie est tout, et je ne suis plus rien. Le roi a prononcé mon entière disgrâce. Le comte de*** me remplace à la cour, ma compagnie des gardes est donnée, mes pensions me sont ôtées, et nulle sorte de traitement ne me dédommage de ce

qu'on m'enlève. Ma femme, il est vrai, regagne pour elle-même une partie de ce que je perds; et le dirai-je? c'est ce qui met le comble à mon malheur.

La reine, trop instruite de ce qu'elle a souffert, remplie d'estime pour sa vertu, veut la retenir auprès d'elle, et lui réserve la place de dame d'honneur, vacante par la mort de la duchesse de***, tandis que, sans paraître maintenant en vouloir à ma liberté (ce qui n'a rien de bien sûr encore), on parle de m'exiler à soixante lieues de la capitale. C'est donc aussi Emilie qu'on m'enlève! et pourra-t-elle bien y consentir? On lui laisse ignorer tous ces arrangements par ménagement pour sa convalescence. O mon père! elle y souscrira. La difficulté qu'elle trouvera à s'en défendre, l'intérêt de son enfant, le mien, dira-t-elle, une espèce de charme qui attache aux grandeurs, le souvenir peut-être des peines que je lui ai causées, la crainte de celles que je pourrais lui causer par la suite; ah! tout m'assure qu'elle va se séparer de moi, m'oublier

pour toujours. Non, elle ne voudra point s'associer à mon infortune, végéter dans un coin du royaume, s'ensevelir dans une province, n'être plus rien ainsi que moi, ne tenir plus à rien.... qu'à moi seul. Quel amour (et j'en mérite si peu de sa part), ô Dieu ! quel amour serait capable de tels sacrifices? D'ailleurs pourrait-elle les faire quand elle le voudrait? N'aura-t-elle pas à se couvrir du prétexte de l'autorité, de la nécessité? O Émilie, Emilie ! que deviendrai-je loin de toi? Dans un âge si tendre, avec tant de charmes, sans appui, sans guide, toi-même que deviendras-tu dans un séjour si fatal à l'innocence? Hélas! où m'emporte encore ma jalouse passion? Vertu pure et sainte! oserai-je bien sans cesse t'outrager par mes craintes! et n'apprendrai-je jamais à honorer ta force et ton pouvoir!

Cependant plus Emilie a de vertu, plus elle mérite tout mon amour, et plus j'aurai à souffrir de me voir éloigné d'elle. Ses exemples, qui me deviennent maintenant si nécessaires pour soutenir ma foi, pour fortifier ma religion, pour

achever mon changement, seront perdus pour moi. Je ne l'aurai point avec moi pour adoucir mes peines, pour me consoler de tous les biens dont on me prive, pour amortir mes passions. Car enfin je sens trop bien, mon père, que, malgré la sagesse de vos réflexions, malgré les lumières que vous m'avez données, je tiens de toute mon âme à ce monde enchanteur que je suis forcé de quitter. J'en sens le vide, et toutefois il m'attache, il me captive; tout indigne qu'il est de mes regrets, je ne m'en sépare qu'avec la plus vive douleur; l'ambition me dévore, et toutes les passions sont dans mon cœur. Changez-le ce cœur, ô mon Dieu, donnez-m'en un autre qui vous aime! Dissipez tous les vains fantômes que je me suis formés, et apprenez-moi à ne chercher qu'en vous seul le contentement et le repos!

Aidez, mon tendre père, à cette touche puissante de la grâce par de nouvelles lumières. Faites-moi trouver cette paix après laquelle je soupire; désabusez-moi des chimères qui m'ont

séduit ; déchirez le bandeau qui voile encore à mes yeux les vrais biens. Que je vous doive après Dieu mon entière conversion ! et je vous devrai tout mon bonheur.

LETTRE LVI.

Le marquis à son fils.

Emilie nous est rendue ! Pour une telle faveur, ô mon Dieu ! quelle reconnaissance pourra nous acquitter envers vous ? Mon fils, mon cher fils ! tu ne sens donc pas encore le prix de ce que le ciel fait pour toi ; tu le sentiras plus vivement un jour ; et puisse ce jour ne pas être loin ! Rappelé à Dieu, à toi-même, oui, tu sentiras que le ciel

te laisse tout en te laissant Emilie. Tu l'apprécieras alors bien mieux que tu ne l'as fait jusqu'ici, tu sauras tout ce qu'elle vaut. C'est au sein de l'infortune qu'on apprend à connaître les hommes. Mais... en avais-tu besoin pour connaître Emilie! Je ne m'inquiète point de ce qu'elle fera; je ne veux pas même savoir ce que je ferais si j'étais à sa place; elle consultera son cœur, et d'après lui elle ne peut que bien faire. Cher Valmont, si désormais tu n'es pas heureux, c'est que tu ne voudras pas l'être; c'est que tu mettras toujours des chimères à la place de la vérité; c'est que tu conserveras des passions qui ne peuvent faire que le tourment des autres et ton propre supplice.

Tu désires que je t'arme contre toi-même. Aurai-je donc recours en ta faveur aux leçons de la philosophie? Te parlerai-je le langage de ce stoïcien célèbre qui, dans sa disgrâce, déclamait si éloquemment contre les vanités du monde, et tenait si fort au monde et à ses vanités? Non,

mon fils, il s'agit pour toi d'objets plus importants et de motifs plus solides ; c'est en chrétien que je vais te parler.

Tu tiens à ce monde qui t'a charmé. Eh! quand tous ses biens te seraient donnés, quand il accumulerait en ta faveur toutes les richesses et tous les honneurs, que te servirait d'en avoir joui, si, par un attachement indigne de toi, ils te conduisaient à ta perte? et qui te dédommagerait en effet de ce que tu aurais perdu? Au contraire, nu, dépouillé, banni, flétri, abandonné de toutes les créatures, mais détaché de tout pour ne tenir qu'à Dieu seul, après des maux qui finiront tôt ou tard, qu'aurais-tu à regretter lorsque, dans la possession de Dieu même, tous les vrais biens te seraient offerts et assurés pour toujours? Ah! mon ami, que c'est bien ici que tu dois comprendre toute la force de cette autre parole du Sauveur : « Il n'y a, » après tout, qu'une seule chose de nécessaire. » Non, il n'est pas nécessaire que tu conserves quelque temps encore, quelques jours, quelques

moments peut-être, ces biens fragiles qui irritent tes désirs ; mais il est nécessaire... que, dans l'éternité, tu sois heureux.

Eh ! considère pour cette vie même ce que sont ces biens après lesquels tu soupires. Prends, pour les mieux voir, un œil plus religieux et plus sage. Emprunte le secours de l'expérience, et puise-la dans toi et dans tes semblables. Valmont ! ces biens font-ils le bonheur ? Toujours tu te trompes en le cherchant où il n'est pas. Le bonheur du vrai sage sur la terre est dans la paix, et ce ne sont pas ces faux biens qui nous la donnent. Hélas ! de quelles inquiétudes ils sont la source ! quel vide ils laissent dans l'âme quand on les possède ! quels regrets, quelle amertume quand on vient à les perdre ! Veux-tu en bien connaître la vérité, interroge un monarque sur son trône ; et qu'il te dise si parmi ses sujets il est un homme qui éprouve plus que lui la satiété et l'ennui qu'elle entraîne après elle ; interroge le plus renommé d'entre les rois, et le plus heureux en apparence, celui

qui savait le mieux jouir, et qui avait le plus réuni, épuisé toutes les espèces de jouissances, celles de la gloire, des richesses, des sciences, des arts et des plaisirs; et entends-le, après la brillante énumération qu'il en fait, s'écrier : « Vanité des vanités; tout n'est que vanité. » Et pourquoi tout ici-bas n'est-il que vanité? Ah! c'est que notre cœur est trop vaste pour de si petits objets, et qu'ils n'ont pas été faits pour le remplir; c'est que Dieu qui l'a formé, ce cœur, ne l'a formé que pour lui; et, qu'en imprimant dans nous le désir du bonheur, il a voulu que nous ne puissions trouver le bonheur qu'en lui seul.

Mais pour te mieux détromper, va puiser au pâle flambeau de la mort de nouvelles clartés. Descends en esprit sous les voûtes sacrées qui couvrent les tombeaux de nos rois. Parcours en frémissant ces sombres demeures; cherches-y le pompeux cortége qui accompagnait autrefois ces maîtres de la terre. A la sombre lueur d'une lampe sépulcrale, admire les tristes monuments

d'une grandeur passée ; ou plutôt, saisi d'une religieuse frayeur, et parmi ce silence profond, vois toute leur grandeur anéantie et leur majesté réduite en poussière.

Fais mieux encore ; que ton âme se porte tout entière au lieu que j'habite. Dans cette terre, héritage de tes aïeux, assieds-toi vivant parmi ces ombres au milieu desquelles tu reposeras après la mort : évoque-les, et qu'elles te répondent. « Mon fils, te diront-elles, ne crains pas » que tes regards curieux profanent cet asile, » l'école de la sagesse. Instruis-toi par notre » exemple ; fouille dans ces cercueils ; ramasse » une poignée de ces cendres ; voilà tout ce qui » reste ici-bas de tes ancêtres, de ces hommes » qui t'ont précédé dans la brillante carrière » des honneurs et des pompes mondaines, et » qui, pour la plupart en ont joui plus sûrement et plus long-temps que toi. Au moment » où nous y pensions le moins, lorsque nous » nous endormions avec une douce et folle sé» curité au sein de la gloire et des plaisirs, tout-

» à-coup la mort a terminé pour nous le songe
» de la vie. Nous nous sommes éveillés.... et
» quel triste réveil ! Lis ces inscriptions fastueu-
» ses, ces épitaphes chargées de noms et de ti-
» tres; en t'apprenant que nous avons été, elles
» te diront plus fortement encore que nous ne
» sommes plus , et que tout ce qui passe *n'est*
» *que vanité*. Parmi ces inscriptions, un jour...
» bientôt, on lira la tienne; et si l'on n'a pu y
» joindre à de vains éloges celui d'une vertu
» constante et d'une piété solide, qu'annoncera-
» t-elle au monde? qu'il y a sur la terre un fai-
» ble mortel de moins; et qu'il y a de plus
» dans les enfers... un réprouvé!....»

O mon fils! qu'elles sont donc utiles et frappantes les leçons que nous offre la mort! Elle instruit les voluptueux , les coupables adorateurs d'une beauté fragile, par le spectacle d'un cadavre en proie à la pourriture et aux vers; elle instruit le riche par le spectacle de la nudité qu'elle entraîne : elle instruit le superbe, l'homme élevé en dignité, et fier de sa prétendue gran-

deur, par les humiliations et le néant auquel elle nous réduit : tôt ou tard, elle nous instruit tous malgré nous lorsqu'elle nous dépouille, lorsqu'elle frappe : et l'unique moyen de lui arracher alors son aiguillon, de lui dérober son triomphe, c'est de la forcer par nos œuvres à nous rendre dans le ciel, bien plus qu'elle ne peut nous ôter sur la terre.

Il viendra pour toi, cher Valmont, ce moment fatal où, touchant aux portes du trépas, tu peseras dans une juste balance toutes les choses humaines; où, voyant la figure trompeuse de ce monde s'évanouir, tous les biens sensibles fondre sous toi, et ne te laisser d'autre fruit de ton attachement pour eux que le repentir, tu reconnaîtras qu'il n'y a de réel que le bien qu'on a fait, et dont on peut attendre en paix la récompense dans le siècle à venir.

Mais quel autre moment quand on ne l'a pas prévu, quand on ne s'y est pas préparé, quand par une bonne vie on n'a pas appris à bien mou-

rir! quel moment que celui qui nous aura fait passer du temps à l'éternité, des prestiges et de l'enchantement du monde à la lumière de Dieu même! O lumière vive et pure! qui dissipera tout le charme de nos passions, toutes les illusions de notre orgueil, tous les préjugés de l'exemple et de la coutume, et qui ne laissera apercevoir à l'homme coupable que la loi et la vérité. Sorti de ce séjour du crime, suspendu entre le ciel et la terre, entre le ciel et l'enfer, parmi tous ces globes immenses qui révèlent la puissance et la gloire d'un Dieu créateur; ne voyant la terre que comme un point, seul avec son juge, sans appui, sans défense, n'ayant pour se justifier que ses œuvres; jugé déjà par sa propre conscience; jugé par la règle immuable de l'ordre, du vrai, du juste et de l'honnête; se comparant malgré lui à la source ineffable de toute beauté, au modèle de toute perfection dont il devait être l'image, jusque-là avili, dégradé par de honteux penchants, par des pensées basses et terrestres, par des actions indignes de l'homme; réduit à sa propre valeur : conçois,

si tu le peux, sa surprise, son trouble et son désespoir.

Cependant une scène bien plus terrible encore s'ouvre à mes yeux, et porte dans mon âme l'épouvante et l'horreur. La foi, toujours plus digne de nos respects à mesure qu'on s'en pénètre davantage, me découvre dans l'avenir le plus grand, le plus majestueux et le plus effrayant de tous les spectacles. Elle me transporte à la fin des temps, au dernier des jours; jour solennel pour lequel tous les autres ont été faits; jour mémorable à jamais, auquel achèveront de se développer toutes les merveilles du Très-Haut, tout le plan de sa sagesse, toute l'économie de sa religion, tous les ouvrages de la nature et de la grâce; jour de manifestation et de gloire pour Dieu et pour ses élus, de confusion et de douleur pour les hommes injustes et pervers.

Quels tableaux il offre à ma pensée! quelles images bien propres à m'élever au-dessus de moi-même! La mort, d'une aile rapide parcourant l'univers, détruisant, dévorant tous les

êtres pour en faire hommage à l'unique auteur de la vie; le désordre, la confusion dans tous les éléments; le soleil égaré de sa route; les mondes errants dans l'espace, se heurtant, se brisant dans leur course; la terre enflammée, les montagnes qui s'écroulent, les abîmes entr'ouverts; des monceaux de cendre à la place des couronnes, des trônes et des empires; au son aigu de la trompette, les tombeaux rendant leur proie; et les hommes, tous confondus, tous peuples et sujets, tous... disons mieux, distingués seulement par leurs vertus ou leurs vices, par la force brillante ou hideuse de leur résurrection, les hommes dans l'attente du juste Juge, témoins de ces grands changements : quelle révolution! quel spectacle!

Alors le Juge paraîtra. Le fils du Très-Haut, son Verbe, la splendeur de sa gloire, annoncé par ses anges, environné d'un tourbillon de feu, porté sur les nuées et les tempêtes, viendra interroger à haute voix les ouvrages de ses mains. Sa croix, le scandale du Juif et de l'impie, la

consolation du vrai fidèle, le discernement des élus et des réprouvés, l'étendard de sa croix brillera dans les airs, et fera le plus bel ornement de son triomphe.

« Approchez, s'écriera-t-il, esprits audacieux » et superbes; vous, les ennemis de mon pou» voir, de ma bonté, de ma sagesse et de tous » mes attributs, vous, les ennemis de mon père » et les miens, approchez, et soyez juges entre » vous et moi. » Ici, mon fils, que l'orgueil de l'esprit humain sera abaissé! que les voies de Dieu paraîtront grandes, et ses œuvres admirables! que ses secrets dévoilés le justifieront dignement, et confondront nos plaintes et nos murmures! que les arguments entassés de nos prétendus esprits forts, opposés à tout l'ensemble de la création, paraîtront petits et misérables!

Dieu ainsi jugé et justifié par ses ouvrages, quel sera à son tour le jugement de l'homme rebelle à son Dieu! que les sources honteuses

de l'incrédulité de nos faux sages, mises dans tout leur jour, les couvriront d'opprobre ! que les héros du monde, paraissant à leur rang, laisseront apercevoir en eux d'indignité et de bassesse quand le masque tombera ! que les grands événements, rapprochés de leurs causes, inspireront d'horreur et de pitié ! que les ressorts si vantés de la politique et ses profondes noirceurs, donnés autrefois pour des traits de génie, mais éclairés alors des rayons de la divine sagesse, causeront d'indignation et de mépris ! que de conquérants homicides gémiront sur leurs lauriers teints de sang, lorsqu'ils entendront des voix lamentables leur reprocher leurs combats et leurs victoires comme les plus criantes injustices et les plus énormes forfaits ! que de chefs de secte et de parti, frémiront des ravages que leur orgueil a entraînés, et du sang que leurs longues disputes ont fait répandre ! que d'hommes à talents rougiront de l'abus qu'ils en ont fait ! que de vertus fausses dans leurs principes et leurs motifs seront remises au rang des vices ! que de cœurs doubles et hypo-

crites, sous les dehors affectés d'une morale sévère, ne laisseront voir au grand jour que la plus honteuse nudité! que d'injustes projets, que de désirs effrénés, que d'actions odieuses ensevelies dans l'ombre et le silence, se reproduiront à la face de l'univers pour l'éternelle infamie de ceux qui s'y seront livrés!

Mais aussi que la vertu simple et modeste, que le juste méprisé, calomnié, persécuté, reparaîtront avec honneur et recevront de gloire et d'éloges de ceux qui sur la terre les ont déshonorés!

O Valmont! dans ce jour quels seront les objets de ton ambition et de tes désirs? quelle place voudrais-tu tenir alors? Entends cet arrêt définitif, ce mot irrévocable qui conclut tout, qui finit tout! « Venez, les bien-aimés de mon » père, entrez en possession du royaume qui » vous est préparé; et vous, maudits, allez au » feu éternel qui vous est réservé. »

Un feu éternel! Ici la passion, le libertinage,

l'impiété se récrient : Pour des fautes d'un moment une éternité de supplices ! Oui, impie ! voilà le frein le plus puissant, et seul suffisant sans doute, que la religion ait pu mettre au vice, et que vous voudriez lui ôter. Mais qui croirai-je davantage, d'un Dieu qui nous menace pour nous rendre vertueux et nous sauver, ou de vous qui cherchez à nous rassurer, il est vrai, mais pour nous rendre plus vicieux encore et pour nous perdre ! Oui, mon fils, il y a un lieu destiné aux réprouvés ; que celui-là tremble, qui l'a tant de fois mérité et qui continue chaque jour à le mériter encore. Mais quel contraste avec le sort de l'homme vertueux ! quelle éclatante récompense de ses belles actions ! le ciel ouvert pour lui, lui montrant le terme de ses travaux et le livrant aux torrents d'une sainte volupté, à une touchante et céleste harmonie, à une paix ineffable, à une béatitude que l'apôtre n'a pu rendre qu'en disant : Que l'œil n'a rien vu, que l'oreille n'a rien entendu, que l'esprit ne peut concevoir et que le cœur ne peut sentir ici-bas, rien qui ap-

proche de ce que Dieu a préparé à ceux qui l'aiment.

O bonté! ô clémence d'un Dieu si long-temps, si indignement outragé! et qui, pour te pardonner, pour te rendre heureux, ne te demande que le sentiment d'un cœur contrit et humilié! Ah! pourrais-tu bien, cher Valmont, ne pas être sensible à sa tendresse? Rappelle-toi tout ce qu'il a fait en ta faveur; l'être qu'il t'a donné, les facultés dont il t'a orné, les biens dont il t'a fait jouir, les moments, les années qu'il a daigné te laisser, lorsqu'en te les ôtant il te perdait pour toujours; rappelle-toi le bienfait de la rédemption, tout ce qui l'a précédé, annoncé, préparé pendant tant de siècles, et toutes les grâces qui en ont été l'heureux fruit: considère Jésus-Christ devenu victime pour tes péchés; et, si tu as le cœur tant soit peu susceptible de sentiment, ose encore être ingrat et demeurer infidèle!

Mais peut-être c'est la grandeur même de tes

fautes qui retient dans cet instant l'effusion de ta reconnaissance, et qui, par le découragement et l'abattement où elle te jette, empêche ton retour. Ah! tes crimes, fussent-ils plus grands encore, n'égaleront jamais la miséricorde de ton Dieu et les mérites de son fils. Que l'impie se fasse du Dieu des chrétiens un fantôme odieux pour se dispenser de l'adorer; qu'il le peigne aux autres et à lui-même vindicatif, jaloux, cruel, inexorable; toi, consulte la religion, ouvre nos livres sacrés, et tu y trouveras partout le vrai Dieu ennemi du péché, et ne punissant qu'à regret le pécheur; le menaçant en père, pour ne pas le frapper en juge; ne voulant pas la mort de l'impie, mais qu'il se convertisse et qu'il vive. Tu l'entendras rappeler son peuple par les paroles les plus tendres, et lui faire sentir qu'en abandonnant son Créateur, le principe de tout bien, il s'est mépris, il a changé une source d'eaux vives, de joies pures et inaltérables, contre les eaux bourbeuses d'une citerne entr'ouverte, contre de faux plaisirs et d'infâmes voluptés: plus que tout encore, tu entendras ton divin maître te dire qu'il est

venu, non pour que les pécheurs périssent, mais pour qu'ils aient la vie; non pour juger le monde, mais pour le sauver : tu le verras, sous la forme du bon pasteur, courir après la brebis égarée, et à travers les ronces et les épines la ramener au sein du troupeau : il s'offrira à toi-même sous la forme de l'enfant prodigue, et te montrera les sentiments d'un père qui, du plus loin qu'il aperçoit son fils, court au devant de lui, se penche sur son cou, le serre entre ses bras, le couvre de baisers, et le comble de ses faveurs.

Aimable peinture, tableau fidèle où sont exprimés avec tant de grâce et d'énergie les douceurs et les charmes de la conversion! Oui, mon fils, crois-en ma propre expérience, rien n'est si doux que le moment du retour! Fais-en toi-même l'épreuve, mon fils; et tu béniras mille fois l'heureux moment qui t'aura rendu à ton Dieu, et au sein du détachement qu'il inspire tu reconnaîtras qu'on est plus heureux à son service par les privations mêmes que le devoir

exige que ne le sont les mondains par leurs liaisons frivoles, par leurs jouissances et leurs plaisirs.

LETTRE LVII.

Émilie au marquis.

Un nouveau jour luit donc pour moi : non-seulement le ciel me ramène des ombres de la mort, des portes du trépas ; non-seulement, mon père, je puis encore vous écrire, vous exprimer mes tendres sentiments, apprendre de vous à faire un saint usage de la vie, de la santé que Dieu a daigné me rendre, et que je crois devoir à vos vœux et à vos prières ; mais votre fils, votre cher fils est tout entier à la religion, à la vérité, à la vertu. Votre dernière lettre vient d'achever, pour

sa conversion et son bonheur, ce que les précédentes n'avaient fait qu'ébaucher. Quels détails j'ai à vous faire ; et que vous allez partager vivement toute la joie que je ressens !

Je sortais à peine de l'état de faiblesse qui accompagne les beaux jours de la convalescence, lorsque des circonstances imprévues m'ont appris toutes les pertes que faisait mon mari, et le rang dont la reine voulait m'honorer. Valmont risquant toujours d'être arrêté, et ne pouvant me voir que difficilement, je me sentis assez de forces pour me faire conduire à l'instant chez madame de Veymur, où j'eus avec lui l'entretien le plus intéressant. Dès qu'il me vit, il se jeta à mes genoux, et ce ne fut qu'en le menaçant de prendre la même posture que lui que je parvins à le faire relever. Il me témoigna, comme il l'avait déjà fait tant de fois, les plus tendres regrets des maux qu'il m'avait causés, mais en même temps les plus grandes inquiétudes sur son sort et sur ce que j'allais devenir. Ses craintes jalouses perçaient de nouveau à travers la vive expression de

ses sentiments et de ses alarmes. « Nous allons » être séparés, me disait-il; la faveur vous re- » tient à la cour, et elle m'abandonne. Au mo- » ment où mon cœur vous rend toute la justice » qui vous est due, où j'allais réparer tous mes » torts par la plus constante fidélité, vous m'ê- » tes ravie, et lorsqu'une fois on aura prononcé » mon exil, peut-être hélas! vous m'oublierez » pour toujours. » Cher époux, répondis-je à Valmont, est-ce donc ainsi que vous me rendez justice? est-ce en outrageant ma tendresse que vous prétendez me prouver la vôtre? Ignorez-vous que vous faites le bonheur de ma vie, et qu'elle ne peut m'être agréable sans vous? « Et » que puis-je, s'écria-t-il avec l'accent de la dou- » leur la plus amère, que puis-je maintenant » pour votre bonheur, moi qui n'en connaissais » plus d'autre que celui de vous rendre heureuse? » Que me reste-t-il à vous offrir? quel bien est » encore en ma puissance? » — Votre cœur, cher Valmont. De tous les biens il est le seul que je désire que vous me conserviez; et si j'en crois le mien, non, nous ne serons pas séparés. — Ah!

il le faut, madame, reprit-il vivement : il le faut, et l'on vous y contraindra. Vous le devez d'ailleurs à votre fils, vous vous le devez à vous-même; et pourquoi vous associeriez-vous à mes malheurs? Vous les avez si peu mérités! — O mon ami! qu'appelles-tu des malheurs? tu me connaîtras donc toujours bien peu! Quoi! ne plus te voir décoré de titres fastueux, ramper dans la foule des courtisans, encenser la fortune et ses caprices, courir après des ombres, idolâtrer un monde qui t'a perdu; quoi! te posséder en assurance au sein du calme et de la sagesse, voilà ce que tu nommes des malheurs! Eh! Valmont, ne t'ai-je donc jamais aimé pour toi-même? T'ai-je paru dans aucun temps si fort éblouie de la brillante chimère des richesses et des honneurs? Est-ce donc, lorsqu'ayant vu au printemps de mes années la mort de si près, j'ai puisé à son école de nouvelles lumières; lorsque ses menaces et tout son appareil m'ont si bien instruite sur le néant et l'instabilité des choses humaines; lorsque mon âme a repris de nouvelles forces pour résister à leurs dangereux attraits, que je serai portée davantage à

les regretter? Va, mon ami, ce que je demande au ciel pour le contentement de tous deux, c'est que tu ne les regrettes pas plus que moi. — Chère Émilie, me répondit Valmont avec transport, ne cesseras-tu de me faire rougir de moi-même?... Mais enfin l'autorité? — L'autorité, mon ami, je la crois trop équitable pour me contraindre; et repose-toi sur ma tendresse des moyens que j'emploierai pour la fléchir. — Fais-donc ce que tu voudras, me dit mon mari. Tendre Émilie, dispose de toi, de moi, de tout mon être; car je ne veux plus vivre que pour toi. — Pour Dieu, par-dessus tout, cher Valmont; pour Dieu qui t'a fait, et qui peut seul te rendre heureux. — Eh bien, ma bonne amie, tu m'apprendras à vivre pour lui. Et pourrai-je ne pas l'aimer quand tu me le rends si aimable?

Je laissai mon mari ainsi préparé à la démarche que j'allais faire, sans lui rien dire de trop précis; et dès le lendemain je courus me jeter aux pieds de la reine. Je lui rendis les plus vives actions de grâces de l'intérêt qu'elle avait daigné

prendre à ma situation, et de la haute faveur qu'elle voulait bien me faire; mais je la conjurai de ne pas me forcer d'accepter ses dons, quelque prix qu'ils eussent à mes yeux par mon respect et mon attachement pour elle. « Quoi! vous refusez le roi! me dit-elle; et lorsqu'à ma demande il vous laisse à la cour et près de moi, vous me refusez moi-même! » — O madame, lui répondis-je, pénétrée de ses bontés, je l'avouerai dans la sincérité de mon cœur; de toutes les faveurs de la cour, et de tout ce qu'elle a de plus attrayant, je ne regrette que la douceur que j'aurais éprouvée à vivre près de vous, à me former sous vos yeux et par vos exemples, et à vous prouver par mes soins tout mon zèle et toute ma reconnaissance. Mais M. de Valmont..... — Eh bien, reprit la reine, M. de Valmont.... il est on ne peut pas plus coupable; c'est lui qui a fait tous vos maux; il ne pourrait que vous rendre plus malheureuse encore; et c'est pour vous soustraire à de nouveaux chagrins que je vous retiens auprès de moi. — Ah! madame, il m'est cher; il est toujours mon mari, et son sort doit être le

mien. On vous l'a peint d'ailleurs sous de trop noires couleurs : son esprit est naturellement droit, son cœur est bon; il m'aime, et on l'avait égaré. — On l'avait égaré.... et qui ? le meilleur de ses amis : Lausane, qui vous rendait tant de justice, qui pensait si bien de vous, et que l'indigne jalousie du comte nous a si malheureusement ravi? Ah! quelle que soit la funeste rencontre qui l'a rendu si criminel, le roi ne lui pardonnera jamais. — Il est cependant, repris-je en versant quelques larmes, bien digne de pardon. — Vous prétendriez le justifier ! — Non, madame; en se livrant tout entier à un emportement qu'il devait réprimer, et en se rendant son propre vengeur, il a manqué aux lois, au prince, à la religion; et peut-on dès-lors ne pas être coupable? Mais il est jeune, vif et sensible; et sa sensibilité a été mise à de trop rudes épreuves..... J'en dis trop peut-être ; et je risquerais de devenir coupable comme lui. — Parlez, me dit la reine, je l'exige et vous l'ordonne.

Après toute la résistance qu'il m'était pos-

sible de faire, je me vis contrainte d'obéir et d'entrer dans tous les détails de la conduite du baron envers moi, envers mon mari. Je la repris depuis votre exil, et je finis par les aveux que Lausane avait faits au comte avant de mourir, et que la jeune madame de Veymur, instruite par Valmont, m'avait rapportés. La reine fut frappée du plus grand étonnement au récit de tant de noirceurs, et ne put se refuser aux preuves que je lui en donnais. Qu'ai-je entendu? me dit-elle, et qui n'eût été la dupe de tant de ruses et de duplicité? Ma plus grande peine, continua-t-elle, du ton le plus affectueux et le plus tendre, est maintenant, en partageant vos malheurs, de ne pouvoir les terminer. Dans ce moment surtout le roi ne voudrait rien entendre; il ne cesse de regretter le baron qu'il aimait, et qui avait surpris avec tant d'art sa confiance et sa religion. Il est outré contre votre mari, et ce n'est que parce qu'on l'a assuré qu'on ne savait ce qu'il était devenu, et qu'on le croyait passé dans les pays étrangers, qu'il s'est contenté de le dépouiller de ce qu'il possédait à la cour. Aujourd'hui,

comptant vous y retenir, et par une suite de cette bonté que vous lui connaissez, il est déterminé, non plus comme auparavant, à faire renfermer le comte, s'il venait à reparaître, mais à le tenir exilé au loin et pour toujours. Tout ce que je puis donc vous promettre, est d'obtenir pour vous la permission d'aller le joindre, et de vous réunir tous deux au marquis de Valmont que j'ai toujours regretté comme mon meilleur ami. Des moments plus favorables renaîtront un jour où je pourrai plaider votre cause avec avantage; et si le roi vous rappelle à la cour, avec la façon de penser que je vous connais, je croirai y avoir gagné plus que vous. Elle me dit adieu en m'embrassant et les yeux mouillés de pleurs. Sa bonté fit couler les miens malgré la joie que je ressentais de toutes les bonnes nouvelles que j'allais porter à mon mari.

Je le trouvai méditant sur votre dernière lettre qu'il venait de recevoir. C'en est fait, me dit-il du plus loin qu'il m'aperçut; ton mari ne vit plus pour le monde : le monde n'est plus rien

pour lui. Ses faux biens ne méritaient pas de captiver mon cœur : ils ne seront plus l'objet de mes regrets. Dieu est tout, ma chère Emilie, et mon unique douleur est d'avoir pu l'offenser. Puisse-t-il du moins agréer mon repentir et le reste de mes jours! Emilie, que Dieu est bon! et que je suis coupable! — Eh bien, mon ami, lui répondis-je en le serrant entre mes bras, mon cher ami, puisque tu le reconnais, Dieu te pardonne : il ne rejette point un cœur contrit et humilié. Ah! qu'il achève, s'écria-t-il, de briser le mien! Pourrai-je jamais expier par trop de gémissements et de larmes les outrages que je lui ai faits? Pourrai-je expier.... O Dieu! quel triste souvenir vient augmenter ma peine! quelle affreuse image me suit partout! cruel homicide! à quel excès je me suis porté! Lausane, cher Lausane! aux dépens de mes jours que ne puis-je te rendre la vie!... J'ai écarté de Valmont, autant qu'il était en moi, ce souvenir douloureux qui l'accable, qui m'accable moi-même; et pour le rendre plus calme, en le ramenant à des idées moins tristes qui le préparassent in-

sensiblement à tout ce que j'avais d'heureux à lui annoncer, je lui parlai le langage de la tendresse. Emilie, me dit-il en m'interrompant, comment peux-tu m'aimer encore, tout indigne que je suis? Mériterai-je jamais le pardon que tu m'accordes? et quels que soient à l'avenir mes sentiments et mes mœurs, m'acquitteront-ils envers mon père, le plus tendre, le meilleur de tous les pères, de ce qu'il a fait pour moi? Oh! que je me repens de n'avoir pas toujours cru ses sages conseils, de n'avoir pas toujours pensé comme lui! — Mon bon ami, permets-nous d'oublier tes égarements pour ne plus voir que ton repentir. Viens en recueillir les fruits dans les bras de ton père et dans les miens : nous allons tous être réunis. Et à l'instant je lui ai fait part de l'entretien que je venais d'avoir avec la reine, de la liberté qu'elle me laissait, et de ses bontés pour nous. O Dieu! s'écria-t-il à la fin de mon récit, et en levant les yeux et les mains vers le ciel; Dieu bon! Dieu infiniment bon! est-ce donc ainsi que vous me punissez! Ah! Emilie, mon cœur ne peut suffire à ma reconnaissance envers

le Seigneur, et à ce que je dois à ton amour! Quoi! Valmont te tiendra lieu de tout, ma tendre amie! Ah! je suis trop heureux! Allons, me dit-il, en se levant avec transport, allons faire part à la jeune Veymur, à sa belle-sœur, à son mari, du sort qui nous attend, allons leur apprendre que nous ne ferons plus avec eux qu'une même maison, qu'une même famille; allons mettre en commun avec des amis si chers et si fidèles nos sentiments, nos joies et notre félicité.

Vous jugez, mon père, de l'impression que fit sur eux une si douce nouvelle. Ma chère Veymur, ma chère Senneville, car c'est le nom que j'aime encore à lui donner, tomba presque pâmée entre mes bras; nos larmes se confondirent, et ce moment fut pour nous le prélude des moments plus délicieux encore que nous nous promettons près de vous. Ah! mon père, est-il ici-bas des plaisirs plus vrais que ceux qui naissent de la religion et du sentiment?

Nous attendons avec impatience l'effet des

promesses de la reine, et le moment de notre départ ; mais jusque-là nous pouvons encore recevoir une de vos lettres. Nous profitons du temps qui nous reste pour mettre ordre à nos affaires. Je vous écris pour nous deux, puisqu'il a bien voulu se reposer sur moi de ces détails, et vous prie en son nom, ainsi qu'au mien, de mettre le comble à vos soins en nous traçant par écrit les caractères d'une piété solide, et ce qu'il faut faire pour l'acquérir et pour y persévérer.

LETTRE LVIII.

Le marquis à ses enfants.

Mes chers enfants ! la consolation, le charme de mes dernières années, ô mes enfants, peut-on éprouver les transports que vous

me causez, et ne pas mourir de saisissement et de plaisir ! Digne épouse ! ma fille ! hâte-toi de venir recueillir sur le sein de ton père les larmes de joie que tu lui fais verser. Mon cher fils! précipite avec elle ton départ pour jouir de mes embrassements et me faire jouir des tiens. Doux embrassements ! vives étreintes ! pourrez-vous suffire à ma tendresse ? Laisse, mon bon ami, laisse ce monde, si peu digne d'être regretté, et viens puiser dans la retraite toutes les forces dont tu auras besoin un jour pour le braver avec tous ses usages, avec tous ses dangers; disons mieux... pour lui être utile. Viens faire ici l'essai de la sagesse, du contentement et du bonheur. Que tu vas me payer avec usure les inquiétudes que tu m'as données ! tu es donc à Dieu sans partage ? tu lui offres après tes fautes le sacrifice du repentir et de l'amour ; pourrait-il ne pas l'agréer ?

O mon fils ! tu me fais demander par Émilie des avis propres à régler et à nourrir en toi la piété. Et que suis-je pour t'instruire sur des

objets si relevés? un vieil enfant qui ne peut que bégayer avec toi les premiers éléments d'une pareille science. N'importe, mon pasteur va m'aider dans un si grand ouvrage. Que ces anges de paix, les dignes consolateurs des hommes, leur refuge dans leurs peines, leur soutien dans leurs faiblesses, leur ressource après leurs égarements, leurs guides et leurs amis fidèles dans les situations les plus critiques de la vie, remplissent à notre égard un précieux ministère! et quand ils le remplissent dignement, ah! qu'ils méritent bien notre confiance et nos hommages! Celui que dans sa clémence le ciel nous a donné, à moi et à toutes les bonnes gens de nos hameaux, est leur père et le mien. Il sera le tien, mon fils; et je lui verrai sans peine partager avec moi ce titre si flatteur et si doux. Son âme tendre et sensible s'ouvre à tous les genres de misères, et sa charité ingénieuse trouve pour toutes les remèdes nécessaires. Le meilleur des princes se plaignait d'avoir perdu un jour; mon pasteur se reprocherait d'avoir passé une heure, et moins encore, sans avoir fait du bien. Si tu savais,

cher Valmont, combien il a pris part à ma peine, comme il s'est intéressé à ton retour vers Dieu, combien il m'a fourni de lumières pour te ramener et t'éclairer, non, tu ne croirais jamais pouvoir assez lui marquer de tendresse et de reconnaissance. Oh! que j'ai béni le Seigneur du choix qu'il m'a fait faire quand je l'ai nommé pour mon curé! et que l'on connaît mal les avantages dont on se prive, et les comptes dont on reste chargé lorsqu'on abandonne ce choix à la faveur ou au hasard!

Soutenu, guidé par ses leçons, je vais donc, mon fils, répondre à tes désirs. Je vais m'entretenir avec toi du seul objet qui offre à l'âme un aliment digne d'elle.

Oui, mon fils, c'est pour la piété, que l'homme est fait; et c'est faute d'en analyser le sentiment et d'en connaître l'excellence qu'on ose dans un certain monde en ridiculiser jusqu'au nom même. Et qu'est-ce que la piété, sinon le culte de la reconnaissance et de l'amour envers le plus aima-

ble de tous les êtres ? Pour quelle plus noble fin l'homme a-t-il été placé sur la terre que pour servir de ministre et d'interprète à toute la nature, et en célébrer le Créateur? Qui jouit plus que lui de tous les trésors qu'elle renferme? qui en saisit mieux tous les rapports, qui en goûte mieux tous les charmes? et quel être ici-bas rendra ce tribut de gloire à l'Être suprême, si, au nom de toutes les créatures, l'homme ne le glorifie pas? Quoi! notre cœur est capable d'aimer, et il lui sera permis d'être indifférent pour l'auteur de son existence, pour celui qui nous a fait tout ce que nous sommes, et qui nous a tout donné! Quoi! la reconnaissance sera la première vertu des belles âmes, et ce n'est qu'envers Dieu, le premier, le plus grand de tous les bienfaiteurs, qu'il nous sera permis d'être ingrats! Quoi! nous sommes portés à louer, à bénir, à honorer la bonté, l'équité, la sagesse et tout ce qui porte un caractère d'ordre, de beauté, de perfection dans nos semblables, et nous ne le bénirions pas dans l'être souverainement parfait qui en est la source! Ah! notre

cœur nous en punirait. Ah! mon fils, si Dieu existe, si, avec toutes nos facultés, nous sommes son ouvrage, la piété droite et sincère, est le premier de tous les devoirs, et sa divine flamme est, après Dieu, ce qu'il y a de plus grand au ciel et sur la terre.

Malheur, mon fils, malheur à ces âmes faibles et pusillanimes que le nom seul de la piété effraie! Malheur à ces demi-chrétiens dont la religion est une routine, qui honorent du bout des lèvres celui qui n'est dignement honoré que par le cœur! Malheur à ces hommes qui croient d'une manière et qui agissent de l'autre; qui démentent leur croyance par leur conduite; qui font blasphémer leur foi par leurs œuvres; qui tiennent au monde, au temps, à la terre, lorsqu'ils font profession d'avoir Jésus-Christ pour chef et pour modèle, l'éternité pour fin, le ciel pour patrie; et qui font ainsi de l'évangile du salut la matière de leur jugement et de leur condamnation! Malheur, malheur enfin à ces chrétiens de nom, retenus ou excités seulement par

la crainte; presque toujours en-deçà de la loi pour ne pas risquer de faire plus qu'elle ne commande; raisonnant, équivoquant sur le précepte pour se dispenser de l'accomplir; mesurant, compassant leur plus ou moins de fidélité sur le seul danger de se perdre; esclaves sous l'empire d'un maître, et jamais enfants bien nés sous la douce loi d'un père! Hélas! ils traînent le joug du Seigneur qu'ils n'ont pas la force de porter; leurs pratiques mortes et stériles, parce qu'elles ne sont pas vivifiées par l'amour, forment autour d'eux un cercle laborieux et pénible qu'ils se fatiguent vainement à parcourir : n'appartenant, à proprement parler, ni à Dieu ni au monde, ils sont un objet d'horreur pour l'un et la fable de l'autre; ils ne goûtent ni les douceurs de la religion, ni les plaisirs de la vie, et sont également malheureux par les choses qu'ils se permettent et par celles qu'ils se refusent.

Oh! que bien plus sage est l'âme pieuse et fidèle! sa ferveur la soutient et l'anime; rien ne la gêne, rien ne l'asservit, rien ne lui paraît difficile, elle

fait les plus grandes choses, et les trouve encore trop petites, elle avance toujours, et ne se lasse jamais; elle court de vertus en vertus, et les pratiques de piété, embrassées avec joie, bien loin de lui paraître un fardeau pesant, ont pour elle toute la douceur du joug aimable qu'elle chérit.

O mon fils! suis donc la noble carrière qui s'ouvre à tes désirs. Enflamme-toi pour l'objet qui mérite le mieux de t'enflammer, et ne ressemble pas à ces adorateurs sacriléges de la Divinité, qui profanent les beaux noms d'amour et de charité, qui osent dire « j'aime... j'aime Dieu », et qui l'oublient à chaque instant, ou ne s'en souviennent que pour chercher des prétextes à leur révolte, que pour le méconnaître ou pour l'outrager.

Laissons, mon ami, laissons le monde invectiver contre la piété; et, en travaillant à la former en nous, mettons tous nos soins à la rendre solide et exempte de reproche. Mais que faut-il

faire pour l'acquérir et pour y persévérer? En deux mots Jésus-Christ nous l'a dit : » Veillez et » priez. »

Mais, Valmont, pour faire usage des moyens qui mènent à la piété, ou qui la soutiennent et qui l'augmentent, il faut de la force ; il faut braver le respect humain... Le respect humain ! le plus dangereux obstacle à la piété, le plus fatal ennemi de tout bien, celui qui en étouffe, qui en arrache le germe dans sa naissance. Ah ! Valmont, pour apprendre à le vaincre, souviens-toi des égarements auxquels il t'a conduit, des principes honteux qui le font naître et le fortifient, de cette bassesse d'âme qui l'accompagne, de l'opprobre qui le flétrira un jour, lorsqu'aux yeux de l'univers assemblé Jésus-Christ rougira de quiconque aura rougi de lui et de son Évangile. Et que t'importent les éloges ou les censures d'un monde insensé qui, jugé lui-même, sera forcé de rendre hommage à la vérité, à la vertu qu'il aura méconnues et déshonorées?

Les plus grands intérêts, les plus grands soins, mon fils, doivent t'occuper aujourd'hui. Tu élèves le plus important et le plus noble édifice, celui de ta perfection : travailles-y sans crainte, sans faiblesse, sans relâche ; c'est élever en même temps le monument le plus durable à ta gloire et à ton bonheur.

J'ai tout fait avec la grâce de mon Dieu pour te procurer ce bonheur que je te désire si ardemment. Daigne le ciel couronner mes vœux comme il a daigné prévenir et seconder mes efforts !

Pour donner à mes preuves tout l'éclat dont elles étaient susceptibles, que n'ai-je pu emprunter la plume et le génie de quelques-uns de nos incrédules ! Mais qu'ils changent de rôle ; qu'ils emploient, pour faire valoir la religion chrétienne, toute cette magie de style, toute cette force d'expression, toute cette richesse de détails, tout l'art que quelques-uns d'entre eux ont employé à embellir l'impiété et à orner le mensonge ; qu'ils fassent pour la vérité ce qu'ils

font quelquefois pour elle par un sentiment involontaire ou par caprice: quelle cause ils auront à défendre! quelle vive persuasion ils feront naître! quels chefs-d'œuvre ils enfanteront! et qu'ils mériteront de notre part d'admiration, d'éloges et de reconnaissance!

Peut-être, mon fils, cette espèce de révolution est-elle plus prochaine qu'on ne se l'imagine. Les extrémités se touchent. Nos incrédules ont été trop loin; ils ont renversé tous principes, ils ont ôté à l'irréligion son masque, et montré trop à découvert ses tristes et affreuses conséquences. Maintenant on sait à quoi s'en tenir, et ils portent en quelque sorte leur contre-poison avec eux. Il ne leur reste donc plus, pour se donner un nouveau relief et se fonder un nouvel empire, qu'à revenir sur leurs pas et à se porter en sens contraire. D'ailleurs tout est affaire de mode parmi nous; et j'ai cru m'apercevoir que, parmi les gens de lettres d'un certain mérite, la mode de paraître n'avoir pas de religion n'était plus si générale. Quelques-uns même en portent de-

puis quelque temps le ton dans leurs ouvrages, de manière à faire croire qu'ils se sentent assez de force d'esprit pour s'élever au-dessus du préjugé philosophique qui s'attachait à la dégrader. Puisse leur exemple influer sur le reste de la nation, et ramener parmi nous les plus beaux jours du christianisme!

Adieu, mes chers enfants; je vous attends avec le plus vif empressement, et mon âme vole tout entière au-devant de vous.

LETTRE LIX.

Le comte de Valmont.

Sans le triste châtiment que vous m'aviez fait pressentir; sans cette douloureuse image de mon

malheureux ami, qui souvent me poursuit, et qui dans bien des moments vient altérer ma joie la plus vive, je serais, mon père, le plus fortuné de tous les hommes. Déjà je sens, je goûte tous les avantages et tous les charmes de la religion. Mes passions sont plus calmes; mon esprit est plus tranquille; ma conscience est en repos autant qu'elle peut l'être, et mon cœur est satisfait. O mon Dieu! pourquoi vous ai-je connu si tard! et qu'aveugles sont ceux qui cherchent loin de vous la vérité et le bonheur!

Dans le silence de la retraite, à l'aide d'un guide aussi tendre que sage, j'ai médité les objets que vous m'avez retracés, ces puissants motifs d'un parfait retour vers Dieu, ces grandes vérités, dont le premier éclat, dès le moment où je reçus votre lettre, m'avait si vivement frappé. Quels heureux traits de lumière elles ont portés en moi! quels sentiments elles y ont développés. Ah! que Dieu m'a paru grand et miséricordieux! mais que je me suis trouvé criminel! que devant

lui je me suis vu petit et misérable! J'ai repassé mes années dans l'amertume de mon âme; j'ai remonté à la source vile et impure de mes désordres et de mes erreurs; j'en ai suivi la trace; et qu'ai-je aperçu, grand Dieu! qui ne fût propre à m'humilier et à me confondre? Courbé sous le poids de mes infidélités, j'ai devoilé ma honte et confessé mes crimes. Le ciel daignait m'entendre. Par le secours de son ministre, il aidait à ma mémoire ainsi qu'à ma faiblesse; il touchait, il brisait mon cœur par l'opposition touchante de ses bienfaits et de mon ingratitude; il excitait mes gémissements et faisait couler mes larmes. Larmes plus douces qu'amères! elles soulageaient ce cœur oppressé; elles étaient pour mon âme ce qu'est dans les ardeurs de l'été une rosée abondante pour la terre aride et desséchée. Le ministre d'un Dieu sauveur a vu mon repentir; il m'a imposé des œuvres de satisfaction propres à servir de remèdes pour le passé et de précautions pour l'avenir; il m'a donné les plus sages conseils : il m'a fortifié, consolé : et,

déterminé enfin par la proximité de mon départ, il a ouvert en ma faveur tous les trésors de la miséricorde de mon Dieu; il m'a réconcilié.

O jour heureux qui m'a rendu tous mes droits à la félicité, et m'a remis en possession des titres les plus glorieux, puissé-je ne t'oublier jamais! Non, mon père, l'infortuné captif qui tout-à-coup voit rompre ses liens et briser ses fers n'éprouve pas un contentement si vif que celui qu'une telle faveur m'a fait éprouver. Vous aviez bien raison de le dire : si la pénitence a ses rigueurs, si elle exige des privations, des sacrifices, ah! qu'on en est bien dédommagé par l'onction de la grâce qui les accompagne!

Mais que dis-je? des sacrifices! C'est ma chère Émilie qui en fait un à sa tendresse et à notre union; qui foule aux pieds les richesses et les grandeurs lorsqu'elle pouvait en jouir avec tant de sagesse : mais pour moi, à qui on les arrachait, bien plus que je ne consentais à les perdre; moi dont elles n'avaient que trop empoisonné les

penchants et déréglé la conduite; moi, mon père, qui en usais si mal, et qui par mes désirs insatiables en faisais mon tourment, de quels sacrifices puis-je me glorifier? et quelle perte fais-je en perdant de tels biens? Ah! je gagne tout, puisque je commence à connaître le bonheur. Ce n'est donc pas dans l'accomplissement de nos vœux toujours renaissants, dans la réussite de nos projets si mal concertés qu'il se trouve, c'est dans la modération de nos désirs; et la religion seule nous la donne.

Quel souvenir pour moi que celui des excès, de l'aveuglement et des malheurs auxquels je me vois échappé! quelles passions m'agitaient! quels vices je m'étais faits! quels systèmes bizarres j'adoptais tour à tour! quelle habitude de fausseté j'avais contractée! Vous seul me contraigniez à une sorte de respect pour la vérité; mais que je conçois maintenant de quel prix est l'amour que vous vouliez m'inspirer pour elle, combien nous est nécessaire la droiture de l'esprit et du cœur, et quelle influence elle a pour le bien sur

nos sentiments et sur nos mœurs! Oui, mon père, le caractère d'un homme vrai est devenu à mes yeux le plus saint, le plus auguste de tous les caractères ; et, si je l'eusse conservé tel qu'on avait pris soin de le former en moi, jamais, ah! jamais je n'eusse cessé d'être fidèle.

De faux amis, aidés de la fougue de mes penchants, m'ont entraîné, m'ont perverti : eh! de quelles voies Dieu s'est servi pour me ramener! Il me conservait une épouse tendre et sage, dont le caractère doux et insinuant, dont les charmes toujours simples et purs m'attachaient lors même que je semblais m'éloigner d'elle; dont les exemples m'imposaient: dont la vertu me maîtrisait avec empire lorsque j'étais assez vil pour oser la soupçonner. Il me conservait un père bon, indulgent, plein de zèle, mais d'un zèle éclairé, prudent et circonspect; un père, un ami qui avait égard à ma faiblesse, qui soutenait ma confiance, qui ménageait avec art l'emportement et le feu de mes passions : sans un tel père, sans un tel ami, le retour à la vérité, à la vertu, m'était fermé

pour toujours. Ce Dieu bon me préparait encore des événements malheureux, mais utiles, des leçons, des revers. Hélas! que n'a-t-il pas fait pour moi! Après de telles faveurs, quelles grandes choses ne doit-il pas se promettre de ma reconnaissance! et qui doit mieux que moi célébrer ses miséricordes par la constance à le servir!

Aujourd'hui même j'attends de son infinie bonté une nouvelle grâce, qui va mettre le sceau à toutes les autres. Dans ces jours de salut, où par un précepte formel l'Église appelle à la table sainte ses enfants, on me permet, tout indigne que je m'en suis montré jusqu'ici, de m'y asseoir avec eux. On m'assure que Dieu a égard à la sincérité, à la vivacité de mon repentir; que, vaincu par mes gémissements et mes larmes, il me presse, il m'ordonne d'approcher : et cependant je redoute autant que je le désire ce moment qui s'apprête. Je ne vois mon indignité qu'avec frayeur; je n'envisage la majesté de mon Dieu qu'avec saisissement et avec trouble. D'un autre côté sa bonté me rassure; les paraboles si touchantes de l'Évangile

me raniment par la confiance qu'elles m'inspirent; l'idée du bonheur dont je vais jouir me transporte et me ravit.

Ah! le croirez-vous? Je sentais encore tout le prix d'un tel bonheur, après m'en être privé par ma faute, et dans les premiers temps de mes égarements. Oui, mon père, il y a un an, à pareil jour que celui où je vous écris, que, combattu par un reste de foi et par mes doutes, j'entrai dans le temple sans trop savoir ce que j'allais y faire : je vis l'heureux concours des fidèles qui environnaient les saints autels, et s'y nourrissaient du pain des anges : leur foi, leur piété, leur contenance modeste, une expression de contentement et de joie répandue sur tout leur extérieur, le souvenir des douceurs ineffables que j'avais goûtées dans cette action sainte lorsque je la fis pour la première fois, tout se réunissait en ce moment pour faire sur moi les plus fortes impressions : je me cachai pour verser des pleurs; je me plaignis à moi-même de l'état de doute où je m'étais plongé, des perplexités que j'éprou-

vais; je me reprochais une conduite si différente de ce qu'elle était avant que j'eusse perdu la foi; je regrettais mes premiers sentiments, il semblait que j'allais les reprendre plus vifs et plus purs que jamais. Hélas! je revis Lausane, Senneville! et tout fut oublié....

Tandis que je vous écris, le jour commence à paraître. L'aurore du plus beau jour brille enfin pour moi; je l'ai prévenue pour épancher mon cœur et m'entretenir avec vous. L'union la plus sainte va mettre le comble à mon bonheur. Ah! fasse le ciel que les suites en soient durables, que rien à l'avenir ne me rende ingrat et parjure, que rien au monde ne soit capable d'altérer ma fidélité! Je m'appuie sur la grâce de mon Sauveur beaucoup plus que sur mes résolutions et mes promesses; mais ce que je crois pouvoir assurer, c'est que maintenant le Sauveur est tout pour moi. Sa doctrine m'enchante; ses exemples m'enflamment; sa vie, sa mort, son sacrifice, le don qu'il me fait, tout ravit mon cœur et l'embrase de son amour. Je médite ses bienfaits et

ses lois, je le contemple, je l'admire; et, désabusé que je suis de toutes les fausses idées de grandeur et d'héroïsme que je m'étais faites, de tous les vains objets de mon culte et de mes hommages, mon Dieu, mon maître, mon modèle, mon héros, c'est Jésus-Christ.

Que je chéris, que je révère les vertus que cet Homme-Dieu m'enseigne! et que je suis disposé à les suivre! O mon père! quel spectacle à mes yeux que celui du vrai chrétien, vraiment vertueux! parce que toutes ses vues, ses actions sont dirigées vers *cette unique fin, la gloire de son Créateur*; vertueux malgré les passions, malgré l'exemple, malgré les préjugés et la coutume, sans cesse luttant contre le monde, contre sa propre faiblesse; toujours d'accord avec lui-même, sa vie se déploie comme un système uniforme de conduite et de sagesse, consacré tout entier à l'honneur et à la louange de son Dieu.

Quel contraste avec le caractère des incrédules

tels que je les ai vus. Sans principes fixes, sans frein, sans autre loi que leurs penchants, sans autre but que le plaisir, presque tous sans jugement et sans raison ; ai-je bien pu les avouer pour mes maîtres, ou me glorifier quelquefois de les avoir pour disciples! Hélas! quels systèmes que les leurs! ils sont tels qu'en les exposant on ne voudrait pas être pris pour un homme qui les réduisît en pratique, et qui en admît pour lui-même et dans le cours de sa vie les horribles conséquences.

Aujourd'hui que je me rappelle tous leurs sophismes, tous leurs vains raisonnements, je crois voir cet amas d'impostures fuir et disparaître devant l'éternelle vérité comme les ombres de la nuit disparaissent et s'éclipsent au grand jour. Je crois entendre le père des lumières, dissipant ce faible nuage qu'ils osent élever devant lui, et, tout indigné de leur présomption et de leur audace, leur dire comme au livre de Job : « Quel » est celui-là qui mêle des sentences avec des » discours pleins d'ignorance et de folie? » Ce

sont cependant ces hommes que j'ai vus former une ligue contre le Seigneur ; traiter d'esprits faibles et superstitieux, de fanatiques et d'enthousiastes, tous ceux qui ne pensaient pas comme eux ; repousser à haute voix et sans ménagement les traits qu'on lançait contre l'irréligion ; et, affrontant tout à la fois Dieu, les hommes et les lois, se donner sans honte pour les apologistes du vice et de l'impiété. O mon Dieu, daignerez-vous oublier que j'ai pris part à leurs blasphèmes, et que j'ai pu m'asseoir au milieu d'eux ! Ah ! pardonnez, Seigneur, les égarements de ma jeunesse ; pardonnez-moi des erreurs que je cours rétracter au pied de vos autels, et que mon cœur désavoue pour toujours.

Il s'approche le moment fortuné après lequel je soupire, et je vais m'y préparer de nouveau. Bientôt après, mon père, je vole dans vos bras avec ma chère Emilie et toute l'aimable famille que vous nous avez envoyée. Tout est disposé pour notre départ. Demain j'abandonne un sé-

jour où je n'aurai rien à regretter, puisque je trouverai tout auprès de vous.

Adieu, monde trompeur qui m'aviez séduit, qui m'aviez promis le bonheur et ne me l'avez point donné! Adieu, toutes les faveurs de la cour, qui étiez autrefois le plus vif objet de mes vœux, et qui l'êtes aujourd'hui de mon indifférence! Je vais apprendre loin de vous à être vrai, sage et vertueux. Sous les auspices du meilleur des citoyens comme du plus tendre des pères, je vais apprendre à devenir citoyen moi-même, à me rendre digne par mon étude et par mes soins de servir un jour mon roi, ma patrie, si mon roi daigne me pardonner; et, si je meurs dans sa disgrâce, j'aurai du moins appris à mes enfants à le servir et à l'aimer. Adieu, mes anciens amis, mes compagnons d'incrédulité! mon changement vous sera connu, car je ne craindrai pas de le manifester; vous en plaisanterez, et je n'en rougirai pas; à l'aide de vos ingénieuses saillies, vous mettrez les rieurs de votre côté, et vous n'y mettrez pas la raison; vous me plaindrez, et je

plaindrai encore plus votre aveuglement, et je prierai le ciel qu'il dissipe vos ténèbres, et je me féliciterai chaque jour de ne plus penser comme vous. Grâces à la religion, je vais avoir des principes, des mœurs; et je n'en avais pas.

ENVOI

Qui se trouvait à la suite de la Lettre LI, que le comte de Valmont a écrite à son père en se rendant aux preuves de la religion.

Je vous envoie la copie du projet que le malheureux Lausane avait mis sous le chevet de son lit, et que j'y aperçus au moment de sa mort. Il n'est pas écrit de sa main; et je ne crois pas qu'il soit de lui, quoique j'y reconnaisse son esprit

et ses principes : on l'aura sans doute entrepris par son ordre, et j'ai eu lieu de penser que son dessein était, après l'avoir médité à loisir de l'appuyer par la suite et de le répandre. Quelque jour peut-être daignerez-vous me le renvoyer avec les apostilles qui lui conviennent. Grand Dieu! quel monstre que l'incrédulité du siècle, lorsqu'on le voit sans déguisement!

LE GRAND ŒUVRE.

Le secret de transformer les métaux en or est une chimère; c'est l'œuvre du préjugé, mais le grand œuvre en effet, l'œuvre par excellence, et pour tout dire en un mot, le chef-d'œuvre de la philosophie, est d'établir la liberté des opinions sur la ruine des superstitions, d'ôter aux hommes leurs entraves, de briser leurs idoles, d'é-

largir pour eux la voie du bonheur, de légitimer leurs plaisirs, et de faire taire leurs craintes et leurs remords.

Il faudrait, pour y parvenir, que les plus éclairés d'entre nos sages concertassent un plan uniforme qui embrassât les moyens les plus sûrs d'avancer cet œuvre unique, le remède à tous nos maux et le salut du genre humain. En attendant qu'ils se réunissent sur un objet si important, voici un plan que je crois pouvoir offrir à ceux qui se sentiront assez de forces et de lumières pour travailler en ce genre, et dont j'ose leur garantir le succès.

Premièrement, il est naturel qu'ils ménagent leur sûreté personnelle; et je vais leur enseigner les moyens de le faire, en leur indiquant quelques ruses qu'ils pourront employer selon les circonstances.

Lorsque leur nom sera à la tête de leurs ouvrages, ils affecteront un grand respect pour la

loi naturelle, pour les mœurs, pour la religion en général, et ne l'attaqueront que sous le nom de préjugé. Ils se donneront pour ne pas compromettre leur réputation, une demi-teinte de christianisme, qui n'en imposera qu'aux sots dont le public abonde, et ils nageront, comme on parle, entre deux eaux. Ils enverront seulement à la découverte quelques vérités hardies qui, si elles passent, prépareront un libre accès par la suite à des vérités plus hardies encore; si elles ne passent pas, et qu'on vienne à en découvrir l'auteur, il en sera quitte pour chanter humblement la palinodie, et pour faire sans honte une de ces rétractations que la nécessité arrache, que signe la main ou que la bouche prononce, mais que le cœur désavoue, et qu'au fond le vrai sage ne désapprouvera jamais; car enfin est-il rien de plus sacré que notre propre intérêt?

Je ne blâmerais pas ceux qui, contraints par de puissants motifs, se prêteraient au culte public, et forceraient le peuple à croire qu'ils pensent comme lui. Quelques-uns crieront à l'hor-

reur, mais ne nous laissons pas étourdir par ces vaines clameurs ; il n'y aura de dupes que ceux qui sont faits pour l'être. Et qu'est-ce après tout qu'idolâtrie pour des sages qui pour la plupart ne croient pas en Dieu ? qu'est-ce que fausseté, quand avec tant de raison de douter on ne croit pas même à la vérité ? S'il y a un moment où je voulusse être brave en laissant tomber le masque, c'est celui de la mort, où il faut laisser après soi un exemple de courage, et où l'on n'a plus rien à risquer.

Une ruse plus adroite encore, pour pouvoir tout se permettre et tout dire impunément, serait de faire paraître ses ouvrages sous un autre nom ; de les présenter comme « l'ouvrage le plus » hardi et le plus extraordinaire que l'esprit hu- » main ait osé produire jusqu'à présent ; » de les donner comme le livre posthume de quelque académicien célèbre, quelle qu'ait été d'ailleurs sa manière de penser et d'écrire, et de profiter ainsi de sa célébrité pour accréditer nos opinions. Les bonnes gens pourront s'indigner de cette su-

percherie; mais que nous importe l'antique bonhomie de ces âmes prudes et simples! L'auteur de cet écrit supposé ne se nommera qu'à ses amis.

En second lieu, pour obtenir sur la superstition un triomphe plus facile, et pour propager plus sûrement la lumière, nous nous prêterons la main ; nous ferons corps, et nous nous répondrons d'un bout du monde à l'autre.

Nous nous ferons des prosélytes à quelque prix que ce soit. Nous leur promettrons la considération, la fortune et les places qu'on est à portée de leur procurer. Nous aurons un bureau d'adresses où l'on tiendra registre de toutes les places vacantes et de tous ceux qui se présenteront pour les remplir. Ce seront autant d'apôtres que nous enverrons en tous lieux sans peine, sans péril et sans avoir à craindre d'en faire des martyrs. Nous aurons même pour les besoins urgents une cassette philosophique.

Nous exalterons à l'envi ceux qui pensent

comme nous ; et pour peu qu'il se rencontre parmi eux quelque homme à talent, nous en ferons, par des éloges pompeux et répétés de bouche en bouche, un génie rare et un homme extraordinaire. Nous déprimerons au contraire quiconque se ferait un nom en dépit de nous, et en montrant sur la religion d'autres opinions que les nôtres. Nous ne paraîtrons pas même avoir lu ses écrits. Nous aurons à son égard cette sorte de morgue qui sied si bien au vrai sage, le ton fier et le style emphatique. Souvent aussi nous emploierons ces phrases *entortillées qu'il admire, qu'il* fait valoir avec d'autant plus de chaleur qu'il a plus de peine à les comprendre. « Le génie tend » naturellement à s'élever, et cherche la région » des nues. » Nous donnerons par là à toutes nos productions un air grand et mystérieux.

Nous reviendrons sur les siècles passés, de manière à faire sentir que les génies de ces temps-là étaient restés bien en-deçà de la sphère de nos lumières, et que c'est à nous, que c'est au flambeau de nos conceptions qu'ont commencé

les grandes lumières. Nous prouverons au genre humain que nous sommes ses instituteurs et ses maîtres, et toujours ses bienfaiteurs.

Troisièmement, je serais assez d'avis qu'on fît quelque grand ouvrage qui devînt comme le répertoire de nos découvertes et de nos connaissances, et où, par des renvois sagement ménagés, on tâchât d'accorder les choses les plus opposées, qui ne manqueront pas de se rencontrer dans une si immense production; d'expliquer celles qu'on n'aura pas voulu énoncer trop clairement, et de donner ainsi aux esprits intelligents le mot de l'énigme, qui restera toujours telle pour les esprits ordinaires.

Quatrièmement, pour la plus prompte destruction de tout genre de fanatisme, il est essentiel d'établir dans tous nos ouvrages, le tolérantisme universel, excepté pour les intolérants; et ce mot s'entend assez. Avec ceux-ci seulement point d'accord, point de paix ni de trêve. Les plus

sanglantes invectives, les plus piquantes ironies, le plus méprisant persiflage, les injures les plus grossières, s'il le faut, et la juste imputation de tout ce que nous les jugeons capables de faire, quand même ils ne l'auraient pas fait : voilà, par rapport à eux, la seule conduite et l'unique langage qu'il nous importe de tenir.

Tout est bien, et nous convient, quand il est question de renverser l'idole du christianisme, érigée par la superstition. C'est contre lui qu'il faut diriger tous nos efforts; c'est sur son compte qu'il faut mettre l'ignorance, la crédulité, le fanatisme, les guerres, la tyrannie et tous les fléaux qui affligent le genre humain. Nous dégraderons tous ses héros, un Constantin, un Théodose, un Louis IX; nous exalterons au contraire les ennemis du nom chrétien, un Julien, par exemple. Nous tirerons le paganisme, s'il le faut, de l'avilissement où il est tombé; nous relèverons ses dieux; nous donnerons à toute sa mythologie un sens raisonnable et les plus spécieuses cou-

leurs ; et nous ferons un système de religion bien supérieur à celui de la religion chrétienne.

Pour saper plus sûrement celle-ci, nous inventerons des fables, nous ramasserons des contes persans, indiens ou chinois ; nous réchaufferons de vieilles histoires sans fondement, que nous mettrons gravement à côté des siennes, nous donnerons aux choses les plus absurdes, aux plus grossiers mensonges, un air de vérité pour les faire contraster avec ce qu'elle nous enseigne ; et nous anéantirons toutes ces preuves en niant du ton le plus assuré les titres sur lesquels elle se fonde.

Cinquièmement, ensuite de cette tolérance universelle, nous donnerons pour premier article de croyance, pour premier moyen de salut, « de penser et d'agir librement ; » de douter de tout et de ne rien croire ; d'admettre tous les systèmes, hors celui de la religion.

Sixièmement, après avoir endormi pendant

quelque temps les hommes par les beaux noms de *grand Être*, de *loi naturelle*, et les avoir amusés de tous ces rêves brillants, il faut, autant que nous le pourrons sans nous compromettre, laisser tomber ce voile transparent par lequel nous gazions nos véritables sentiments, et nous affaiblissions aux yeux encore timides du profane vulgaire l'éclat de la vérité.

« Il est temps que la raison, injustement dé» gradée quitte un ton pusillanime qui la ren» dait complice du mensonge et du délire. La » vérité est une; elle est nécessaire à l'homme, » elle ne peut jamais lui nuire. » Voici le moment où elle doit briller de toute sa lumière : c'est l'heureux temps de la révolution prédite par nos sages, c'est le grand siècle où l'univers entier va devenir philosophe. Il faut donc que quelqu'un de nos chefs fasse paraître un de ces ouvrages vraiment philosophiques et pensés fortement, où sans détour on prêche le matérialisme; cette doctrine déjà préparée, annoncée par tant d'écrits, mais pas encore aussi hautement pu-

bliée, aussi parfaitement développée qu'il serait à désirer.

Au mot *Dieu*, cet épouvantail des faibles et des imbéciles (et jusqu'ici presque tout l'univers l'a été), on substituera le grand mot de *nature*, en tâchant de la définir un peu clairement, s'il est possible.

Qu'on y prenne garde, c'est ici l'article important. Si on laisse au peuple ce fantôme de la Divinité, ce vieux préjugé, le plus ancien, le plus universel, le plus enraciné de tous, nous ne tenons plus rien. Les attributs de sagesse, de justice, d'amour pour l'ordre et pour le bien, reparaîtront toujours, et avec eux renaîtra la loi naturelle, et avec eux se reproduiront les idées de châtiments et de récompenses après cette vie ; par eux le christianisme lui-même reprendra une nouvelle force. Car enfin il y a entre l'idée de Dieu, telle qu'on l'avait imaginée, et la loi naturelle, entre celle-ci et la religion du chrétien, plus de liaison qu'on ne croit ordinaire-

ment. L'idée de perfection qui semble attachée à cette dernière paraît comme un supplément nécessaire à l'insuffisance de l'autre. Dieu une fois supposé, il serait assez naturel de penser que ce qui est conforme à sa sainteté et à sa gloire tire de lui son origine.

Il est donc de la plus grande conséquence de bien faire sentir que ce que nous admirons le plus dans l'univers peut être expliqué par des combinaisons fortuites, ou, pour parler plus juste, par l'essence nécessaire des choses, par les lois du mouvement et les propriétés de la matière.

C'est d'après ces éclatantes vérités que nous ferons voir que c'est sans ordre, sans règle, sans l'intervention d'aucun être intelligent, et seulement en conséquence des lois nécessaires du mouvement et des propriétés de la matière que le soleil, par exemple, ce globe ardent et lumineux, a été formé par l'embrasement d'une planète, qui s'est si justement trouvée à telle dis-

tance plutôt qu'à telle autre ; que par une suite des mêmes lois, notre terre pourrait bien s'enflammer à son tour, et devenir soleil pour un autre monde qui, dans le temps précis, se trouverait avoir besoin de sa chaleur et de sa lumière : que tous les astres, s'attirant, se repoussant en raison de leur masse et de leur distance, gravitant les uns vers les autres et vers un centre commun, suivent par des lois si simples leur marche constante et régulière, sans que ces lois aient d'autres principes qu'elles-mêmes, sans que cet arrangement, ce rapport des astres entre eux, leur distance et leur masse réciproques, si justement combinés par les effets qui résultent, aient été réglés d'une manière si précise autrement que par la nécessité des choses ; nécessité qui comme nous l'avons dit plus haut, n'est pas une force aveugle, mais qui n'est pas non plus une force intelligente : que sur notre globe les plantes, les arbres, les animaux, les hommes, les insectes, les fruits, les fleurs, toutes les productions de la terre qui nous ravissent par les rapports innombrables et si heureusement ren-

contrés que nous y apercevons, ne sont en effet que des rencontres nécessaires de germes, de molécules organiques de parties similaires, sans que les molécules, les germes primitifs, les moules intérieurs aient d'autre cause que l'essence et les propriétés de la matière.

Ici, comme sur tout le reste, il s'agit moins de raisonner, de prouver que d'embrouiller, d'envelopper, de nier, d'affirmer, de répéter et de conclure. Nous aurons contre nous les géomètres profonds, les astronomes, les physiciens les plus éclairés; car ceux-ci croient tous en Dieu : mais à coup sûr ils se sont trompés, puisque tout homme est sujet à l'erreur.

Septièmement, l'homme est une machine mieux organisée peut-être que celles qui l'environnent, mais toujours machine. « Il peut être » comparé à une harpe sensible qui rend des sons » d'elle-même, et qui se demande qui est-ce » qui les lui fait rendre. »

» Et qu'on ne dise point que c'est dégrader
» l'homme que de réduire ses fonctions à un
» pur mécanisme; que c'est honteusement l'a-
» vilir que de le comparer à un arbre, à une
» végétation abjecte... Le philosophe exempt
» de préjugés n'entend point ce langage inventé
» par l'ignorance. Un arbre est un objet qui
» dans son espèce joint l'utile à l'agréable; il
» mérite notre affection quand il produit des
» fruits doux et une ombre agréable. »

O homme! laisse donc ces vaines prérogatives dont te flattait un stupide orgueil, et souffre que le sage te ramène à la véritable dignité!

L'homme tient son rang dans l'échelle des êtres; il est précisément dans le degré au-dessus de l'orang-outang. » Il leur est supérieur seule-
» ment par la différence d'organisation, parce
» qu'il a des mains, par exemple, et non des
» pattes; » ce qui, comme on le voit assez, ne l'empêche pas d'être lui-même un pur animal, un être purement physique.

Huitièmement, enfin, pour la perfection du grand œuvre que nous entreprenons, il faut souffler l'esprit républicain dans les monarchies ; armer par nos écrits et nos discours les sujets contre leurs princes; faire la guerre aux rois de la terre comme aux dieux du ciel! briser le sceptre dans leurs mains ; « rendre à la société le pouvoir de révoquer celui » qu'elle accorde à ses souverains, à ses législateurs, à ses magistrats, à ses représentants, » quand son intérêt l'exige; de changer la forme » de son gouvernement, d'étendre ou de limiter » le pouvoir qu'elle confie à ses chefs sur lesquels elle conserve toujours une autorité » suprême dont elle ne peut se dessaisir. »

Pour y parvenir, ne craignons pas de dire des souverains tout le mal que nous pourrons; de les calomnier, s'il le faut, dans nos histoires et aux yeux de l'univers ; de leur parler à eux-mêmes en instituteurs et en maîtres; de leur dire à tout propos les injures les plus outrageantes, de les appeler le vulgaire, la populace

des rois; de dégrader leur majesté; de peindre, d'exagérer partout les abus du pouvoir sans en reconnaître, avec les vils politiques et les froids moralistes, la prétendue nécessité et les avantages; de saper le trône, et de renverser du même coup l'autel sur lequel il s'appuie.

L'autorité des rois et celle des pontifes se soutiennent réciproquement; il faut donc frapper en même temps sur l'une et sur l'autre. « Les » ministres du Très-Haut, toujours tyrans eux- » mêmes ou fauteurs des tyrans, ne crient-ils » pas sans cesse aux monarques qu'ils sont les » images du Très-Haut?... Les tyrans et les prê- » tres n'ont-ils pas combiné avec succès leurs » efforts pour empêcher les nations de s'éclai- » rer, de chercher la vérité, de rendre leur sort » plus doux et leurs mœurs plus honnêtes? » Décrions donc à la fois et les rois, et les prêtres, et les magistrats: appelons-les des oppresseurs, des brigands, des insensés, des fourbes, des méchants; et nous, au contraire, nous prouverons que l'esprit philosophique est le grand

pacificateur des états, et que nous sommes les sages par excellence et les amis de la vérité.

Au bas du projet, le comte reprend et continue ainsi :

O mon père! quelle sagesse que la leur, ou plutôt quel monstrueux excès! et quelle frénésie ! il n'y a donc plus rien de sacré pour la nouvelle philosophie ! Voilà donc réunis sous un même point de vue les systèmes que j'adoptais, et les moyens dont ces amis de la vérité se servent pour les répandre! Voilà tous les délires que leurs passions enfantent, et qu'ils mettent à la place des clartés vives et pures que la religion nous présente ! L'exposition même qu'ils nous font de leurs dogmes insensés et pervers, dégagée de toutes les précautions dont ils usent pour les adoucir, de tout l'étalage qu'ils emploient pour les faire valoir, ne suffirait-elle pas pour les réfuter? Le christianisme a ses preuves en

même temps qu'il a ses mystères. Mais eux, que nous offrent-ils? des mystères sans preuves, accompagnés des plus grandes absurdités.

Je viens de donner ma clef à Veymur pour qu'il brûle sans pitié tous les ouvrages de cette nature que j'avais pris soin de recueillir. Eh! de quel malheur ne serais-je pas la cause si, pendant ma vie ou après ma mort, quelques-uns de ces livres tombaient par ma faute entre les mains d'un infortuné! un accès de fureur, une mort violente serait le triste fruit qu'il retirerait de cette lecture; et, en les brûlant, je la lui aurais épargnée. Ah! quel fléau pour l'humanité que nos sages si, selon la réflexion que vous en avez faite, la nature n'avait mis dans le cœur des hommes cet instinct moral qui combat avec force leurs dogmes impies, et si d'ailleurs ils ne finissaient par se combattre et se détruire eux-mêmes! Quelle perte pour nous que celle de la religion s'ils avaient pu réussir à nous la ravir pour toujours! Hélas! sans elle, nulle croyance à laquelle

on puisse se fixer, nulle félicité à laquelle on puisse s'attendre et encore moins à laquelle on puisse s'arrêter : on est entraîné par une pente rapide; on va de désirs en désirs, de jouissance en jouissance, se perdre dans tous les excès et s'abîmer le plus souvent dans toutes les horreurs de l'infortune et du désespoir. On perd de vue tout ce qu'il y a de plus consolant pour ne se réserver d'autre espoir que le néant, et d'autres motifs de résignation que la dure loi de la nécessité : tandis que dans la religion tout porte à la modération, à la tempérance, à la sagesse; tout concourt à entretenir l'égalité d'âme, le contentement et la paix au sein même des souffrances; tout nous soutient, nous anime, nous console et nous conduit au bonheur.

Vous croiriez, me disiez-vous, mon père, à la religion chrétienne, à ne l'envisager que par son rapport à la vertu; et moi j'y croirais aujourd'hui à ne l'envisager que par son rapport avec la véritable félicité.

Nos philosophes, pour mieux jouir, s'ôtent

les plus sûrs moyens d'être heureux. Ils s'ouvrent une source intarissable de chagrins et de peines ; et l'unique remède qu'ils préparent à leurs maux est de se délivrer de la vie. Mais dans leurs principes mêmes, sont-ils donc bien certains qu'il n'y ait rien au-delà ? Eh quoi ! la nature si prévoyante en apparence et si sage dans sa marche, tout aveugle qu'on la suppose dans le principe de ses opérations ; cette nature qui a réuni tous les hommes dans le penchant uniforme à admettre de certains principes comme nécessaires au maintien de l'ordre et de la société ; qui leur a donné universellement les notions du bien et du mal moral ; qui leur a imprimé l'idée, le sentiment de l'immortalité ; qui déjà même a uni si heureusement ici-bas le trouble et les remords au vice, la paix et le contentement à la vertu, ne pourrait-elle pas aussi, par ses combinaisons diverses, avoir fait un paradis pour les bons, et un enfer pour le matérialiste, pensant comme il pense, agissant comme il agit ? et n'y aurait-il pas en effet moins de difficulté à le présumer qu'il n'y en a à croire avec ces faux sages

que tout ce que je vois de si bien enchaîné, de si bien ordonné dans l'univers, a été produit seulement par une fatale nécessité?

—

NOTES

Du premier volume.

LETTRE IV, PAGE 26.

Considère ces animalcules qui sont des millions de fois plus petits qu'un grain de poussière. Leuwenhoek, ce scrutateur assidu de la nature, a découvert le premier que cette matière blanchâtre qui se met autour de nos dents est toute pleine d'animalcules. « J'ai voulu, dit M. Sulzer, m'assurer par moi-même de la vérité de cette assertion. Dans ce dessein, j'ai fait un microscope dont le diamètre est d'un quart de ligne, ou de la quarante-huitième partie d'un pouce de France. Je m'en suis servi pour examiner cette matière que les aliments

laissent autour de nos dents, malgré toutes les précautions qu'on peut prendre pour les nettoyer, et j'ai suivi exactement le procédé de Leuwenhoek. J'ai trouvé non-seulement que son rapport et la description qu'il donne de ces animalcules étaient justes, mais encore, après bien des expériences, je suis venu à bout de connaître exactement la figure et la grandeur des plus petits d'entre eux, qu'il n'avait pas pu déterminer. La plus grande partie de leur corps est ronde, et ils ont avec cela une petite queue fort courte, de sorte que toute leur figure ressemble assez à celle des petites grenouilles que nous voyons dans les prairies lorsqu'elles viennent d'éclore.

» Leur grandeur me paraît comme celle d'un grain de poudre à canon de la plus petite espèce, et comme mon microscope grossit des millions de fois les objets, il est clair que, dans un espace de la grandeur d'un semblable grain de poudre, il peut y avoir des millions de ces animalcules; chose aussi véritable qu'elle paraîtra incroyable à la plupart des hommes. » (*Essais de physique appliqués à la morale*).

MÊME LETTRE, PAGE 28.

N'a pas négligé le juste rapport. De tous les ouvrages de la nature, qu'on en montre un seul, une seule plante, un seul arbre, un seul animal, dont l'espèce soit défectueuse dans quelqu'une de ses parties; par exemple, une

espèce entière d'animaux qui, ayant quatre pieds, ne puissent marcher qu'avec trois, et en aient un d'inutile; un gros fruit tenant, dans tous les arbres de la même espèce, à des branches trop faibles, et qui le laissent tomber avant sa maturité. On trouve dans les Indes un arbre de la grandeur du laurier, dont le fruit nommé *jaca* fait seul la charge d'un homme : mais ce fruit croît sur le tronc de l'arbre, ordinairement vers le pied, les branches n'étant pas assez fortes pour soutenir un si grand poids. (Voyez l'*Histoire moderne*, t. V, p. 47.) Est-ce donc le hasard qui, dans cette suite immense d'êtres différents dont l'univers est composé, a si bien combiné tous les rapports? Est-ce le hasard qui a donné un germe aux animaux et aux plantes, et qui en perpétue ainsi l'espèce? Serait-ce le hasard qui, selon la loi générale, aurait fait naître chaque animal de l'union des deux sexes, et les aurait tellement distingués pour une fin si nécessaire? Serait-ce lui qui aurait formé l'homme dans le sein d'une femme, puisqu'il est prouvé qu'à le considérer indépendamment d'une puissance créatrice, il ne peut être formé ailleurs, et qu'en conséquence la rencontre fortuite des molécules organiques est une chimère? Serait-ce lui encore qui aurait si heureusement diversifié les moules des corps organisés, qui en aurait si agréablement varié les formes, et qui les aurait gradués avec tant d'intelligence et de sagesse? Serait-ce lui enfin qui aurait mis, jusque dans les moindres choses, du dessein et des proportions, et dans chaque genre ces deux qualités jointes ensemble, la variété et l'uniformité? Que l'on considère au

microscope de Delbare*, des tranches de différents bois, de chêne, de laurier, de tilleul, de joncs de canne, de rosier, de vigne, et mille autres semblables, des tranches même de paille, de chanvre, coupées horizontalement et très-minces avec le rasoir, ou beaucoup mieux avec des instruments faits exprès, on y admirera les dentelles les plus magnifiques, les bordures les plus élégantes formées de l'écorce de l'arbre, les dessins les plus réguliers; et d'une espèce à l'autre on y observera, avec un plan uniforme, les traits les plus variés. Il en est de même des graines, des insectes, des étuis de scarabées, des animalcules d'infusions diverses, etc. O philosophes! lorsque je considère ainsi tous les ouvrages de la nature, et qu'à chacune de ses merveilles, je me dis à moi-même : Voilà ce qu'ils appellent les effets du hasard, ou d'une aveugle et fatale nécessité, quelle opinion dois-je me former de votre force d'esprit et de vos systèmes?

Qu'il me soit permis d'ajouter ici, sur les effets du hasard, cette remarque faite par l'auteur de la *Théorie des sentiments agréables*. « Dès que l'on commença à étudier l'anatomie, on s'aperçut que la grosseur de chaque muscle était proportionnée à la grosseur de l'os auquel il s'attachait. Quelques anatomistes frappés de ce rapport, objectèrent aux épicuriens que, si c'eût été une puissance aveugle qui eût bâti l'édifice mobile du corps des animaux, elle n'y eût pas si parfaitement assorti à la pesanteur de

* Microscope justement célèbre par la grande clarté, les combinaisons avantageuses, et le beau champ qu'il présente à l'observateur.

chaque os la force du cordon destiné à le soutenir et à le mouvoir. Les épicuriens répliquèrent que les cordons n'avaient point été différenciés par la nature, et que ceux qui faisaient le plus de mouvement devenaient les plus charnus de même que les hommes qui font le plus d'exercice deviennent les plus robustes; unique, mais frivole retranchement de l'athéisme. Galien (*de usu partium corporis humani*) le foudroya aisément : il démontra dans les enfants tirés du sein de leurs mères ces mêmes proportions aussi marquées que dans les athlètes les plus vigoureux. »

LETTRE VII, PAGE 57.

Pourquoi ces montagnes. « Les inégalités qui sont à la surface de la terre, qu'on pourrait regarder comme une imperfection à la figure du globe, sont en même temps, dit Buffon, une disposition favorable, et qui était nécessaire pour conserver la végétation et la vie sur le globe terrestre. Il ne faut pour s'en assurer, que se prêter un instant à concevoir ce que serait la terre si elle était égale et régulière à sa surface; on verra qu'au lieu de ces collines agréables, d'où coulent des eaux pures qui entretiennent la verdure de la terre, au lieu de ces campagnes riches et fleuries, où les plantes et les animaux trouvent aisément leur subsistance, une triste mer couvrirait le globe entier, et qu'il ne resterait à la terre, de tous ses attributs, que celui d'être une planète obscure, abandonnée, et desti-

née tout au plus à l'habitation des poissons. » (*Théorie de la terre. Preuves*, art. 9.)

LETTRE XXI, PAGE 184.

Ah! malheur à l'âme brute et sauvage, etc. « Quel serait le sort du genre humain si chacun vivait à part! Autant d'hommes, autant de proies et de victimes pour les autres animaux; ils auraient un sang fort aisé à répandre; ils seraient la faiblesse même. Les autres animaux ont des forces suffisantes pour se défendre. Tous ceux qui doivent être vagabonds, et à qui leur férocité ne permet pas de vivre en troupe, naissent, pour ainsi dire, armés; au lieu que l'homme est de toute part environné de sa faiblesse, n'ayant pour armes ni dents ni griffes; mais les forces qui lui manquent quand il est seul, il les trouve en s'unissant avec ses semblables. La nature, pour le dédommager, lui a donné deux choses qui, d'inférieur qu'il serait autrement, le rendent supérieur et très-fort : je veux dire la raison et la sociabilité, par où celui qui seul ne pouvait résister à personne devient le maître de tout. La société lui donne l'empire sur les autres animaux; la société fait que, non content de l'élément où il est né, il étend son domaine jusque sur la mer : c'est cette même union qui lui fournit des remèdes dans ses maladies, des secours dans sa vieillesse, du soulagement à ses douleurs et à ses chagrins ; c'est elle qui le met, pour ainsi dire, en état de braver la fortune. Otez la sociabilité, vous détruirez le lien qui unit le genre humain,

et d'où dépend la conservation et tout le bonheur de la vie.» (Sénèque, *de Benef.*, l. 4, c. 18.)

LETTRE XXIII, PAGE 197.

N'est plus rien en tombant, etc. On ne saurait trop faire attention à cet hommage intérieur de respect et d'estime qu'on rend à la seule vertu. Tandis qu'un grand, qu'un lord, qu'un pair, fier de sa naissance, de ses titres, de ses prérogatives et de son crédit, voit tout au-dessous de lui, foule ses vassaux, se rend à charge à ses voisins, laisse dévaster les terres qu'il possède, les contrées qu'il habite, par des animaux de toute espèce, contre lesquels même il n'est pas permis de se défendre, porte partout le dégât à l'aide de ses chevaux, de ses chiens et de ses piqueurs, se fait rendre par crainte, ou par considération pour le rang qu'il occupe, pour le sang dont il sort, un salut qu'il dédaigne de rendre à son tour, il fait dire de lui : C'est un petit génie, car il est fier : c'est une âme vile que gouvernent ses intendants et ses maîtresses, c'est un homme sans mœurs qui use sa santé, son temps et ses biens dans la crapule et la débauche ; c'est un grand sans noblesse et sans honneur, car il fait des dettes et ne paie pas, il donne des paroles, et ne les remplit pas ; il se fait de mauvaises affaires, et ne s'en tire que par argent ou par faveur.

Ainsi on le déteste, on le redoute, on le méprise ; et le fermier, qui est à sa porte et qui fait du bien, l'honnête commerçant auquel lui-même est souvent forcé d'avoir recours, sont estimés, révérés, et portent l'amour et la joie dans tous les cœurs.

LETTRE XXIII, PAGE 201.

La noble espérance des siècles éternels. La nature elle-même nous rassure tacitement sur notre immortalité : je ne sais d'où cela vient, mais je trouve qu'un pressentiment d'une vie à venir est inhérent à l'âme de l'homme. Nous nous croyons immortels d'après le consentement de toutes les nations. Ce pressentiment, cette idée de l'immortalité existe, et paraît avec le plus d'éclat dans les plus grands génies, et dans les âmes les plus élevées. » (Cic., *Tuscul. quæst.*, l. I.)

« *On reconnaît*, dit Holland, *que l'hypothèse de notre immortalité est conforme à nos vœux, et que l'homme en est naturellement flatté.* » Pourquoi donc vouloir arracher à l'humanité ses tendres espérances? pourquoi détruire le ressort de nos plus belles actions? pourquoi ravir au malheureux l'unique consolation qui le fortifie et le remplit de joie au milieu des afflictions? pourquoi décourager et réduire au désespoir la vertu disgraciée, bannie et persécutée? Philosophe barbare! laisse-nous donc une illusion que nous chérissons. Par quel motif présentez-vous à l'homme de bien un système destructeur de ses espérances et de ses soulagements, un système qu'il ne peut croire qu'avec effroi et qu'il ne peut rejeter qu'avec indignation? Mais vous n'écrivez point pour lui : vous voulez guérir le genre humain des craintes de l'avenir. Il n'y a que les scélérats qui en soient tourmentés. C'est donc pour les enhardir au crime, c'est pour étouffer leurs remords, c'est pour leur livrer l'homme de bien que vous travaillez. Triste occupation! Le

scélérat mérite-t-il donc les secours de la philosophie? *Eh! quelle philosophie!*

LETTRE XXIV, PAGE 206.

Le ministre du Très-Haut. « Tout annonce dans l'homme, dit Buffon, le maître de la terre; tout marque en lui, même à l'extérieur, sa supériorité sur tous les êtres vivants; il se soutient droit et élevé : son attitude est celle du commandement; sa tête regarde le ciel et présente une face auguste, sur laquelle est imprimé le caractère de sa dignité; l'image de l'âme y est peinte par la physionomie; l'excellence de sa nature perce à travers les organes matériels, et anime d'un feu divin les traits de son visage; son port majestueux, sa démarche ferme et hardie, annoncent sa noblesse et son rang; il ne touche à la terre que par ses extrémités les plus éloignées, il ne la voit que de loin, et semble la dédaigner; les bras ne lui sont pas donnés pour servir de pilier d'appui à la masse de son corps; sa main ne doit pas fouler la terre, et perdre par des frottements réitérés la finesse du toucher, dont elle est le principal organe; le bras et la main sont faits pour servir à des usages plus nobles, pour exécuter les ordres de la volonté, pour saisir les choses éloignées, pour écarter les obstacles, pour prévoir les rencontres et le choc de ce qui pourrait nuire, pour embrasser et retenir ce qui peut plaire, pour le mettre à la portée des autres sens.

» Lorsque l'âme est tranquille, toutes les parties du visage sont dans un état de repos; leur proportion, leur union, leur ensemble marquent encore assez la douce harmonie des pensées, et répondent au calme de l'intérieur. Mais, lorsque l'âme est agitée, la face humaine devient un tableau vivant, où les passions sont rendues avec autant de délicatesse que d'énergie; où chaque mouvement de l'âme est exprimé par un trait, chaque action par un caractère dont l'impression vive et prompte devance la volonté, nous décèle, et rend au dehors, par des signes pathétiques, les images de nos secrètes agitations. »

Comme on ne saurait enfin trop multiplier, surtout aujourd'hui, les images frappantes de la grandeur de l'homme, pour le tirer de l'état d'avilissement où les passions toutes seules le réduisent, nous allons terminer ces citations par ce beau morceau d'Young, si bien traduit par M. Le Tourneur. « Viens, Lorenzo, viens juger si l'homme est un être ordinaire et fait pour mourir tout entier: montons ensemble à la hauteur des nuages, et contemplons le spectacle de sa puissance. Baisse tes regards sur le globe: il est couvert des preuves de ton immortalité. Que de merveilles semées sur sa surface! quelle longue étendue de plaines cultivées et cachées sous les moissons! quelle foule de vaisseaux chargés des dépouilles de l'univers volent sur le sein des mers obéissantes, et servent à son gré ses plaisirs ou ses fureurs! Il soumet à ses vues l'Océan, les vents et les astres. Son génie dispose en maître des éléments; et la nature, devenue son agent, manœuvre sous ses ordres. En

vain elle oppose ses rochers aussi anciens qu'elle pour lui fermer le passage et l'arrêter : l'homme souverain commande; les montagnes s'effacent, et les abîmes sont comblés. Vois ces cités superbes et populeuses suspendues sur la cime des monts. Vois ces autres villes qui s'étendent et remplissent l'enceinte des vallées profondes. Vois-tu leurs tours élever dans les airs leurs pyramides brillantes, dominer d'espace en espace les paysages d'alentour et couronner ce riche tableau? Quel nouveau miracle! D'autres cités s'avancent jusqu'au sein des mers : les images mobiles de leurs superbes édifices se peignent et flottent sur l'onde agitée; les vagues mugissent autour du môle immense qui les repousse, et blanchissent de leur vaine écume sa masse immobile. L'homme a conquis sur l'Océan de vastes provinces. L'homme est un dieu qui dit une seconde fois à la mer : « Tu t'arrêteras ici, respecte tes nouveaux rivages. »

»... Rien ne résiste à l'homme. La terre ouverte dans ses profondeurs lui remet ses trésors; les cieux sont mesurés ; l'astronome atteint l'astre fuyant dans l'enfoncement de l'espace. Les bornes de l'univers sont reculées, son enceinte est élargie, la nature vaincue cède ses secrets : partout les arts la subjuguent et l'emportent sur elle. Le monde entier est un monument éclatant de la force et du génie de l'homme. Il a trouvé son séjour imparfait : c'est lui qui lui donne sa forme et ses derniers traits. Nouveau créateur, rival momentané du Créateur éternel, il achève l'univers. A la vue de ces merveilles, qui ne s'écriera

dans ses transports : « Oui, des êtres immortels ont » habité ce séjour; c'est leur ouvrage que j'admire ! »

MÊME LETTRE, PAGE 207.

Lève les yeux au ciel; souviens-toi qu'un autre genre de bonheur t'est destiné. « Même après une dégradation palpable, l'homme porte en son cœur des sentiments si élevés et si vastes que Dieu seul peut le fixer. Il ne peut trouver son bonheur qu'en Dieu même. Tout autre objet, loin d'étancher la soif brûlante de son cœur, ne sert qu'à l'irriter. De là ces inquiétudes dans la jouissance de ce qu'il avait le plus désiré, cette inconstance qui vole d'objets en objets, cette lassitude que l'on éprouve dans les voies du plaisir, ce ver rongeur qui flétrit l'élévation, cette amertume qui accompagne les folles joies, ce poison de la prospérité qui enivre et qui déchire l'âme. Donnons à un seul homme toutes les connaissances qu'ont eues les autres hommes; que la société entière s'oubliant elle-même, se rapporte à lui seul, que la nature s'anime et fasse un effort pour le combler des dons les plus rares; que ce mortel si privilégié cueille la fleur de tous les plaisirs et ceigne son front du diadème de toute la terre. Que dis-je ? qu'il commande à un million de mondes, ce n'est pas assez que ce million de mondes l'adore; son cœur sera-t-il rempli et satisfait ? Non; il y restera un germe d'inquiétude et de tristesse, un vide infini. Que lui manque-t-il donc ? il lui manque tout tant qu'il n'a pas Dieu. » (*La vraie philosophie.*)

LETTRE XXXI, PAGE 283.

Je m'imagine voir ces génies fameux du dernier siècle, ces hommes vraiment grands à qui l'orgueil philosophique est forcé de rendre hommage. Forcé de rendre hommage ! Hélas ! il commence à s'en dispenser autant qu'il le peut. Désespérant de s'élever jusqu'à eux, on a pris le plus court parti, celui de rabaisser jusqu'à soi pour tout mettre de niveau. Corneille est un *déclamateur;* Boileau *n'a ni verve ni fécondité;* La Fontaine ne mérite pas *d'être compté parmi ceux qui ont fait honneur au siècle de Louis XIV;* Racine *parlait plus en métaphysicien qu'en homme sensible,* ses tragédies n'étaient *que des dialogues bien écrits et bien rimés;* et à trois ou quatre odes près et quelques épigrammes, Rousseau *ne faisait que des vers.* Fénelon *a écrit d'une manière faible;* Bossuet *a fait de son génie un pitoyable usage, et son* Histoire universelle *n'est qu'une maigre production.* Dans des siècles plus reculés, Cicéron même *n'était qu'un rhéteur.*

Le singulier siècle que le nôtre ! toutes les idées y sont renversées ; les notions les plus généralement reçues y sont contredites ; le vrai goût y est méconnu, et son sanctuaire indignement profané ; sous le despotisme fier et absolu de nos sages littérateurs, tous les grands talents sont déprimés ; disons mieux, sous leur compas prétendu géométrique, le bon sens est morcelé, et le sentiment réduit à rien ! Tel est le digne ouvrage de la moderne philosophie ! On ne pouvait mieux en peindre les délires que dans ces vers de Pompignan :

Oui, nous verrons bientôt ces petits conquérants,
Du Parnasse français audacieux tyrans,

De leurs maîtres fameux proscrire les merveilles,
Et leur orgueil briser le sceptre des *Corneilles;*
Tels on vit les Romains dans leurs jours lumineux,
Du second des *Césars* dégrader l'âge heureux,
Ensevelir *Horace* et déterrer *Lucile*,
Préférer la *Pharsale* aux beaux vers de *Virgile*,
Vanter l'esprit guindé du maître de *Néron*,
Et bâiller sans pudeur en lisant *Cicéron*.
Déjà même la langue, et moins belle et moins pure,
Rougit de se prêter à la simple nature;
Cette heureuse clarté, son plus solide appui,
Que l'étranger lui-même admirait malgré lui,
Cet ordre lumineux, le nombre et la cadence
Semblaient abandonner nos vers, notre éloquence.
Le style devient sec, moins nerveux que tendu;
Et pour vouloir trop dire on n'est plus entendu.
Le public désormais, fasciné par ses guides,
Ne veut qu'être ébloui par ses éclats rapides,
Amoureux du bizarre, avide du nouveau
Et, pour comble d'erreur, ennemi du vrai beau.

Et faut-il s'étonner de nos écarts en tout genre? « Aujourd'hui, comme dit très-bien Rousseau, on n'étudie plus, on n'observe plus; on rêve, et l'on nous donne gravement pour de la philosophie les rêves de quelques mauvaises nuits. »

NOTES

Du second volume.

LETTRE XXXV, PAGE 20.

La raison toute seule nous rappelle donc à la création du monde, à la création du premier homme. « Permettons un moment à ceux qui ne veulent point voir l'action de Dieu dans la nature, permettons-leur de former la terre de telle façon qu'ils jugeront à propos : donnons-leur une matière abondante, un mouvement circulaire, une durée tout aussi grande qu'ils voudront ; qu'ils choisissent, ou des lois de Descartes, ou de celles de Newton. Voilà la terre formée selon leur idée. Mais cette terre est nue ; je n'y vois ni verdure ni habitants. Qu'on me mette ici en œuvre toutes les lois et toutes les combinaisons des mouvements, cette terre ne sera jamais qu'un désert affreux. Si la moin-

dre plante y monte, si le moindre ver y rampe, c'est à une intelligence, c'est à une volonté particulière qu'il en faut rapporter la structure et l'action. Le mouvement, qui ne peut construire les anneaux et les entrailles de ce ver, ni les organes de cette plante, pourra-t-il donc ordonner une terre et la rendre habitable? pourra-il en proportionner les différentes couches aux besoins de ses habitants; lui départir sa juste mesure d'air, d'eau et de feu; la placer à un tel point de distance à l'égard du soleil qu'elle ne soit ni glacée par trop d'éloignement, ni brûlée par une proximité trop grande? Si les plantes et les habitants de cette terre y sont introduits par des volontés spéciales, peut-on douter que la même sagesse qui a créé les plantes et les animaux ne leur ait préparé, par une volonté aussi expresse, un terrain propre et une demeure conforme à leurs besoins? Cette terre, si elle était composée selon l'idée des philosophes, assemblerait autour d'un centre commun plusieurs couches de matière rangées l'une sur l'autre, selon leur pesanteur spécifique, c'est-à-dire, les plus pesantes par-dessous et les plus légères par-dessus. Mais elle serait sans utilité, puisqu'elle serait sans organes; point d'atmosphère dont elle pût ressentir tour à tour la pesanteur et le ressort; point de montagnes pour recueillir l'évaporation de la mer, et pour précipiter de haut les fleuves sur les plaines; point d'eaux souterraines pour voiturer de côté et d'autre le sel, le bitume, le sable, le limon, le vitriol, le mercure et les soufres, dont la dispersion, le concours et la fermentation pourront former ensuite ici des eaux minérales ou des bains

chauds, là des pierres précieuses, ailleurs des pierres à bâtir, et peut-être des métaux. Comment se persuadera-t-on qu'une mécanique et des observations si supérieures à toutes nos connaissances se pourraient exécuter dans les croûtes massives de notre soleil obscurci ? Cette terre philosophiquement construite ne sera donc propre à rien, et l'appareil merveilleux des organes de notre globe démontre, non une croûte, une tache ou un accident arrivé dans la nature, mais une création expresse et un arrangement plein de desseins et de précautions. Le Spectacle de la Nature est donc sur ce premier point parfaitement d'accord avec le récit de Moise. » (Pluche. *L'usage du Spectacle de la Nature*, à la fin du troisième volume.)

LETTRE XLIV, PAGE 87.

S'il n'est fondé que sur l'opinion. « Gardez-vous de confondre le nom sacré de l'honneur avec ce préjugé féroce qui met toutes les vertus à la pointe d'une épée, et n'est propre qu'à faire de braves scélérats..... Vit-on un seul appel sur la terre quand elle était couverte de héros? Les plus vaillants hommes de l'antiquité songèrent-ils jamais à venger leurs injures personnelles par des combats particuliers? César envoya-t-il un cartel à Caton, ou Pompée à César pour tant d'affronts réciproques? et le plus grand capitaine de la Grèce fut-il déshonoré pour s'être laissé menacer du bâton?.... Si les peuples les plus éclairés, les plus braves, les plus vertueux de la terre, n'ont point connu le duel, je

dis qu'il n'est point une institution de l'homme civilisé, mais une mode affreuse et barbare, digne de sa féroce origine. Reste à savoir si, quand il s'agit de sa vie ou de celle d'autrui, l'honnête homme se règle sur la mode, et s'il n'y a pas alors plus de vrai courage à la braver qu'à la suivre.... Rentrez en vous-même, et considérez s'il vous est permis d'attaquer de propos délibéré la vie d'un homme et d'exposer la vôtre pour satisfaire une barbare et dangereuse fantaisie, qui n'a nul fondement raisonnable; et si le triste souvenir du sang versé dans une pareille occasion peut cesser de crier vengeance au fond du cœur de celui qui l'a fait couler. Connaissez-vous aucun crime égal à l'homicide volontaire? et si la base de toutes les vertus est l'humanité, que penserons-nous de l'homme sanguinaire et dépravé qui l'ose attaquer dans la vie de son semblable! Souvenez-vous que le citoyen doit sa vie à sa patrie, et n'a pas le droit d'en disposer sans le congé des lois, à plus forte raison contre leur défense. O mon ami! si vous aimez sincèrement la vertu, apprenez à la servir à sa mode, et non à la mode des hommes. Je veux qu'il en puisse résulter quelque inconvénient : ce mot de *vertu* n'est-il donc pour vous qu'un vain nom! et ne seriez-vous vertueux que quand il n'en coûte rien de l'être! »

(ROUSSEAU.)





